



Le coût environnemental du bonheur

Gaël Brulé

Préface de
Dominique Méda



**Le coût
environnemental
du bonheur**

Le coût environnemental du bonheur

Gaël Brulé

Préface de
Dominique Méda



L'étape du prépresse de cette publication a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Direction générale: Lucas Giossi
Directions éditoriale et commerciale: Sylvain Collette et May Yang
Direction de la communication: Prisca Thür-Bédert
Responsable de production: Christophe Borlat
Éditorial: Alice Micheau-Thiébaud et Jean Rime
Graphisme: Kim Nanette
Marketing digital: Gabriel Hussy
Comptabilité: Daniela Castan
Logistique: Émile Razafimanjaka

Première édition, 2024

© Épistémé, Lausanne

Épistémé est une maison d'édition de la fondation des Presses polytechniques et universitaires romandes

ISBN 978-2-88915-574-3, version imprimée

ISBN 978-2-8323-2259-8, version ebook (pdf), doi.org/10.55430/8023VA01

Imprimé en France

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

*À la mémoire de Dr David Lazarevic,
universitaire exigeant qui a lui aussi pensé
à ces liens entre bien-être et durabilité.*

Sommaire

Remerciements	9
Préface	11
Avant-propos	19
1 La confiscation du bonheur	29
2 Bien-être et durabilité: un nouveau regard sur un débat en cours	77
3 Les perspectives pour un bonheur durable	119
Épilogue	137
Glossaire	139
Annexes	141
Bibliographie	165
Table des matières	183

Remerciements

Ce livre n'existerait pas sans les échanges, les possibilités de présenter ces travaux et les nombreux retours reçus. Merci à l'Université Panthéon Sorbonne, à l'Institut national de la statistique et des études économiques du Grand-Duché de Luxembourg (Statec Research, l'Institut de santé globale), à l'Agence française de développement, à l'Université de Neuchâtel ainsi qu'au réseau ISQOLS (International Society for Quality-of-Life Studies) pour ces opportunités. Merci à la Haute école de santé de Genève et à son conseil Ra&D pour le soutien accordé à ce travail. Je suis reconnaissant envers Dominique Méda, qui me fait l'honneur de rédiger la préface de ce livre, et envers toutes celles et ceux dont les travaux ont été une source d'inspiration pour ces réflexions sur les indicateurs de développement et de bien-être: Gilbert Rist, Dominique Bourg, Florence Jany-Catrice, Jean Gadrey, Ruut Veenhoven, Christian Suter, Stefano Bartolini, Rémy Pawin et Philippe d'Iribarne, que je remercie pour nos échanges éclairants au sujet de la fragilité des mesures, et bien d'autres à qui cette courte liste ne rend pas hommage. Merci à la *Revue politique et parlementaire* et à son rédacteur en chef Arnaud Benedetti pour avoir stimulé certaines de ces réflexions, à Alexia Bonnet pour sa relecture et à Alain Amariglio pour ses conseils érudits. Merci à Jeff Pooley de m'avoir transmis des archives de l'Université de Princeton. Merci à madame la Présidente de l'Assemblée nationale de m'avoir permis de présenter certains de ces résultats en amont de et lors de l'Assemblée des idées du 3 octobre 2023. Merci aux Éditions Épistémé des Presses polytechniques et universitaires romandes pour les échanges ayant mené à la concrétisation de ce livre. Enfin, je remercie ma famille de m'avoir supporté pendant ce travail d'écriture.

Préface

Voici un ouvrage d'une très grande actualité, mais aussi d'une très grande utilité. Gaël Brulé nous propose en effet d'interroger les liens entre bonheur et soutenabilité, deux notions qui traversent aujourd'hui tout l'espace public.

Le bonheur, comme le rappelle l'auteur, nous l'avons toujours cherché. Aristote n'écrit-il pas que tous les hommes recherchent le bonheur? C'est, selon le philosophe, la fin suprême de nos actions, celle à laquelle tout le reste se rapporte et qui ne se rapporte à rien d'autre. Saint-Just déclare, une vingtaine de siècles plus tard, devant la Convention nationale, que le bonheur est une idée neuve en Europe. Aujourd'hui, nous dit Gaël Brulé, nos nations sont tellement obsédées par le bonheur qu'elles cherchent depuis quelques décennies à comparer leurs performances en construisant des scores et des hiérarchies du bonheur. Comment construire de tels scores, avec quelles échelles, quels critères? L'auteur nous fait pénétrer dans la cuisine de ces indicateurs qui jouent un rôle essentiel dans la compétition qui s'exerce entre les États. Il montre très bien que la conception du bonheur sur laquelle se fondent les différents classements est certes diversifiée, mais que celle qui s'est imposée n'est pas sans lien avec la modernité et le changement de valeurs radical qui dominaient au moment de leur création.

Je n'en dis pas plus sur ce que nous révèle Gaël Brulé pour laisser le lecteur découvrir par lui-même la manière dont ces classements ont été fabriqués et la conception du bonheur qui est à leur fondement. Cependant, je voudrais conforter cette thèse en m'attardant un instant sur ce qu'Albert Hirschman a interprété, dans *Les passions et les intérêts* (1980), comme un formidable basculement idéologique et moral des

valeurs. Si Saint-Just peut parler du bonheur comme d'une idée neuve, c'est parce que longtemps, le bonheur a été associé (dans les textes philosophiques) à une forme d'ataraxie, de tranquillité de l'âme, de tenue hors de l'état de passion ou de besoin. Dans l'Antiquité et tout au long du Moyen Âge, la philosophie grecque puis scolastique et la religion chrétienne ont imposé en Occident une forme de tempérance, d'autolimitation, de modération, qui étaient considérées comme des vertus. Le bien-être et le bonheur étaient associés à la capacité de limiter ses désirs et au mépris de la richesse, en particulier monétaire.

Au IV^e siècle avant notre ère, Aristote distingue ainsi deux types d'économie : l'économie *naturelle*, cet art qui consiste à obtenir les ressources nécessaires pour faire vivre la maisonnée et qui inscrit l'usage de la monnaie dans la finalité naturelle consistant à viser le bonheur de ses membres ; et la chrématistique, cet art *non naturel* qui consiste à échanger de l'argent contre de l'argent dans le seul but d'accumuler celui-ci et de faire le maximum de profit. Il s'agit d'un processus illimité, d'un mauvais infini, condamné pour cette raison même. Le philosophe loue en revanche la juste mesure, la modération, la limite, la prudence qui sont des vertus individuelles, mais également profondément politiques. Le but de celui qui assure le gouvernement de la maisonnée comme celui de la cité, c'est le bonheur de celles-ci, qui suppose le respect de limites naturelles et le sens de la mesure.

Dans la même lignée, Épicure propose un peu plus tard une philosophie qui met l'ataraxie – la paix de l'âme – au centre du bonheur. Le bonheur est certes le principe et la fin de la vie heureuse, mais pour en jouir sereinement, il faut d'abord accéder à la paix de l'âme, la sérénité, l'ataraxie, écrit-il dans la *Lettre à Ménécée*. Il existe plusieurs types de désirs : « il faut se rendre compte que parmi nos désirs, les uns sont naturels, les autres vains, et que parmi les premiers, il y en a qui sont nécessaires et d'autres qui sont naturels seulement ».

Les désirs vains (désir de richesse, d'ambition, de gloire, d'immortalité...) sont par nature insatiables. On veut toujours plus de gloire, plus de luxe, plus de passion... Leur satisfaction étant impossible, ils sont incapables de nous procurer le bonheur. Il importe donc de s'en tenir aux désirs naturels et surtout d'éviter les désirs artificiels qui sont sans limite. Les textes chrétiens reprendront cette interprétation et feront également de la modération et/ou de la tempérance une vertu. Rappelons que ce contexte idéologique condamne en outre le prêt à intérêt, l'usure, certains types de commerce et de métiers.

Cependant, l'Occident va être le théâtre, à partir du XVII^e siècle, d'un extraordinaire basculement idéologique, dont témoigne par exemple la *Fable des abeilles* de Bernard Mandeville, parue en 1714. Cette fable raconte qu'un essaim d'abeilles vivait dans le luxe et le vice. Plus il y avait de vices, plus les abeilles dépensaient, produisaient, consommaient. Plus la production et la consommation étaient intenses, plus les abeilles étaient heureuses. Plus le vice et l'enrichissement personnel étaient répandus, plus la prospérité était grande. En revanche, lorsqu'une puissance supérieure décide qu'il faut en finir avec le vice, alors la simplicité, la modération et le contentement (« cette peste de l'industrie ») conduisent l'essaim à la ruine et à la disparition.

Si cette fable a été considérée comme immorale à l'époque de sa publication, les principes qu'elle véhicule vont devenir communs au cours des décennies suivantes. L'idée s'impose que plus la production et la consommation augmentent, plus le bien-être individuel et la prospérité publique s'accroissent. En 1771, dans son ouvrage intitulé *Théorie du luxe*, le Français Georges-Marie Butel-Dumont écrit que la prospérité vient de la capacité d'un grand État à inciter à une production supérieure à la satisfaction des besoins nécessaires et donc à une consommation toujours plus intense. Quelques années plus tard, en 1776, dans les *Recherches sur la nature et les causes de la*

richesse des nations, Adam Smith fait l'apologie de la division du travail qui permet de produire toujours plus de biens et de faire ruisseler l'abondance : « l'opulence se répand jusqu'aux dernières classes du peuple ». La recherche d'une production toujours plus élevée constitue désormais le cœur du progrès. Le désir d'obtenir toujours plus est l'un des plus puissants moteurs des individus et des nations. Quant à l'économiste Jean-Baptiste Say, il écrit au siècle suivant : « l'expérience nous apprend [...] que le bonheur de l'homme est attaché au développement de ses facultés ; or son existence est d'autant plus complète, ses facultés s'exercent d'autant plus qu'il consomme davantage. On ne fait plus attention qu'en cherchant à borner nos désirs, on rapproche involontairement l'homme de la brute » (*Cours complet*, 1840).

Cette idéologie qui voit dans l'accroissement de la production et de la consommation la cause du bonheur privé et du bien-être public va alors s'imposer sans partage. Elle s'accompagne d'un puissant intérêt pour la mesure de celui-ci. Dans les *Principes de l'économie politique*, écrits en 1820, l'économiste Malthus s'interroge sur ce qu'est la richesse et renvoie dos à dos les physiocrates – qui ont limité la richesse à ce que la Terre crée ex nihilo – et les économistes, qui soutiennent que la richesse est « tout ce l'homme désire comme lui pouvant être utile et agréable ». Être capable de mesurer exactement les évolutions de la richesse nationale devient essentiel dans la comparaison de la puissance des nations¹.

C'est à peu près au même moment que le calcul de la richesse – c'est-à-dire, dans les années 1930, de la production et des revenus – et celui du bonheur vont devenir plus scientifiques. L'économiste américain Simon Kuznets estime le revenu national américain. Il considère également que cet agrégat – qui deviendra le produit intérieur brut (PIB) – est

¹ J'ai raconté cela dans *Qu'est-ce que la richesse ?* (Méda, 1999) et dans *La mystique de la croissance. Comment s'en libérer* (Méda, 2013).

une convention, et qu'il ne doit pas être considéré comme un indicateur de bien-être : en effet, alors que les objectifs finaux de l'activité économique consistent à satisfaire les besoins des consommateurs individuels, le revenu national tel qu'il l'a conçu prend en compte selon lui trop de biens et services ne servant pas directement à satisfaire les besoins des consommateurs. Et pourtant, très vite, le PIB issu de la comptabilité nationale inventée dans les années 1930-1940 va devenir l'indicateur de référence et sa croissance, le signe et l'équivalent du progrès. Dès les années 1950, à l'époque où s'inventent une nouvelle conception et une nouvelle métrique du bonheur, la croissance du PIB et le PIB par habitant deviennent les symboles de la puissance et de la richesse, les critères de performances universels grâce auxquels les pays comparent leur puissance.

Il existe bien un lien entre la nouvelle conception du bonheur, ce que j'ai appelé la « mystique de la croissance », et notre crise écologique. C'est ce que démontre Gaël Brulé : derrière les grands classements du bonheur les plus en vogue et le fétichisme de la croissance, on retrouve une même représentation du monde et de la richesse, qui considère l'accroissement du volume de la production et de la consommation comme les critères majeurs du progrès.

Toutes ces équivalences : croissance du PIB, richesse, bonheur, ont été mises en cause dans les années 1970. En 1972, le rapport « Limits to Growth » alerte sur le fait que si nous continuons à alimenter les feux de la croissance, nos sociétés s'effondreront avant la fin du XXI^e siècle. Si la croissance génère des bienfaits, elle est aussi à l'origine de grands maux. L'économiste Richard Easterlin met en évidence, en 1974, un paradoxe qui deviendra fameux. S'interrogeant sur la question de savoir si la période de forte croissance que les États-Unis viennent de connaître s'est traduite par une augmentation du bien-être de la population, il constate que le pourcentage d'Américains se déclarant « très heureux » n'a pas augmenté

sensiblement sur la période 1947-1970 (une relation qui sera confirmée pour d'autres régions comme l'Europe et le Japon sur cette période). Le «paradoxe d'Easterlin» remet donc en cause la relation positive entre revenu et bonheur. Les années 1970 sont également celles de la critique de la consommation : Jean Baudrillard, dans *La société de consommation*, retrouve les analyses de Thorstein Veblen sur la consommation ostentatoire : la consommation ne sert pas seulement à satisfaire les besoins naturels – la satiété pouvant alors être atteinte assez facilement –, mais elle est semblable à un langage des signes. Elle permet de montrer son intégration à un groupe ou au contraire d'exhiber sa différence. Elle permet donc de se distinguer et ainsi de se mesurer. La consommation s'inscrit dans une perspective de compétition et de rivalité. Un tel processus est donc illimité, rien ne peut l'arrêter, car chacun de nous aura toujours l'envie de se distinguer des autres, par des moyens sans doute de plus en plus subtils, sur lesquels joue, par exemple, la publicité. Tout cela est devenu le support d'une véritable industrie.

Mieux, en 1972, Sicco Mansholt, le vice-président de la Commission européenne, découvre les bonnes pages du rapport Meadows, en est bouleversé, et décide d'écrire à son collègue président de la Commission européenne pour lui proposer une bifurcation radicale de l'Europe vers la sobriété. Dans cette lettre très courte, Mansholt dessine un programme radical de transformation économique, écologique et sociale (Mansholt, 2023). Il indique que nous devons rompre avec la croissance et remplacer le *produit intérieur brut* par le *bonheur national brut*. Ce programme ne sera jamais appliqué : d'abord, une partie des économistes, dont William Nordhaus, décrédibiliseront complètement le rapport Meadows ; ensuite, les responsables politiques dénonceront ce tournant vers la sobriété.

Gaël Brulé propose ni plus ni moins d'abandonner les classements actuels qui reposent sur une conception du bonheur

datée, inadaptée à notre temps. Nous avons besoin d'une autre représentation de ce qui fait la richesse de notre société, de ce qui constitue son bien-être, d'autres indicateurs. La puissante réflexion de Gaël Brulé rejoint celle que nous développons depuis une vingtaine d'années avec mes collègues Jean Gadrey et Florence Jany-Catrice (voir Gadrey et Jany-Catrice, 2005; Jany-Catrice et Méda, 2022). Comme Gaël Brulé, nous interrogeons la vision du monde, ainsi que la conception de la richesse et du bien-être qui fondent la prédominance de certains indicateurs – pour nous, le produit intérieur brut. Nous montrons ses graves limites. Nous avons aussi fait un inventaire des indicateurs alternatifs de richesse et nous plaidons pour l'adoption de deux indicateurs : un indicateur physique, l'empreinte carbone, permettant d'enserrer la production mondiale dans les limites planétaires, et un indice construit par ma collègue Florence Jany-Catrice, l'indice de santé sociale, qui fait la synthèse de six dimensions et qui permet d'estimer le degré de cohésion sociale et d'égalité d'une société. Cet indicateur a été démocratiquement construit avec des représentants de citoyens et des associations. Nous nous éloignons ainsi d'une conception trop individuelle du bien-être, considérant que la priorité doit être donnée au bien-être collectif, au bien-être de la société, et que celui-ci passe aujourd'hui prioritairement par la sauvegarde du caractère habitable de la Terre et de la cohésion de la société.

Comme l'indique Gaël Brulé, les débats sur les indicateurs ne sont en rien des débats techniques : bien au contraire, car les indicateurs se fondent toujours sur une vision du monde qu'ils tendent à conformer et à promouvoir. Actuellement se mène à l'échelle mondiale une bataille silencieuse, entre les grandes institutions internationales, pour savoir qui décidera des contours du futur indicateur alternatif au PIB, c'est-à-dire de la future vision du monde. La bataille est difficile parce que les différentes propositions peuvent toutes être considérées comme arbitraires. En France, une loi a été votée

en 2015 à l'unanimité: la loi sur les nouveaux indicateurs de richesse. Elle prévoyait qu'au mois d'octobre de cette même année, au moment de la discussion budgétaire, l'évolution de quelques grands indicateurs concernant la qualité de vie et l'égalité pourrait éclairer les débats parallèlement aux discussions sur le PIB. Cependant, ayant abouti à l'adoption d'un tableau de bord de dix indicateurs, et s'étant heurtée à l'indifférence des gouvernements, cette loi est restée lettre morte.

Pour sortir de la grave crise dans laquelle nous nous trouvons, nous avons besoin d'une autre représentation du monde (une autre « cosmologie »), d'un basculement des valeurs semblable à celui qui est intervenu au XVIII^e siècle, d'autres indicateurs de richesse et de bonheur, d'autres critères du juste et du bien. L'un des premiers écologues, Aldo Leopold, écrivait dans son merveilleux *Almanach d'un comté des sables*: « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse. » Ce sont de nouveaux critères du bien et du juste qu'il nous faut désormais adopter, comme le suggère Gaël Brulé dans la très belle réflexion que l'on va lire.

Dominique Méda,
professeure de sociologie,
Université Paris Dauphine-PSL

Avant-propos

Le 20 mars prochain, il est probable que la Finlande soit consacrée dans les journaux comme « pays le plus heureux au monde ». À côté d'une photographie de famille scandinave en train de sourire ou de humer un thé dans un intérieur cosy, figurera un classement des dix pays les plus heureux, qui couronnera largement l'Europe du Nord. En discutant lors d'une pause, une collègue ou une amie vous dira qu'en fait, c'est l'Amérique centrale ou du Sud qui est le lieu où les gens sont le plus heureux. La discussion se poursuivra soit dans l'incompréhension, soit jusqu'à ce que vous conveniez que tout dépend peut-être de ce que vous mettez derrière ce mot. Vous pourriez alors hausser les épaules et vous dire qu'en définitive, ce n'est qu'un classement sur le bonheur et qu'il n'y a là rien de très important. Pourtant, nous savons depuis Durkheim, Mauss et Foucault que tout classement est situé et performatif. Derrière une apparence pratique, condensée et ludique, se jouent des idéaux, des imaginaires, des décisions politiques². C'est notamment le cas du bonheur qui porte en lui beaucoup plus que ce que les citations sur les réseaux sociaux, l'armée

² « Classer, c'est accorder ou non une priorité à un objet, à un terme, c'est établir des hiérarchies, ce qui exprime un pouvoir sur les choses. Cette distribution et cette mise en cohérence du monde relèvent d'un processus d'analyse, d'ajustement, d'emboîtement de contenus concrets, de mise en relations d'idées, effectué selon un code, une logique classificatrice, qui correspond à l'expression d'un savoir. » (Durkheim et Mauss, 1903, cités par Maury, 2013, p. 24) « L'ordre, c'est à la fois ce qui se donne dans les choses comme leur loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les autres et ce qui n'existe qu'à travers la grille d'un regard, d'une attention, d'un langage; et c'est seulement dans les cases blanches de ce quadrillage qu'il se manifeste en profondeur comme déjà là, attendant en silence le moment d'être énoncé. » (Foucault, 1966, p. 11)

de coachs ou les programmes dans les entreprises disent de lui. Comment le bonheur pourrait-il être autre chose que politique tant sa quête paraît légitime, importante, nécessaire, laissant parfois dans son sillage relations brisées, trajectoires familiales en pointillé et carrières pourtant fulgurantes? « C'est un devoir aussi envers les autres que d'être heureux », nous dit Alain (1958, p. 473). Comment ne pourrait-il être une *res publica* puisque la poursuite de cette chose publique affecte les personnes autour de soi et la société dans son ensemble? Que pourrait-il y avoir de plus politique que le bonheur puisque s'il est en chacun, recherché par tout le monde, il est néanmoins atteint par une partie seulement, et que cette quête se fait en utilisant des ressources planétaires limitées? C'est bien dans cette dialectique que réside la difficulté à étudier le bonheur, entre intimité du ressenti et effets publics de ses ressorts, entre croyance en une mythologie propre de notre bonheur et un imaginaire collectif l'influençant, entre un droit au bonheur que nous revendiquons aisément et un besoin de partager les ressources naturelles qui le permettent.

À ce titre, la mesure du bonheur est tout sauf anodine. Souvent vue comme aride, mathématique et désincarnée, ce n'est, à première vue, pas l'entrée en matière la plus attrayante pour un tel sujet. Pourtant, force est de constater qu'elle est de plus en plus prégnante, tant les indicateurs sont au cœur de nos vies et tant la place qu'ils occupent au sein de nos sociétés digitalisées gagne en importance. Notre santé est évaluée dès notre plus jeune âge (poids, taille, tension, température, etc.), notre situation familiale est ramenée à une catégorie (célibataire, marié, divorcé, veuf, avec ou sans enfants), tout comme notre situation professionnelle (employé à plein temps, employé à temps partiel, chômeur, invalide), le revenu de notre ménage nous fait entrer dans une catégorie d'imposition, nos infractions mineures ou majeures nous classent comme délinquants à des degrés

divers. Le monde de l'entreprise observe une inflation d'indicateurs depuis les années 1970-1980 (*turnover*, jours d'absence ou de maladie, score NPS de recommandation de son entreprise, satisfaction au sein de chaque service), avec l'avènement du néo-taylorisme et la mise en place des sciences de gestion (Pollitt, 1990). L'audit-isation, l'expertisation, la prolifération des benchmarkings³ demandent de pouvoir évaluer, quantifier, classer, trier et hiérarchiser les comptes des entreprises, leur solidité financière et leur attractivité⁴. Mais le nombre le plus important d'indicateurs est désormais en ligne. Nous laissons tous des milliers de données derrière nous chaque année, qui sont précieusement collectées (Lanier, 2015). Tout ce que nous faisons sur internet, les sites que nous visitons, les *likes* que nous semons au fil des pérégrinations sur les réseaux sociaux mènent aussi à un profilage des utilisateurs et des consommateurs que nous sommes, ce qui oriente notre vision du monde, puisque les moteurs affichent des résultats correspondant aux recherches passées. Ces profilages peuvent aller plus loin, avec des indices de confiance indexés à des crédits, menant à des inclusions ou des exclusions de certains programmes de financement (Leyshon *et al.*, 2006). Cela peut même entraîner des changements de régime politique, lorsque l'exploitation de nos préférences mène à la création de messages ciblés, stimulant les répertoires émotionnels comme l'envie ou la peur, comme en témoignent le Brexit ou l'élection américaine de 2016 dont Donald J. Trump sortit vainqueur⁵.

³ Voir Power, 1997; Martin, Lacroix et Brulé, 2022.

⁴ Voir Mehrpouya et Samiolo, 2016.

⁵ L'un des exemples les plus réussis et les plus sombres est l'irruption dans les élections britanniques et américaines de Cambridge Analytica, une société britannique d'exploitation et d'analyse de données ayant mené respectivement au Brexit et à l'élection de Donald J. Trump. Elle utilisa en effet des modèles de personnalités afin de cibler des profils clés et de leur envoyer des messages émotionnels adaptés à chaque profil. Lire par exemple Isaak et Hanna, 2018.

Si le monde de la mesure paraît complexe et froid, cela n'a pourtant rien d'une fatalité. Des mesures compliquées existent, mais elles sont rarement un modèle du genre, la clarté et la facilité de compréhension étant généralement considérées comme des critères de qualité (voir Booyesen, 2002). Les mesures les plus utilisées dans notre quotidien sont d'ailleurs assez simples : salaire, indice de masse corporelle (IMC), nombre de *likes*, nombre de *followers*, produit intérieur brut (PIB)... Nul besoin de complexifier les formules à outrance, il convient de revenir à l'objectif initial de la mesure, qui est de « rendre patent le latent⁶ », pour reprendre une jolie formule d'Ortega y Gasset. La mesure a simplement pour but de rendre visibles des éléments sous-jacents de la vie sociale, de la nature ou de nos propres affects qui sont normalement invisibles (variables latentes), via un indicateur ou un indice⁷ (variable observée). À ce titre, l'indicateur n'est pas différent d'un mot qui désigne une réalité, d'un signifiant qui rend compte d'un signifié (la profession des parents est utilisée pour évaluer et désigner la classe sociale tout comme le mot « chien » est utilisé pour désigner le canidé à quatre pattes domestiqué). Derrière la statistique, il est possible de percevoir la même poésie dans l'indicateur que dans un ensemble de mots décrivant des sentiments ou un coucher de soleil.

De plus, la mesure est vivante. Si elle offre un instantané de l'existant (« le nombre de personnes ayant quitté la France ou la Suisse l'année dernière est de xxx »), elle ne fige pas pour autant du vivant en une valeur abstraite, statique. La mesure a également une vertu heuristique et communicationnelle. Une fois l'instantané livré, elle offre un point de départ pour

⁶ « *Patentizar lo latente* » (Ortega y Gasset, *Œuvres complètes*, p. 388, cité dans Bardet, 2021).

⁷ Les études sur les indicateurs sociaux distinguent généralement les *indicateurs*, mesures unidimensionnelles simples (p. ex. : nombre d'accidents dans une ville, taux de réponse), des *indices*, mesures multidimensionnelles agrégées (p. ex. : indice de sûreté des villes).

des discussions méthodologiques («peut-être reviennent-elles après quelques années?»), des discussions plus empiriques («pourquoi partent-elles?»), voire philosophiques («appartient-on à un pays?»). Les indicateurs sont en ce sens des *objets frontières* qui permettent de faire dialoguer différentes disciplines, points de vue (Star et Griesemer, 1989), imaginaires (Turnhout, 2009, cité dans Sébastien, Bauler et Lehtonen, 2014) à partir d'un point concret (voir p. ex. Völker, Kovacic et Strand, 2020). En venant s'insérer de manière oblique au sein des discussions entre institutions, scientifiques et politiques, ils permettent des points de contact là où il n'y a normalement que des discussions parallèles. Loin d'être figés dans le marbre, ils sont généralement affinés par des boucles de rétroaction (*feedbacks*) visant à les améliorer. Si je construis un indice de sécurité qui désigne une ville comme «sûre», alors que les habitants s'y sentent en danger, l'écart perçu entre variable latente et variable mesurée (appelé en statistiques *terme d'erreur*) nous obligerait à remettre en question la capacité de cet indice à traduire le réel et donc à le retravailler. De même, nous nous interrogerions si les mots ne voulaient plus dire ce qu'ils sont censés dire⁸. Quand les mots perdent leur sens original, voire, vont à l'encontre de ce qu'ils sont censés décrire, les lectrices et les observateurs se retrouvent dans la situation orwellienne de 1984: «La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force». De même, expertes ou simples utilisateurs des mesures ressentent un malaise quand l'écart entre ce que les indicateurs prétendent décrire et ce qu'ils mesurent effectivement est trop grand.

Les indicateurs et les indices évoluent avec les époques qu'ils entendent traduire, que ce soit par l'évolution des

⁸ Même si, dans certains cas, un flou stratégique a permis de s'accommoder d'écarts entre instituant et institué, lire Rozès, 2022. Sur la neutralité suisse, lire Herrmann, 2023.

techniques, des apports en connaissance ou des changements de normes sociales. Par exemple, les premières enquêtes du début du XX^e siècle mesurant la qualité de vie des ménages ne se construisaient qu'autour du budget ménage, mais lorsque le taux de pauvreté a diminué au sein des sociétés occidentales, les questions se sont enrichies de données sociales, professionnelles, affectives, etc. Le « poids idéal » ou la « capacité vitale pulmonaire » (variables mesurées) comme indicateurs de santé (variable latente) sont devenus désuets et sont quelque peu tombés dans l'oubli. Le coefficient de Gini mesurant les inégalités de revenu (variable mesurée), et qui traduisait historiquement les inégalités socioéconomiques (variable latente), est de plus en plus contesté, car les inégalités de patrimoine semblent conditionner davantage les inégalités socioéconomiques que les inégalités de revenu (Piketty, 2013 ; Brulé, Ravazzini et Suter, 2022). C'est donc bien d'une dialectique entre des besoins latents et des tentatives de les caractériser, entre un *instituant* et un *institué* (Castoriadis, 2021) que naissent les indicateurs. En ce sens, il nous faut les regarder non pas comme des objets figés, mais comme des êtres vivants qui épousent les contours de leur époque et traduisent le *Zeitgeist* qui les a vus naître.

Enfin, nous aurions tort de voir dans la mesure uniquement un élément objectif qui peut aider les dirigeants et les populations. La mesure est *performative*, en ce qu'elle oriente un discours qu'elle prétend simplement traduire (Bourdieu et Wacquant, 1998). Nous savons depuis Machiavel, Gramsci et Foucault que les champs de savoir et les champs de pouvoir sont inextricablement liés. Par ce qu'elles montrent et par ce qu'elles cachent, les mesures ont toujours joué un rôle clé pour le prince. Ayant parfois un rôle positif (par exemple, les politiques de santé publique [Porter, 1994]), elles peuvent également représenter un moyen pour le pouvoir d'asseoir son autorité aux dépens de ceux qu'il gouverne. Face à ce risque, il convient de considérer les indicateurs non pas comme une évidence,

mais comme un dispositif à analyser au sein duquel il existe des relations de pouvoir⁹. Il est assez commun de considérer le côté politique des indicateurs nationaux (niveau macro), au premier rang desquels le produit intérieur brut (PIB). Par la vision du monde qu'il porte, par ce qu'il mesure (toute activité économique, le crime, le trafic de drogue) et par ce qu'il laisse de côté (la pollution, le vivant), le PIB met en avant une certaine idée du monde. À côté, le bonheur fait figure d'élève modèle tant il offre une vision qualitative, positive et enthousiasmante de la mesure du progrès. S'il est courant de critiquer le bonheur comme projet de société ou d'entreprise (Illouz et Cabanas, 2018)¹⁰, il est moins courant de considérer des indicateurs individuels (niveau micro) tels que le bonheur comme politique. Pourtant, les mesures du bonheur ne servent pas qu'à hiérarchiser les sociétés au sein de classements de bonheur (qui déjà en eux-mêmes portent et produisent des discours) diffusés sur les journaux du monde entier. En plus d'être de puissants véhicules de l'imaginaire, elles sont utilisées pour évaluer l'efficacité de certaines politiques en fonction de leur capacité à augmenter le niveau de bonheur au sein des populations. Le rapport Brundtland de 1987 et la conférence de Rio de 1992, le gouvernement français via le rapport Sen-Stiglitz-Fitoussi (2009), l'OCDE, la Commission européenne ou encore les instituts nationaux de statistique tentent depuis des décennies d'aller au-delà des mesures purement économiques et d'inclure des notions plus proches de la qualité de vie (éducation, environnement, réduction des inégalités), voire plus subjectives, comme le bonheur. S'interroger sur des mesures apparemment aussi anodines que le bonheur, notamment par le prisme environnemental, est l'ambition première de ce livre.

⁹ Nous pourrions remplacer « discours » par « indicateur » dans la citation suivante : s'intéresser non à « des représentations qu'il peut y avoir derrière des discours mais [à] des discours comme des séries distinctes et régulières d'événements ». (Foucault, *L'ordre du discours*, cité dans Achard, 1986)

¹⁰ Pour une réponse à ces critiques, lire Brulé, 2020.

Encore convient-il de savoir ce que l'on entend par « bonheur ». Or, ce terme, comme bien d'autres, est un « concentré d'une multitude de significations », selon Koselleck (1979, p. 109), qui peut recouvrir des réalités différentes. Comme nous allons le voir, il existe non pas *une*, mais *des* mesures du bonheur, et chacune porte en elle non seulement une forme de bonheur, mais aussi une vision de notre relation à la Terre. Les mesures dites *affectives* se concentrent sur la fréquence, voire l'intensité d'affects dits positifs, comme la joie ou l'impression d'apprendre et/ou d'affects dits négatifs comme l'inquiétude, le stress, la tristesse, alors que les mesures *cognitives* demandent aux répondants d'évaluer la distance de leur vie actuelle à leur meilleure vie possible. Derrière l'apparente banalité de cette différence se jouent deux visions du bonheur, deux visions de la vie et deux rapports au vivant.

L'histoire de la protection de l'environnement depuis les années 1950 contraste quelque peu avec l'ascension fulgurante de la recherche du bonheur. Ayant profité d'une même dynamique que le bonheur au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, notamment avec la naissance de la pensée systémique, la montée d'attitudes écologistes au sein de la population, portée par des figures tutélaires comme Rachel Carson, Murray Bookchin, Barry Commoner dans les années 1960, puis par des rapports phares comme le rapport du Club de Rome, dit rapport Meadows, nous aurions pu lui imaginer un destin comparable. Toutefois, à l'inverse de celui-là, l'écologie se heurte immédiatement à l'intérêt économique de certaines grandes firmes qui y voient un ennemi à abattre. À l'instar des stratégies utilisées par l'industrie du tabac, les *majors* de la pétrochimie se mettent à « fabriquer du doute » en produisant un grand nombre de rapports et d'études visant à ralentir la production de connaissance sur les liens entre consommation d'énergies fossiles et réchauffement climatique. Un ensemble d'artefacts rhétoriques est utilisé, comme la mise en avant de facteurs confondants potentiellement plus importants

(l'amiante pour la santé, les rythmes planétaires pour l'écologie), la surutilisation du doute scientifique, l'utilisation de temps géologiques longs pour le réchauffement climatique permettant de relativiser tel écart ou telle augmentation de température... Devant les intérêts contradictoires entre privé et public, entre pays riches et pays en développement, la commission Brundtland et la conférence de Rio créeront un accord sur la prise en compte des dégâts environnementaux, qui pourrait sembler timide au vu des enjeux, mais qui a pour avantage d'instituer un premier cadre de dialogue autour de la durabilité. Quant au grand public, il faudra attendre la crise des *subprimes* de 2008-2009, avec la convergence des mouvements de justice sociale et écologistes, des alarmes répétées du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) sur fond d'épisodes de chaleur et autour de personnalités telles que Greta Thunberg pour voir un intérêt plus marqué de son côté.

À l'inverse des mesures du bonheur qui datent des années 1950-1960, les mesures les plus utilisées (empreinte écologique, empreinte carbone, limites planétaires) datent des années 1990, voire des années 2000. Décollant au début des années 1950, bonheur et respect de l'environnement auront connu des destins forts différents. Le sort de la rencontre inéluctable entre le Graal individuel et les limites biophysiques de la planète n'a pourtant rien d'évident. Allons-nous continuer à développer une forme de bonheur dont l'empreinte écologique est élevée? Allons-nous devoir adapter notre bonheur pour qu'il reste dans les limites planétaires? Quel rôle la mesure du bonheur et les classements que l'on reproduit chaque année vont-ils jouer dans cette prise en compte de l'écologie? Ce sont des questions auxquelles nous allons tenter de répondre.

Cet avant-propos nous amène à la thèse centrale que nous développons dans ce livre. L'un des problèmes que nous observons avec l'objectivation du bonheur est la tendance actuelle à privilégier les formes cognitives de bonheur. En

contraignant le bonheur dans un espace comparatif et mental, ces mesures conjuguent le bonheur avec le verbe « avoir » et le réduisent à une liste de possessions et de manques. Le bonheur devient donc un espace de comparaison dans lequel l'un *a* et peut donc prétendre être heureux et l'autre *n'a pas*, et est donc enclin à se déclarer moins heureux. Ce bonheur consumériste, comparatif et dominateur contient les germes d'une exploitation de la planète et est donc foncièrement lié à une forte empreinte environnementale. À l'inverse, les formes plus émotionnelles ou plus populaires de bonheur, qui conjuguent le bonheur avec le verbe « être », sont déclassées. Or celles-ci offriraient la possibilité de réconcilier bonheur et durabilité de manière harmonieuse, deux notions qui, à l'heure actuelle, s'affrontent (« pour assouvir mon bonheur, comparatif, je dois avoir ou expérimenter davantage et donc consommer »).

Après avoir revisité le corpus d'études et de mesures qui portent sur le bonheur et notamment le virage qu'elles opèrent vers un bonheur consumérisme et dominateur (chapitre 1), nous interrogeons les liens pour le moins troubles entre environnement et bonheur, et y apportons un nouveau regard (chapitre 2), avant d'ouvrir la réflexion vers les possibilités d'un bonheur écoresponsable (chapitre 3)¹¹.

¹¹ En fin d'ouvrage se trouve un glossaire proposant les définitions des principaux concepts utilisés. Il est suivi d'une série d'annexes qui reproduisent de manière détaillée les données exploitées pour certaines mesures.

1 | La confiscation du bonheur

Un regard rapide sur le moteur de recherche le plus utilisé montre qu'en se concentrant sur les 100 premiers résultats de classement du bonheur¹², 90 % d'entre eux mettent en avant les classements du « World Happiness Report », et que dans les 10 % restants sont mêlées des données moins utilisées pour les classements (satisfaction à l'égard de sa vie, de bonheur, classement d'entreprises, initiatives localisées...). Dans le « World Happiness Report », malgré la profusion des termes utilisés (bonheur, satisfaction à l'égard de sa vie, évaluation de sa vie, bien-être subjectif, affects positifs, affects négatifs)¹³, le classement principal, repris et commenté par la presse mondiale, s'appuie sur une question unique : « Imaginez une échelle allant de 0 à 10. Le sommet représente la meilleure vie possible pour vous et 0 la pire vie possible pour vous. Sur quel échelon situeriez-vous votre vie actuellement ? » Cette question, que l'on nomme échelle de Cantril¹⁴, demande une réflexion, une projection et une évaluation de sa vie. Les autres

¹² Recherche faite en utilisant les termes *happiness* et *ranking*.

¹³ *Happiness, life satisfaction, life evaluation, subjective well-being, positive affects, negative affects, Cantril ladder*.

¹⁴ Nous parlons de son inventeur, Hadley Cantril, plus loin dans ce chapitre.

mesures utilisées sont la satisfaction à l'égard de sa vie («à quel point êtes-vous satisfait-e de la vie que vous menez sur une échelle de 0 à 10?»), le bonheur dans sa vie («de manière générale, à quel point êtes-vous heureux-se de la vie que vous menez?») et la question des affects positifs («Durant la journée d'hier, avez-vous a) ri, b) pris du plaisir c) appris ou fait quelque chose d'intéressant?»).

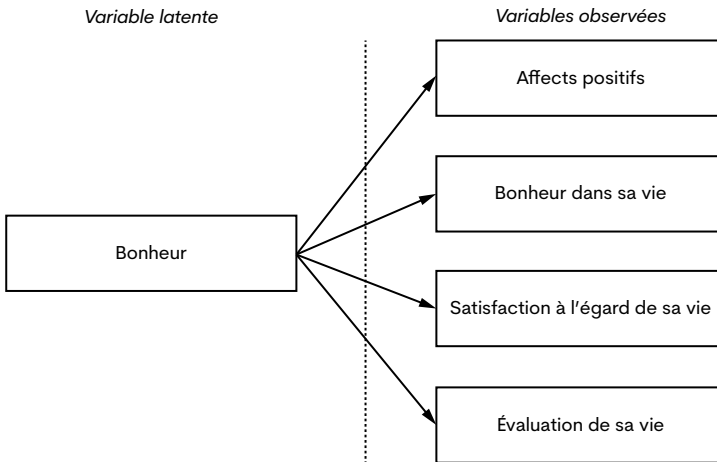


FIGURE 1 Variable latente et variables observées du bonheur.

Premier constat : une même variable latente (le bonheur des personnes) accouche de questions fort différentes (variables mesurées). Deuxième constat : les questions mobilisent des répertoires qui leur sont propres, allant de questions très réflexives et mentales (évaluation de sa vie, satisfaction à l'égard de la vie) à des répertoires plus émotionnels (bonheur dans sa vie, affects positifs). Troisième constat : les résultats varient fortement d'une question à l'autre, comme le montrent les classements par pays pour ces quatre questions dans le tableau ci-contre.

TABLEAU 1 Classement en fonction des mesures de bonheur.

Question	Cognitif →			Affectif
	Évaluation de sa vie (échelle de Cantril)	Satisfaction à l'égard de sa vie	Bonheur dans sa vie	Affects positifs
1	Finlande	Danemark	Ouzbékistan	Panama
2	Danemark	Mexique	Qatar	Salvador
3	Suisse	Colombie	Tanzanie	Sénégal
4	Islande	Suisse	Malaisie	Honduras
5	Norvège	Finlande	Islande	Paraguay
6	Pays-Bas	Islande	Porto Rico	Islande
7	Suède	Norvège	Trinité-et-Tobago	Nicaragua
8	Nouvelle-Zélande	Canada	Pays-Bas	Indonésie
9	Autriche	Suède	Canada	Danemark
10	Luxembourg	Costa Rica	Arabie saoudite	Philippines
Résultats trouvés	2823	3121	897	2869
Nombre d'apparitions des différentes mesures dans Google sur les 100 premiers résultats de classements sur le bonheur	90	1	1	0
Poids relatif des mesures dans les classements sur le bonheur				

Source : World Database of Happiness, période 2010-2019.

Les enquêtes collectent à la fois des mesures cognitives et affectives, mais les publications utilisent presque uniquement les mesures cognitives. Enfin, les classements s'appuient essentiellement sur l'évaluation de sa vie. L'évaluation de sa vie, reprise et célébrée à travers le monde à l'occasion de la journée du bonheur, propose indéniablement *une* vision du bonheur, un bonheur mental, rationnel, cognitif. Au niveau micro, elle fait ressortir les individus qui entretiennent des liens forts avec le revenu, les dimensions du pouvoir, du prestige et du statut (Kahneman et Deaton, 2010). Au niveau macro, elle valorise les pays occidentaux, riches, principalement protestants. Un regard sur d'autres mesures du bonheur nous amène à des classements tout à fait différents. Les pays occidentaux à hauts revenus tels que la Finlande ou la Suisse, présents dans les pays les plus heureux du point de vue cognitif, cèdent leur place à des pays à revenus intermédiaires, voire faibles, d'Amérique latine, d'Asie ou d'Afrique à mesure que l'on interroge davantage le bonheur dans sa vie ou les affects. Dans le classement du bonheur affectif, les pays occidentaux ont pratiquement disparu, à l'exception de l'Islande (6^e) et du Danemark (9^e). Pourtant, la quasi-intégralité des classements s'appuie sur la colonne de gauche, c'est-à-dire sur l'évaluation de sa vie, reléguant les autres mesures dans les marges des discours sur le bonheur.

Il est donc crucial de comprendre, avant de s'attarder sur les liens entre bonheur et empreinte environnementale (chapitre 2), *pourquoi les classements du bonheur s'appuient sur l'échelle de Cantril*. Cette *cognitivation* de la mesure, c'est-à-dire la tendance à utiliser des mesures mentales et comparatives, est d'autant plus surprenante qu'au sein de la population, on observe au contraire une *hédonisation* du bonheur, à savoir une propension à donner de plus en plus de place, d'importance et de légitimité à la notion de plaisir (Vigarello, 1993; Lipovetsky, 2006). Pourquoi les variables observées vont-elles dans le sens inverse des variables latentes? Si les

mesures ne traduisent pas l'idéal sous-jacent du bonheur des individus, nous sommes en droit de questionner leur validité, qui est l'un des deux grands critères de la qualité d'une mesure, avec la fiabilité (ou la fidélité). Une mesure est valide si elle évalue le concept sous-jacent adéquat (« *measure the right thing* »); elle est fiable lorsqu'elle est bien réalisée (« *measure the thing right* »). Parfois testée dans la littérature scientifique en confrontant les niveaux déclarés de bonheur des répondants au bonheur perçu par leur entourage (OCDE, 2013), la validité de l'échelle de Cantril comme mesure du bonheur pose question. En ce sens, nous serions nombreux à être moins surpris de voir des Colombiens ou des Costariciens occuper le haut du classement du bonheur que des Danois ou des Finlandais. C'est parce que le bonheur, au sens populaire, est quelque chose de spontané et d'effusif, alors que ces classements mettent en avant une mesure très mentale du bonheur. Sans pouvoir uniquement se baser sur nos impressions comme nous l'avons montré ailleurs (Brulé, 2018), il est quelque peu déroutant de voir des mesures cognitives, si loin de l'imaginaire du bonheur populaire, prendre autant d'importance. En prenant les indicateurs comme des récits, des fragments d'imaginaire ou des dispositifs, peut-être que l'ascension des mesures cognitives peut nous informer sur les forces sous-jacentes qui les ont vues monter. Comprendre leur avènement demande de refaire l'histoire moderne du bonheur, de ses institutions phares et des rapports de pouvoir dans lesquels le bonheur est empêtré.

Un rêve ancien de contrôle

– Je ne sais pas ce que vous entendez par « gloire », dit Alice.

Humpty Dumpty sourit d'un air méprisant.

- Bien sûr que vous ne le savez pas, puisque je ne vous l’ai pas encore expliqué. J’entendais par là : – « Voilà pour vous un bel argument sans réplique ! »
- Mais « gloire » ne signifie pas « bel argument sans réplique », objecta Alice.
- Lorsque moi, j’emploie un mot, répliqua Humpty Dumpty d’un ton de voix quelque peu dédaigneux, il signifie exactement ce qu’il me plaît qu’il signifie... ni plus, ni moins (Carroll, 1993, p. 281).

Il y aurait au moins trois histoires à faire pour comprendre ce qui constitue le bonheur aujourd’hui au sein de la pensée occidentale. La première histoire, rappelée par Dominique Méda dans cette préface, commencerait avec les Grecs autour de différents courants du *bonheur comme idée*, sur lesquels les chercheurs actuels s’appuient encore (parfois davantage comme caution que comme source). Nous y convoquons Platon, Aristote, Épicure et Aristippe de Cyrène autour de visions fort disparates du bonheur (bonheur immatériel, bonheur matériel conditionné à la vertu, plaisirs raisonnés, plaisirs, etc.). La seconde histoire se ferait au moment de l’exégèse du *bonheur comme projet politique*, visant à guider les sociétés chez les Lumières anglo-écossaises et françaises, avec, entre autres, les figures de Jeremy Bentham, John Stuart Mill, Nicolas de Condorcet ou Louis Antoine de Saint-Just. Nous débattrions et nous nous écharperions alors autour des conditions sociétales qui permettent aux individus d’atteindre le bonheur. La dernière histoire, celle qui nous intéresse principalement ici (même si elle exige des détours par les deux autres qui ont fait l’objet d’études approfondies ; voir p. ex. McMahan, 2006 ou Robertson, 2023), a eu lieu au XX^e siècle et a débouché sur le *bonheur comme projet scientifique*. Nous ne prendrons pour la faire que ce qui nous sert à éclairer la dérive cognitive du bonheur aujourd’hui et devons, pour cela, remonter aux racines de l’objectivation du bonheur.

Vers des horizons de mesure du bien-être

Les rêves de quantification sont anciens. Dans l'Antiquité, Pythagore imagine que tout est arrangé par les nombres¹⁵. Dans deux historiographies clés, Paul Lazarsfeld et Alain Supiot, tout en déterrants des racines antiques, font démarrer la quantification au Moyen Âge, avec notamment la comptabilité privée (voir Lazarsfeld, 1961; Supiot, 2015). Par ce biais, le monde comptable fait entrer le monde légal dans le monde des chiffres et plaque des valeurs numériques sur des entités qui en étaient dépourvues auparavant. L'engouement se renforce autour de la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle, avec le projet moderne des Lumières. En mettant l'accent sur la raison, la compréhension, la planification et la prédiction, les Lumières idéalisent cette quête de la quantification, particulièrement chez les Anglo-Écossais Francis Bacon, Adam Smith et Jeremy Bentham. L'enthousiasme de l'époque pousse aussi fortement les sciences de la nature que les sciences sociales à donner une valeur aux phénomènes environnants¹⁶. En écho aux découvertes en physique et en chimie de l'ère newtonienne, les intellectuels se prennent à rêver d'un ordre social qui suivrait des lois immuables. Cela est porté par des besoins nouveaux de contrôle des populations, par la croissance démographique, l'essor des systèmes d'assurance et le développement de l'économie de marché. Les premiers travaux en termes de mortalité, publiés en 1662 par John Graunt, préfigurent l'avènement de la démographie moderne. À la fin du XVII^e siècle, l'arithmétique politique est un idéal déjà bien établi parmi les dirigeants anglais (Davies, 2017). Dès lors, les savoirs de l'épistémé classique (1650-1800) doivent provenir des sciences de la mesure et de l'ordre (Foucault, 1966).

¹⁵ Cité par le philosophe de l'Antiquité, Jamblique.

¹⁶ Le terme *quantificare* fut inventé autour des années 1840 par William Hamilton dans le domaine de la logique.

La quantification touche tous les domaines et vise bientôt le bonheur. Jeremy Bentham joue un rôle particulièrement important en imaginant un horizon politique utilitariste, basé sur le maximum de plaisirs et le minimum de souffrances. John Stuart Mill, pourtant influencé par le maître, tentera d'atténuer cette visée quantificatrice en invoquant le besoin de qualitatif¹⁷. Au XIX^e siècle, Saint-Simon¹⁸ souhaite remplacer le gouvernement des êtres humains par l'administration des choses, tandis qu'Auguste Comte et Herbert Spencer imaginent un monde social organisé selon les mêmes lois que la physique (Becquemont, 2003).

La mesure prend une nouvelle dimension au début du XX^e siècle, avec la Première Guerre mondiale (logistique, économie de guerre, statistiques médicales, coordination industrielle...; Lehmann et Morselli, 2016). C'est de la rencontre entre cette force quantificatrice grandissante et l'idéal (re)naissant de bien-être qu'émerge, à l'école de Chicago, dans les années 1920, le mouvement des indicateurs sociaux visant à mesurer l'écologie urbaine, la désorganisation sociale, les effets des migrations. Suit le mouvement des indicateurs de qualité de vie autour de figures comme William Ogburn (1922), Howard Odum (1936), tous les deux élèves de Franklin Giddings, ou encore de Margaret Jarman Hagood, dont l'objectif était d'«éloigner la sociologie du fauteuil et de l'amener vers la calculatrice» (Eldridge, 1964), et qui créa l'un des premiers indices de bien-être en s'appuyant sur des données de registre (Ferriss, 2004).

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les grands courants politiques, le communisme tout autant que le libéralisme, s'appuient sur une comptabilité par les chiffres

¹⁷ Stuart Mill s'opposera également à Bentham en laissant de côté le plaisir comme visée première au profit de la réalisation de soi. Cela préfigure du débat à venir entre hédonisme et eudémonisme, ou plutôt le «postfigure», puisque cette scission existait chez les Grecs entre les épicuriens et les hédonistes d'une part, les aristotéliens et les stoïciens d'autre part.

¹⁸ *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* (1803).

(Supiot, 2015). L'horizon sous-tendant la quantification, surtout au sein du libéralisme, est un remplacement du politique par les indicateurs et donc la « fin du politique » (Birnbaum, 1975). Les décisions collégiales laissent la place à un tableau de bord comprenant une multitude d'indicateurs et dont l'objectif ultime est un pilotage automatique. C'est d'ailleurs bien ce que les indices et indicateurs représentent, un « index » pointant dans une certaine direction. Dans les sciences de la nature et notamment en chimie, l'index est compris comme un révélateur, c'est-à-dire un moyen de rendre visibles des substances qui seraient sinon imperceptibles à l'œil nu¹⁹. Cette idée de révélation, que l'on peut également lire dans son acception religieuse (Serres, 1987), se prolonge dans les tentatives de quantification au sein des affaires sociales (effets des États-providence, mesures démographiques, éducation, développement artistique...). Cela est bientôt facilité par l'infrastructure informatique en gestation qui va donner un nouvel élan à l'idéal qui entend donner une valeur à tout.

Au niveau des forces instituant les sociétés, de grands changements sous-jacents sont en cours et vont bientôt secouer les chaînes qui tenaient le bonheur sous la ligne de visibilité des sociétés occidentales. La prégnance des valeurs du début du XX^e siècle comme l'honneur, le devoir ou la piété s'érode dans le sillage des deux guerres mondiales et de la guerre du Vietnam. Commence alors à s'opérer une bascule axiologique, les valeurs *externes* de la première moitié du XX^e siècle comme le devoir ou la responsabilité faisant progressivement place à des valeurs *internes* (voir figure 2 ci-dessous). L'avènement du bonheur apparaît conjointement à l'émiettement progressif des canons moraux (Pawin, 2013; Suter et Pahud, 2000). Longtemps replié dans la sphère

¹⁹ Robert Boyle aurait été le premier à utiliser divers jus naturels de plantes comme indicateurs, à la fois sous forme de solutions et de papiers indicateurs (voir Szabadvdry, 1964, p. 285).

de l'intime, le bonheur s'impose comme un microrécit alternatif aux métarécits en voie de disparition (Lyotard, 1979). Le passage d'une *vie bien*, évaluée par un référentiel extérieur, religieux ou sociétal à une *bonne vie*, évaluée par l'individu lui-même à l'aune de ses propres ressentis, traduit le passage « de la fenêtre au miroir » pour évaluer sa vie, c'est-à-dire le passage d'une évaluation de sa vie par le prisme du social à une évaluation de sa propre vie.

Cette tendance est accélérée par des acteurs parfois connectés. Les années 1950 voient un tournant dans la psychologie autour de figures telles que Abraham Maslow ou Carl Rogers, qui décident de s'attaquer à l'« autre moitié de la psychologie », c'est-à-dire à celle qui s'occupe des affects positifs et non seulement des pathologies. Il s'agit autant d'une avancée scientifique, puisque les émotions dites positives ont fait l'objet de moins d'études que les émotions dites négatives, que d'une avancée humaniste, les chercheurs de l'époque estimant qu'il est de leur devoir d'étendre le champ d'études de la psychologie de l'époque.

Enfin, des psychologues comme Edward Bernays, neveu de Freud, ou Ernest Dichter ont une influence cruciale du point de vue du marketing et des discours ambiants. Dichter écrit « le problème qui se pose maintenant à nous est celui de faire croire à l'Américain moyen qu'il suit la morale lorsqu'il a des envies » (cité par Morin, 1962, p. 176). En effet, leur mission se traduit par des efforts pour remplacer l'ancien éthos protestant, qui consiste à gagner et accumuler, pour reprendre les écrits wébériens²⁰, en un nouvel idéal désinhibé et consommateur. Pour cela, il convient de remplacer l'épargne par la consommation comme signe d'élection (Weber, 1964). En valorisant la dépense, le bonheur hédoniste consommatoire se retrouve projeté comme le nouveau signe d'élection de la providence divine.

²⁰ Notamment *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904], 1964.

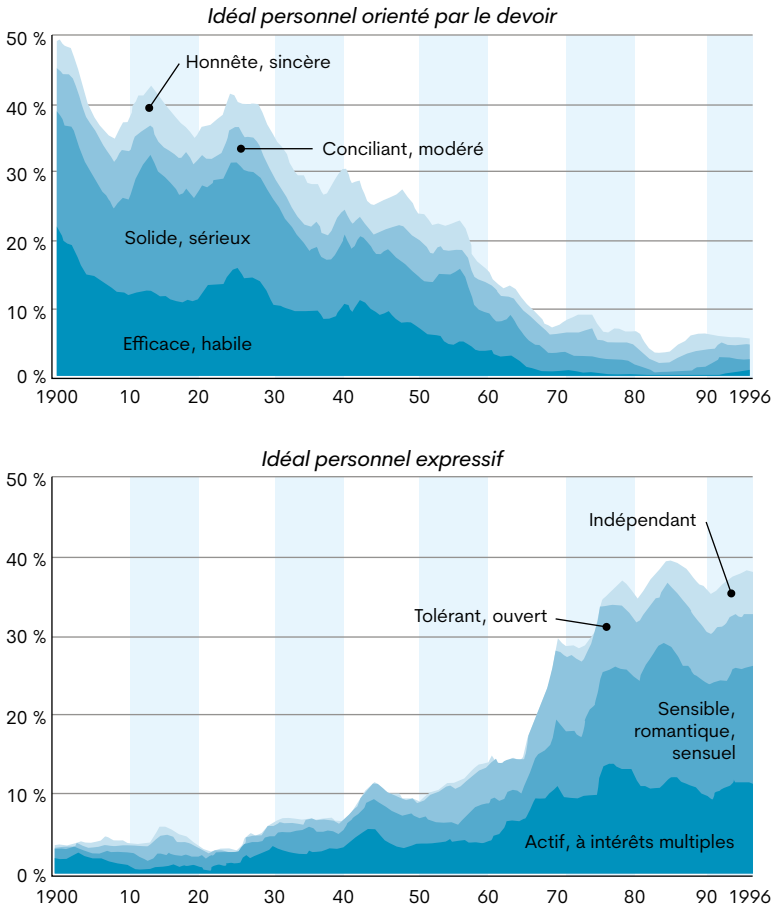


FIGURE 2 Idéaux du XX^e siècle.

Source : Suter et Pahud, 2000.

Micro, positif et vendeur, le bonheur est porté par les changements sociétaux en cours, qui concernent les sphères individuelle, marchande et scientifique. L'acteur, libéré des contraintes extérieures, gagne le droit de se consacrer à son bonheur. Encore faut-il savoir quel bonheur et comment l'évaluer.

De l'inflation à la régulation

Le mouvement de quantification et de création d'indicateurs sociaux se renforce dans les années 1960, notamment à travers les travaux de la NASA qui, en pleine guerre froide et sous l'autorité de Raymond Bauer, doit sonder l'intérêt de la population pour des campagnes spatiales coûteuses (Cobb et Rixford, 1998). En France, le Centre national de la recherche scientifique (CNRS), l'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE), l'Institut national d'études démographiques (INED) et le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (CREDOC) se mettent également à prendre le pouls des sociétés. La période se caractérise par une profusion de tentatives visant à mesurer la qualité des sociétés ou le degré de jouissance en leur sein. Proxy²¹ de fortune du bien-être²² dans des sociétés ravagées par la guerre, le PIB va épuiser son potentiel signifiant à partir des années 1970, tant il devient clair que la conversion du bien-être matériel en bonheur est loin d'être automatique, surtout dans les sociétés affluentes (Easterlin, 1973). Si reconnaître les limites de l'indice qui a joué (et joue) le rôle maladroit de mesure de qualité de vie pendant des décennies n'est plus à faire (voir p. ex. Méda, 1999; Gadrey et Jany-Catrice, 2005; Méda, 2011; Arnsperger et Bourg, 2016), personne ne s'est vraiment accordé sur un remplaçant idéal, ce qui renforce paradoxalement la prépondérance du PIB. La Commission Brundtland (1987), la conférence de Rio (1992) et l'avènement du développement durable ont pourtant mené à la création de nouveaux indicateurs dans les années 1990,

²¹ En statistique, parler de proxy équivaut à parler de valeur mesurée.

²² Le bien-être est une conception qui peut être objective ou subjective, alors que le bonheur est par essence subjectif. En ce sens, une convention est de parler de bien-être quand nous regardons une situation de l'extérieur et de bonheur quand les personnes sont interrogées sur leur ressenti. Voir par exemple : Maggino, 2015.

plus proches de considérations comme le développement humain, le bien-être et l'environnement. Cela se traduit à la fin des années 1980 par une flambée du nombre de publications intégrant des mesures de qualité de vie (voir figure 3 ci-dessous).

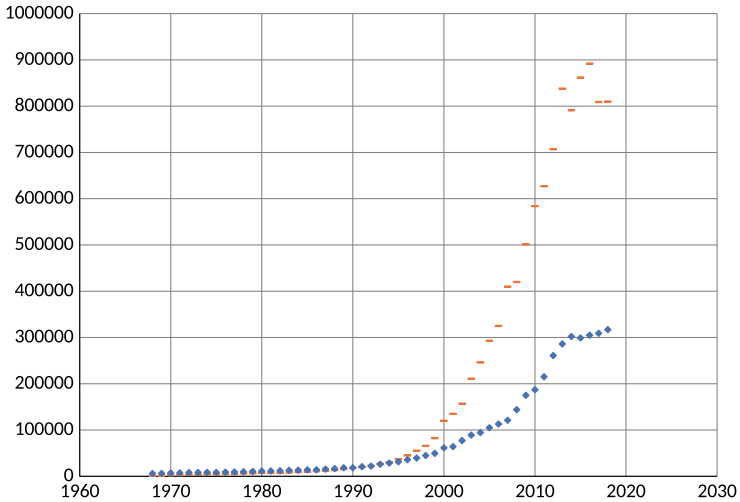


FIGURE 3 Publications sur la croissance économique (♦) et sur la qualité de vie (-).

Données : Google scholar. Termes recherchés : croissance économique, qualité de vie.

Initialement « objectifs », les indicateurs de qualité de vie de l'époque commencent à accepter une part de subjectif. L'idée sous-jacente est que si les individus se déclarent satisfaits de leur société, c'est déjà un pas pour évaluer les sociétés comme fonctionnelles. C'est ainsi que s'opère un double glissement sur la mesure de la *vie bien* à la *bonne vie*, à savoir d'une appréciation objective, extérieure de l'environnement, faite

par les experts, vers une évaluation interne, subjective, faite par les acteurs (voir le tableau ci-dessous selon Veenhoven). C'est l'avènement du bien-être autoévalué comme mesure.

TABLEAU 2 Quatre qualités de vie selon Ruut Veenhoven (2000).

	Externe	Interne
Opportunités	Vivabilité des sociétés	Aptitudes personnelles
Résultats	Utilisé de la vie	Appréciation de sa vie

La mesure suit cette pluralité d'idées avec un coup de retard et l'intérêt pour le bonheur comme objet scientifique à la fin des années 1950 et dans les années 1960 mène à ce qu'Umberto Eco a nommé dans un autre contexte une « inflation signifiante »²³, ou plutôt une inflation de signifiants, c'est-à-dire à la création d'un grand nombre de concepts et de mesures : bonheur comme émotion positive, bonheur comme écart entre émotions négatives et émotions positives, bonheur comme force émotionnelle, bonheur comme fréquence émotionnelle, bonheur comme représentation positive de sa vie, bonheur comme réalisation de soi... Chaque centre de recherche semble ajouter sa conception du bonheur et sa façon de le mesurer.

La collecte des données sur le bonheur commence à la fin des années 1950, avec une forte accélération dans les années 1970 et 1980 et un envol dans les années et 1990. Les données de bien-être sont collectées par des offices internationaux (Gallup), des enquêtes supranationales (SILC [UE], ESS [UE], Eurobarometer [UE], Latinobarometro) ou par des enquêtes nationales (SOEP allemand, Panel suisse des ménages, HILDA [Australie]...), au moyen d'entretiens en face à face ou téléphoniques, de questionnaires en ligne ou papier.

²³ Ou pansémiotique, voir p. ex. Eco, 1992.

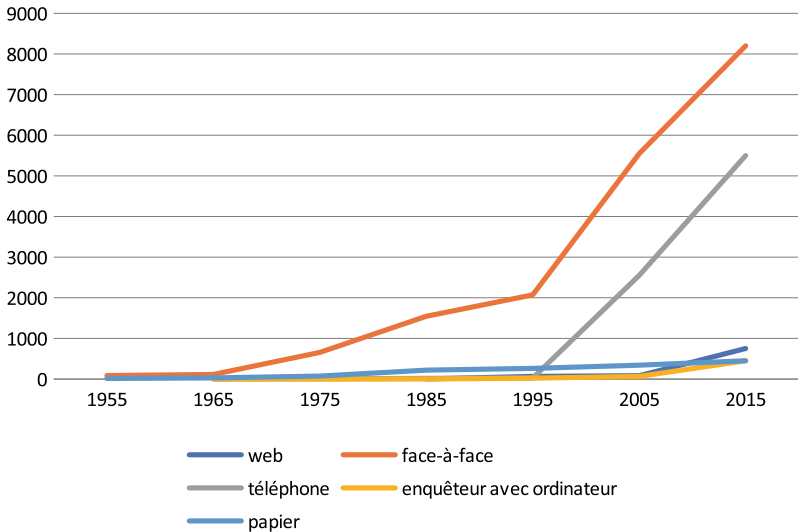


FIGURE 4 Modes de collecte de données entre 1950 et 2015.

Source : World Database of Happiness. Accédé le 20 octobre 2023 à l'adresse suivante : <https://worlddatabaseofhappiness.eur.nl/search-the-database/distributional-findings/>

Un développement pluriel

Les premières enquêtes sur le bonheur ont commencé aux États-Unis dans les années 1940 et au Japon en 1958. La question utilisée aux États-Unis est alors : « de manière générale, comment vont les choses ces jours-ci ? », suite à quoi les répondants se déclarent « pas très heureux », « plutôt heureux » ou « très heureux ». L'échelle d'évaluation du bonheur au Japon utilise une question comparable, mais dont les libellés sont plus nuancés²⁴, puisque l'étiquette la plus haute

²⁴ Au fait, que pensez-vous de votre vie ? 4) Ma vie pourrait être meilleure, mais dans l'ensemble, je suis satisfait de ma vie actuelle. 3) Je ne suis pas satisfait de ma vie actuelle, mais ce n'est pas si mal de rester plus ou moins au niveau actuel. 2) Ma vie actuelle est loin d'être satisfaisante. 1) Je ne supporte pas ma vie actuelle.

indique « ma vie pourrait être mieux, mais de manière générale, je suis satisfait de ma propre vie²⁵ ».

Le schisme qui existait chez les Grecs autour du bonheur, entre les hédonistes et les épicuriens visant le plaisir d'un côté et les péripatéticiens et les stoïciens voyant le bonheur comme une activité de l'âme et comme conséquence d'actes vertueux d'un autre côté, que l'on retrouve entre Jeremy Bentham et John Stuart Mill, percole dans les années 1950 et 1960 et jusqu'à nos jours. Certains chercheurs, notamment issus de la psychologie, préfèrent se pencher sur les aspirations des personnes, leurs réalisations, leur développement, dans ce qui deviendra l'école eudémonique (Waterman, 1993; Ryff et Keyes, 1995), en s'appuyant sur Aristote et surtout sur John Stuart Mill, tandis que d'autres, au contraire, au sein de l'école hédonique, ne collectent que les ressentis des répondants, sans s'intéresser à la *camera obscura* que constitue la psyché humaine, dans la lignée de Jeremy Bentham. Si les filiations philosophiques sont parfois questionnables, les frontières mouvantes, les différences au sein des blocs parfois considérables, il n'en reste pas moins que certains voient le bien-être comme un *telos* à viser directement (école hédonique) et d'autres comme la résultante d'autres choix et la conséquence d'autres actes (école eudémonique). Les mesures synthétiques que nous observons dans ce livre procèdent de cette école hédonique, car ce sont les mesures les plus répandues et qu'elles sont unidimensionnelles, ce qui facilite les analyses subséquentes. Cependant, même au sein de l'école hédonique, la diversité est très grande et les choix sont pluriels, puisque les communautés de chercheurs évaluent les affects, le bonheur (McCall, 1975), le bien-être psychologique (Bradburn, 1969 b; Bradburn et Caplovitz, 1965;

²⁵ Pour des études traitant des influences culturelles sur les réponses aux échelles, voir p. ex. Brulé et Veenhoven, 2017. Pour le cas précis entre est et ouest, lire Nisbett, 2003.

Cherlin et Reeder, 1975) et la satisfaction à l'égard de la vie (Campbell, 1976). On peut citer l'échelle de Bradburn, dans laquelle les répondants se prononcent sur l'occurrence de huit affects²⁶, l'échelle d'AMOS où 17 questions allant de 0 à 100 sont posées et additionnées (Amos, Hitt et Warner, 1982), l'échelle ravi-terrible (*delighted-terrible*) qui s'étend sur 7 niveaux²⁷, l'échelle des cercles²⁸, les échelles de bonheur de 1 à 3 (Phillips et Clancy, 1972) ou de 1 à 7 (très malheureux à très heureux; Andrews et Withey, 1976), l'échelle de Cantril qui va de 1 à 9, l'échelle des affects positifs et négatifs qui comporte 10 questions²⁹, la satisfaction à l'égard de sa vie sur une échelle de 1 à 7 ou sur une échelle de 1 à 3 (Snyder et Spreitzer, 1974), de 1 à 5 (Leisure Development Cen, 1980), ou encore de 0 à 10 (Barnes, Farah et Heunks, 1979), le thermomètre du

²⁶ A: Très seul(e) ou éloigné(e) des autres personnes; B: Déprimé ou très malheureux; C: Ennuyé; D: Si agité que vous ne pouviez pas rester longtemps assis sur une chaise; E: Vaguement mal à l'aise à propos de quelque chose sans savoir pourquoi; F: Au sommet du monde; G: Particulièrement excité ou intéressé par quelque chose; H: Heureux d'avoir accompli quelque chose.

²⁷ 7: Ravi; 6: Satisfait; 5: Plutôt satisfait; 4: Mitigé; 3: Plutôt mécontent; 2: Mécontent; 1: Mauvais (Andrews et Withey, 1976).

²⁸ «Voici quelques cercles que l'on peut imaginer représenter la vie de différentes personnes. Le cercle huit ne contient que des points positifs, et correspond à une personne pour qui tous les aspects de sa vie sont positifs. Le cercle zéro ne contient que des points négatifs, ce qui correspond à une personne pour qui tous les aspects de sa vie sont négatifs. Les autres cercles se situent entre les deux. Selon vous, quel cercle correspond le mieux à votre vie?» (Andrews et Withey, 1976, *op. cit.*; nous traduisons)

²⁹ Au cours des dernières semaines, vous êtes-vous déjà senti(e)...? (oui/non) A) Particulièrement excité ou intéressé par quelque chose?; B) Si agité que vous ne pouviez pas rester longtemps assis sur une chaise?; C) Fier parce que quelqu'un vous a complimenté sur quelque chose que vous avez fait?; D) Très seul(e) ou éloigné(e) des autres?; E) Heureux d'avoir accompli quelque chose?; F) Ennuyé?; G) Au sommet du monde?; H) Déprimé ou très malheureux?; I) Bien car les choses se passent comme vous le souhaitez?; J: Fâché parce que quelqu'un vous a critiqué? (Bradburn, 1969 a).

bonheur³⁰, l'échelle de Cantril allant de 0 à 10 ou de 0 à 20³¹, la satisfaction à l'égard de sa vie (Cantril, 1965), la satisfaction à l'égard de sa vie de 0 à 4 (Fernandez et Kulik, 1981), le bonheur à propos de sa propre vie de 1 à 7 (Renshon, 1974), des enquêtes à trois questions³², le ratio affects positifs sur affects négatifs (Fordyce, 1988)... Et ces mesures ne représentent qu'une partie de tout ce qui fut créé dans ce moment d'inflation signifiante. Un tour de toutes les mesures au sein de la World Database of Happiness³³ permet de dénicher une centaine de variantes de questions et d'échelles, avec parfois des différences minimes, mais qui empêchent des comparaisons directes.

Une rationalisation

Le monde de la mesure se caractérise par des alternances entre demandes de nouvelles mesures (un nouveau sujet de société émerge, une nouvelle priorité), création de nouvelles mesures (comment allons-nous l'évaluer), souvent en parallèle, rationalisation (pour ne garder que les meilleures

³⁰ Où placeriez-vous votre vie dans son ensemble sur un thermomètre des sentiments? Classement sur une « échelle thermométrique » (en degrés) 0 degré: très froid, négatif, à 100: très chaleureux, positif (Andrews et Withey, 1976).

³¹ Il y a des moments où vous sentez que votre travail et vos affaires personnelles se déroulent bien. Parfois, sans raison particulière, vous vous sentez bien et confiant dans l'avenir. Il y a aussi des moments où les choses semblent aller mal, où vous vous sentez anxieux et inquiet pour l'avenir. Voici maintenant l'image d'une échelle allant de 0 à 20. Supposons que 0 représente le moment de votre vie où vous vous êtes senti le plus malheureux et que 20 représente le meilleur moment que vous ayez jamais connu. Où vous situez-vous maintenant sur l'échelle?

³² A: Que pensez-vous de ce que vous accomplissez dans la vie?; B: Que pensez-vous de votre vie dans son ensemble?; C: En général, à quel point diriez-vous que vous êtes heureux ces jours-ci? Options de réponse pour chaque réponse: 7: complètement satisfait; 6: très satisfait; 5: satisfait; 4: satisfait-insatisfait; 3: insatisfait; 2: très insatisfait; 1: complètement insatisfait.

³³ <https://worlddatabaseofhappiness.eur.nl/> (consulté le 01.02.2024).

ou les plus compatibles avec les institutions dirigeantes), correction, ou obsolescence de ces mesures. C'est le cas de l'Indice de développement humain (IDH) :

Les tentatives de développer d'autres types de mesure, développées au début des années 1970 [...] ont abouti finalement à la promotion de l'indice de développement humain (IDH) en 1990 sous l'égide du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), avant qu'une nouvelle vague de critiques, prenant la forme d'une floraison de nouveaux indicateurs, n'aboutisse au rapport de la Commission sur les mesures de la performance économique et du progrès social (Méda, 2016, p. 287).

Il est donc impossible de comprendre le mouvement des mesures actuelles sans comprendre les filtrages par sélection et mimétisme de certains rapports, enquêtes et institutions, qui les ont portées et le rôle moteur que ces textes et organisations ont eu pour la sélection de certaines et l'exclusion d'autres. Après la prolifération des années 1970 et du début des années 1980, alors que le champ du bien-être grandit et se consolide, s'opère une rationalisation pour cantonner l'inflation signifiante par le truchement des choix opérés par les grandes institutions intéressées par le bonheur (Club de Rome, OCDE, instituts de sondage nationaux, grandes enquêtes de référence). La grande enquête Gallup, réalisée par le bureau de sondages éponyme, commence avec trois mesures, le bonheur de 1 à 3, la satisfaction de 0 à 10 et l'échelle de Cantril de 0 à 10 (Gallup et Kettering, 1976). L'Eurobaromètre se concentre quant à lui au départ sur la satisfaction à l'égard de sa vie, évaluée sur une échelle allant de 1 à 4, et sur le bonheur de 1 à 3. Le Latinobarometro mesure chaque année (depuis 1995) la satisfaction à l'égard de sa vie sur une échelle verbale allant de 1 à 4. Enfin, des enquêtes occasionnelles (2002, 2008) sur le bonheur de sa vie, mesuré sur une échelle allant de 1 à 4 (sauf

une vague en 2007 pour laquelle la mesure fut sur l'échelle de 0 à 10). Le Latin American Public Opinion Project (Lapop) mesure également la satisfaction à l'égard de sa vie sur une échelle de 1 à 4 et l'évaluation de sa vie sur une échelle Cantril de 0 à 10. L'International Social Survey Programme mesure de manière annuelle la satisfaction à l'égard de sa vie sur une échelle verbale de 1 à 7, allant de « complètement insatisfait » à « complètement satisfait ».

À mesure que les vagues d'enquête se succèdent, une rationalisation se met en place vers les mesures les plus cognitives, à savoir la satisfaction à l'égard de sa vie et l'échelle de Cantril. Alors que le nombre d'études sur le bonheur augmente de manière exponentielle, le nombre de mesures diminue sous l'influence de ces choix institutionnels. C'est du rapprochement entre *série signifiée* (ensemble des concepts; Deleuze, 1969) et *série signifiante* (ensemble des mesures) qu'émerge une forme de *confiscation du signifié*.

Cette rationalisation peut s'expliquer par la fragilité des mesures mêmes. Le grand écart entre variable latente et variable observée³⁴ entraîne une fragilité des indicateurs, indices et classements (voir Samiolo et Mehrpouya, 2021; Brulé et Veenhoven, 2017; Brulé et Maggino, 2017 a; D'Iribarne, 1974; D'Iribarne, 2016). En effet les biais sont fréquents. Sans pouvoir les nommer tous, nous pouvons citer les biais de désirabilité sociale (envie de doper son score pour paraître désirable), biais d'enquêteur (réponses différentes avec un homme ou une femme, valide ou en situation de handicap), effets questionnaire (réponses différentes en fonction de la question précédente), effets contexte (influence du jour de la semaine), effets de cadrage (le ton de la question influence davantage les répondants que son contenu), effets d'échelle (influence du type d'échelle et de leur taille), influences

³⁴ Dans le domaine des indicateurs de droits de l'homme, voir p. ex. Engle Merry, 2016.

linguistiques et culturelles... Devant ces dangers méthodologiques et afin de consolider le domaine des études en qualité de vie, la rationalisation se fait sur la base des indicateurs les plus solides, et notamment ceux qui disposent d'une *fiabilité* plus importante. Par le truchement des mesures psychométriques et dans le but de montrer que le bonheur est aussi un sujet sérieux, les indicateurs cognitifs sont choisis car leur fiabilité est meilleure que celle des indicateurs affectifs. La fiabilité supérieure des mesures cognitives est assez intuitive. L'évaluation de sa vie est assez stable par rapport à nos émotions du quotidien. En dépit d'événements de vie (Kuhn et Brulé, 2019), de phases de vie plus heureuses que d'autres (par exemple, la fameuse crise de la quarantaine est largement appuyée empiriquement; Blanchflower et Graham, 2020), le fait de se positionner sur sa vie en général ne va pas fondamentalement changer d'une semaine à l'autre ou même d'une année à l'autre. En revanche, le niveau des émotions comme la joie, la colère, la tristesse monte et descend plusieurs fois par jour chez la plupart des personnes, et cela à travers toutes les cultures. Cela pénalise la fiabilité de la mesure puisqu'elle dépend du jour de la semaine, de l'enquêteur ou de tout ce qui nous arrive dans la journée. En interrogeant un répondant plusieurs fois sur ses émotions, les résultats de test/retest varient fortement d'un jour à l'autre (variabilité intra-juge) et d'un enquêteur à l'autre (variabilité inter-juge) pour les dimensions affectives par rapport aux mesures cognitives. Ce choix rationnel se fait néanmoins aux dépens d'une *validité* moindre, puisque le bonheur affectif ressemble davantage au bonheur au sens populaire que le bonheur cognitif. Pour le dire de manière un peu forcée, le choix s'est porté sur des outils robustes qui font assez mal leur travail plutôt que des outils un peu plus fragiles qui le font mieux.

En plus des grandes enquêtes, citons deux rapports qui ont joué un rôle important dans la réduction et la rationalisation des indicateurs. Le premier fut le rapport de la

Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social, dit rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi, du nom des trois rapporteurs (les deux prix Nobel d'économie Amartya Sen et Joseph Stiglitz et feu l'économiste français Jean-Paul Fitoussi), commandé par Nicolas Sarkozy. Le deuxième fut le rapport de l'OCDE de 2013. Celui-ci recommande explicitement des échelles numériques plutôt que verbales et des échelles allant de 0 à 10. Il ne se positionne pas en revanche sur un type de mesure de bien-être particulier, mais semble opter pour des échelles cognitives, comme la satisfaction à l'égard de sa vie. En plus des deux rapports qui vont jouer le rôle de *diffusion verticale*, s'opère une *diffusion horizontale*, due au mimétisme au niveau national et international des enquêtes, qui ont tendance à se suivre et à se copier³⁵. Ces rationalisations successives se sont accompagnées d'une cognitivation progressive sous couvert de fiabilité.

L'autonomisation du signifiant

Les indicateurs sont des fenêtres sur le monde, c'est-à-dire des images situées, partielles et déformantes de ce qui s'y passe réellement, des signifiants à l'assaut de signifiés. Si, selon Alain Desrosières, la force des indicateurs sur d'autres modes d'évaluation est la capacité de « disjoindre le signifiant et le signifié » (Desrosières, 2003, p. 61), il arrive fréquemment que le signifiant éclipse le signifié au sein de ce que Deleuze et Guattari appellent le « régime signifiant despotique » (Deleuze et Guattari, 1980). Les exemples sont légion et peuplent notre quotidien. Nous nous émouvons que les mannequins aient des silhouettes trop belles, trop parfaites, trop fines, car ils

³⁵ Par exemple, pour l'enquête SRCV de 2014 (Statistiques sur les ressources et les conditions de vie), l'INSEE se fait la voix française de l'enquête SILC (Statistics on Income and Living Conditions) coordonnée par Eurostat. Le bonheur y est mesuré par la satisfaction à l'égard de sa vie, mesurée de 0 à 10.

sont censés être des *proxys* de nos propres silhouettes. Les documents d'identité (les *proxys* de notre identité) sont devenus presque plus importants que notre réelle identité, tant et si bien que de manière absurde, notre carte d'identité pourrait prendre l'avion sans nous, mais pas l'inverse. Quand une grande entreprise du service public (ou considérée comme telle), du secteur de l'énergie ou du transport connaît des difficultés dans la relation avec les usagers, au lieu de remettre en question son identité réelle et d'en déduire des liens avec ses usagers (signifié), elle modifie son nom ou son logo (signifiant), sans changer l'identité ni la relation avec ses usagers. En architecture, les « perspectives », images projetées basées sur des modèles avant construction, ont parfois été interdites pour certains marchés publics, car le signifiant volait la vedette au signifié (les images « tronquaient » la réalité en la rendant trop belle et éloignée du projet qui verrait effectivement le jour). En modélisation thermique, une blague d'initiés dit que l'acronyme pour CFD (*Computer Fluids Dynamics*, les systèmes de couleurs pour représenter les échanges de chaleur) veut en réalité dire « *Colors for Directors* », dénonçant le fait que la réalité des bâtiments et ses usages, une fois modélisée, s'évanouit devant l'esthétique des couleurs rouges, vertes et jaunes qui dansent devant les yeux des décideurs. Dans le monde universitaire, le nombre de publications et de citations a dépassé l'utilité effective des contributions sous-jacentes. Dans *Topaze* de Marcel Pagnol, l'enseignant déforme la diction à la faute pour aider l'élève à réussir sa dictée, quitte à travestir la prononciation correcte (« il y avait plusieurs moutonsse »)³⁶. De nombreux hommes et femmes politiques semblent désormais représenter, mais pas incarner les messages qu'ils sont censés porter (Garrigues, 2019; Benedetti, 2018). Pour le dire de façon

³⁶ Je dois cette référence à Alain Amariglio. Il en parle mieux que moi ici : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-telephone-sonne/que-faut-il-apprendre-a-nos-enfants-1453743> (consulté le 01.02.2024).

plus poétique, comme Antoine de Saint-Exupéry (1943): « Si vous dites aux grandes personnes: “J’ai vu une belle maison en briques roses, avec des géraniums aux fenêtres et des colombes sur le toit...”, elles ne parviennent pas à s’imaginer cette maison. Il faut leur dire: “J’ai vu une maison de cent mille francs.” Alors elles s’écrient: “Comme c’est joli!” ». La question de savoir si l’on regarde le signal ou la mesure a été déjà posée dans le cas du bonheur et il semble très difficile de s’en extraire (Senik, 2015).

Le champ du bonheur suit cette même tendance d’autonomisation du signifiant avec des indicateurs qui s’inscrivent en porte-à-faux par rapport à ce que représente le bonheur pour la plupart des individus et qui, graduellement, le confisquent. En jetant un œil aux lieux et aux institutions qui ont vu naître ces mesures, à défaut de se prémunir de cette tendance, il est néanmoins possible d’en comprendre les raisons.

Un champ orienté

Il nous faut compléter cette lecture historique par des analyses géographiques et disciplinaires afin de voir de quels lieux et autres départements de recherche ou facultés émergent les mesures du bien-être. En observant l’arbre sur lequel sont apparues les études sur le bonheur, force est de constater qu’à quelques exceptions près, il est occidental, protestant, psychologisant et universitaire.

Un champ occidental

Si la quête du bonheur semble relativement universelle, même si elle porte des masques fort différents d’une culture à l’autre (Max-Neef, 2017), la mesure du bonheur est avant tout une aventure occidentale et moderne. Historiquement, les premières enquêtes ont vu le jour en Angleterre en 1912 (Pawin,

2014), puis surtout aux États-Unis au début du XX^e siècle. Le développement des premières mesures a également eu lieu aux États-Unis autour des années 1950-1960, de même que les enquêtes subséquentes. Au sein des pays non occidentaux, seul le Japon a suivi, à cette époque. Puis, ces études se sont diffusées en Europe dans les années 1970 et 1980. Un pays comme la Chine n'a vu sa première enquête consacrée au bonheur qu'en 1990 (ce qui prouve encore une fois que le bonheur est politique) et dans la plupart des pays africains, l'essor date du début des années 2000 (voir certains pays dans le tableau 3 ci-dessous).

TABEAU 3 Nombre d'études sur le bonheur dans un panel de pays, par décennie.

	États-Unis	France	Suisse	Chine	Maroc	Sénégal
1900-1960	67	4	0	0	0	0
1961-1970	85	2	1	0	0	0
1971-1980	251	29	3	0	0	0
1981-1990	248	64	15	30	0	0
1991-2000	144	39	12	17	8	0
2001-2010	617	110	56	231	17	34

Source : World Database of Happiness.

Il est assez compréhensible que les pays les plus riches se soient saisis de la question de l'étude du bonheur alors que les besoins de base étaient plus ou moins couverts pour une grande partie de la population ; c'est donc au sein des pays occidentaux que sont nées ces études. Si cela n'a rien d'étonnant, il est vital de reconnaître la spécificité de ce terreau originel. Il y aurait de nombreux critères pour définir ce qui caractérise l'Occident, ensemble lui-même pluriel et hétérogène comme

nous le verrons plus bas, mais nous devons nous pencher sur une caractéristique particulière qui contamine la mesure du bonheur : le rapport au temps. Celui-là a fait l'objet d'innombrables travaux et de nombreuses caractérisations (Bradshaw, 2004; Boniwell et Zimbardo, 2015)³⁷. Des rapports au passé, au présent et au futur différents sont observables entre les pays, entre les villes et les campagnes et entre les classes sociales. L'une des grandes séparations dans cette littérature foisonnante est la différence entre conception linéaire et cyclique du temps. Cela est particulièrement pertinent ici puisque les mesures cognitives du bonheur qui prédominent actuellement s'accommodent bien d'une vision linéaire du temps (Michalos, 1985). Elles ont moins de sens pour les cultures et les communautés qui adoptent une conception cyclique de l'histoire (Nisbett, 2003). Or cette conception linéaire du temps est plutôt l'exception que la règle au niveau mondial, comme le montrent les études décoloniales (Smith, 2021) ou ethnologiques. Parmi les quatre ontologies de Philippe Descola (naturalisme, analogisme, totémisme, animisme), seul le naturalisme occidental sous-tend une vision linéaire du temps, avec une flèche, qui distribue sans doute possible passé, présent et futur³⁸. Dans de nombreuses cultures asiatiques, le temps est perçu comme cyclique. Cela influence le rapport au monde et aux ressources. Si la vision naturaliste voit le temps

³⁷ L'expérience de Cottle est reprise dans Brulé, 2020.

³⁸ La vision *analogiste* préfigure la question de l'éternel retour. « Il y a une série d'événements qui se déroulent au terme desquels un événement va clore le cycle et aboutir à un renversement ou à un renouveau du cycle, etc. » (Hugo et Descola, 2011, p. 167). Dans la vision *totémiste*, « le présent, le passé et le futur sont fusionnés. Il n'est pas fondamental de se poser des questions sur ce qui va se passer dans un an, dans une heure, dans une génération, parce que, à condition que le dispositif rituel qui permet la perpétuation de ces classes soit maintenu, rien n'indique qu'il y aura des changements » (*ibid.*, p. 168). Dans l'*animisme*, « c'est l'écrasement du temps, le fait qu'il n'y a pas de profondeur historique, qu'il n'y a pas de profondeur généalogique en particulier » (*ibid.*, p. 165).

linéaire comme une ressource qu'il convient d'exploiter, certains peuples indigènes le considèrent comme un dieu, un gardien ou un être spécial (Durán, 2020). Demain n'est alors pas une conquête nécessaire de chaque instant, mais un moment à vivre, comme le note Lorna Marshall à propos des Nyae Nyae de Namibie : « Sans souci du lendemain, ils ne thésaurisent pas et il ne s'est institué aucune relation entre l'accumulation de biens matériels et le statut social » (Marshall, 1961).

Même au sein de l'Occident, l'échelle linéaire du temps est une histoire moderne (Gandler, 2003). Bacon, Hobbes ou Descartes chez les Lumières, Saint-Simon et Auguste Comte au XIX^e siècle sont souvent vus comme les représentants du positivisme triomphant et d'une conception temporelle linéaire, tous reprenant de près ou de loin la conception augustinienne. Le lien à la nature s'en retrouve affecté, comme le montrent Carolyn Merchant et Pierre-André Taguieff, pour qui, depuis Bacon et Descartes, l'accroissement des connaissances et l'emprise de l'homme sur la nature sont isomorphes (Merchant, 2021; Taguieff, 2004). Depuis, le progrès rime donc avec la destruction de la nature. L'avènement de la raison et la révolution industrielle se sont produits conjointement avec un remplacement de la conception cyclique du temps par une conception linéaire (Berting, 2008).

À cette *linéarisation* du temps s'ajoute une *hiérarchisation* des temps, avec un futur qui se construit au présent sur les vestiges du passé³⁹. Cela ressort de manière corrélative dans le lien entre évaluation positive de sa vie et conception futuriste du temps, sans que l'on puisse présumer d'aucune causalité. Dans un jeu complexe de relations réciproques, les pays dont la projection est la plus futuriste, comme ceux d'Europe du Nord, sont également ceux qui ont les évaluations

³⁹ À noter que c'est également vrai pour les classes sociales. Le rapport au temps, et notamment au futur, transparait au sein des classes sociales, les individus issus des classes les plus favorisées ayant un rapport au temps plus axé sur le futur (lire Bourdieu, 2003).

moyennes de vie les plus élevées. Une partie de ces différences temporelles est rationnelle, les pays les plus orientés vers le futur se trouvant dans les latitudes où les conditions climatiques sont particulièrement rigoureuses et sous lesquelles la planification agricole ou de pêche était une condition de survie. Ainsi, la conception cognitive du bonheur est en partie la résultante de conditions induites par le milieu. La conception plus présent-orientée des populations équatoriales s'expliquerait en partie par le fait qu'au contraire, tout pousse sous ces latitudes sans que des efforts colossaux aient besoin d'être faits pour que l'année suivante soit florissante (Zimbaro et Boyd, 2008). Là où il serait possible de voir, avec admiration et émerveillement, de simples différences de bonheurs entre pays en lien avec des rapports divers au temps (évaluation supérieure dans les pays orientés vers le futur et hédonisme supérieur dans les pays plus proches de l'équateur), une hiérarchie s'est opérée, notamment par le prisme temporel, et le bonheur cognitif est devenu *plus adapté, plus réaliste, meilleur* que le bonheur hédoniste. Cela a notamment un rapport avec l'éthos dans lequel le bonheur universitaire s'est développé.

À dominante protestante

En plus d'être une histoire occidentale, l'histoire scientifique du bonheur est une histoire *protestante*⁴⁰. Géographiquement d'abord, à quelques exceptions près, les instituts et laboratoires ayant créé l'infrastructure de mesure du bonheur se trouvent aux États-Unis, pays où la religion joue un rôle central et où le droit au bonheur figure au sein de la constitution, au même titre que la vie ou la liberté. Il serait sans doute

⁴⁰ Ces réflexions sont le fruit de discussions avec Philippe d'Iribarne, sans qui cette partie et ce livre n'auraient probablement pas vu le jour, du moins, pas sous cette forme.

exagéré de dire que la mesure fait le signal, mais il n'est pas tout à fait étonnant de voir les pays protestants occuper le haut des échelles de bonheur quand celui-ci a été opérationnalisé par des chercheurs de ces mêmes espaces géoculturels. Si la mesure-étalon était asiatique, peut-être que les mesures de bien-être communautaire (Lee et Kim, 2015; Sirgy *et al.*, 2010), qui considère que le bien-être individuel n'est qu'un résidu d'un bien-être plus large construit au niveau des communautés et des sociétés, seraient adoptées et que les pays occupant le haut de l'échelle actuelle, particulièrement individualistes, se retrouveraient en bas de l'échelle.

D'un point de vue mythologique ensuite, les différences de bien-être entre espaces religieux sont étudiées depuis les premiers écrits sociologiques, en particulier en ce qui concerne la différence entre sociétés protestantes et catholiques. Si, au départ, ces mesures ont été établies sur des bases de données objectives et négatives (le taux de suicide chez Durkheim), elles ont ensuite été complétées (à l'époque de Durkheim, il n'était pas connu que le taux de suicide n'a presque pas de corrélation avec le niveau de bien-être moyen des sociétés). Par-delà les niveaux de bonheur entre sociétés protestantes et sociétés catholiques, il est possible que les individus issus des sociétés protestantes structurées autour de la communauté (*Gemeinschaft*) – espace social, affectif et géographique restreint – aient des considérations différentes de ceux des pays catholiques, où c'est la société dans son ensemble (*Gesellschaft*) qui est importante (Nolan et Lenski, 1999). Pour reprendre la dichotomie de Ferdinand Tönnies, il est possible que l'individu *Gesellschaft* ose se déclarer non satisfait afin d'exprimer un mécontentement, et exiger davantage de son gouvernement au niveau sociétal que l'individu *Gemeinschaft*, plus contraint par le regard environnant (Jacobs, 2016) et qui hésitera à se déclarer « non satisfait » sur une échelle de bien-être, dans ce qui s'apparenterait à un effet réponse. Philippe d'Iribarne avait déjà mis en avant les limites que cela posait

en termes de mesure. « Un phénomène très important conduit la manière actuelle de construire les indicateurs “objectifs” à être particulièrement dépourvue de sens. Une grande part des effets que sa situation physique a sur un individu vient de ce que cette situation représente *par rapport* aux situations des autres membres de la société. » (D'Iribarne, 1974, p. 39-40).

Outre un effet réponse, depuis les écrits de Weber, des différences mythologiques entre protestants et catholiques ressortent. Les sociétés protestantes, notamment calvinistes, sont souvent associées à l'« effet Matthieu », qui proclame dans l'Évangile éponyme : « on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a » (Matthieu, 13,12). Max Weber y associe une incitation à accumuler argent et biens matériels comme preuve d'une élection ici-bas. Cette idée d'une sanction eschatologique par le prisme matérialiste est quelque peu contrebalancée dans l'espace catholique, pour lequel il serait possible de convoquer une autre maxime de saint Matthieu, « les premiers seront les derniers » ou encore « il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux ». Les chercheurs ayant bâti l'infrastructure de mesure du bonheur appartiennent à un espace où le bonheur est cumulatif, projeté et ressemble moins à une série de moments agréables qu'à un capital dont nous disposons. Qui seraient les gagnants si nous commençons à mesurer le bien-être par le nombre de concerts, le nombre de livres ou de poèmes lus ? Qui serait en haut du classement si le bonheur mesuré était celui du respect ressenti par les anciens ? Ces exemples un peu absurdes nous montrent que l'approche détermine en partie les résultats. Si les mesures provenaient d'autres espaces mythologiques, peut-être aboutirions-nous à une version plus proche de la joie dans l'idéal judaïque (*simcha*) (Roth, 2007), une vision désindividualisée du bonheur dans le bouddhisme (Wallace et Shapiro, 2006), voire une valorisation plus importante du bonheur dans l'au-delà

dans l'islam (Quasem, 1975)? Sans pouvoir prendre chacune de ces routes, il nous faut simplement voir à quel point l'une des visions mythologiques a dépassé toutes les autres dans la construction du bonheur moderne. Elle se combine à un tropisme disciplinaire.

Et psychologisante

L'histoire de la mesure du bonheur est enfin une histoire *psychologisante*. La nature même de l'objet nous invite spontanément à privilégier une lecture issue des sciences psychologiques à une lecture provenant des sciences sociales (qui pourraient davantage s'intéresser à des aspects collectifs de la qualité de vie tels que le niveau d'insécurité, de confiance, aux inégalités socio-économiques ou éventuellement au bien-être collectif). Pourtant le degré de psychologisation est particulièrement marquant, comme le montre la figure 5 ci-dessous, indiquant les publications en psychologie, économie et sociologie sur ce sujet.

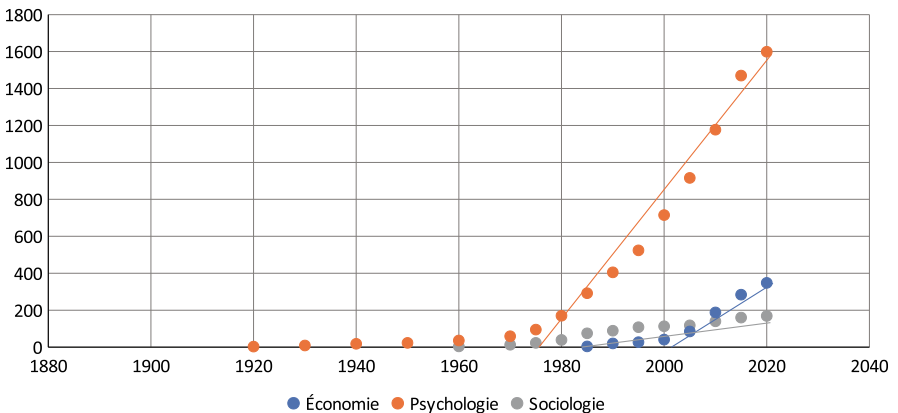


FIGURE 5 Évolution des publications sur le bonheur par discipline.

Source : Brulé, 2021, adapté de Veenhoven, 2014.

La ventilation disciplinaire des études n'a rien d'anodin, les mesures étant largement tributaires des chapelles dont elles proviennent. Méthodologie et épistémologie sont liées de manière intime et comprendre le paysage des mesures demande de connaître qui sont les scientifiques qui le peignent. Si les psychologues ont largement bâti ce domaine, les économistes l'ont rejoint à partir du moment où les données étaient existantes et disponibles. En comparaison, les sociologues et les anthropologues ont été moins enclins à se pencher sur le sujet, comme nous l'avons, parmi d'autres, montré ailleurs (Brulé, 2021; Thin, 2017). Les raisons sont multiples et s'interpénètrent: axiologiques, historiques, interpersonnelles. En se limitant à la sociologie, la défiance originelle entre Émile Durkheim et Gabriel Tarde, plus disposé à utiliser des explications psychologiques, a poussé le premier à épurer sa sociologie de toute inférence psychologique. Ce phénomène sera renforcé par le très durkheimien Georges Gurvitch au moment de l'essor de la sociologie, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (Heilbron, 2020). Malgré l'émergence de courants comme la sociologie de l'individualité, des émotions, de l'expérience (Martuccelli, 2005; Dubet, 2014; Lahire, 2021) ou du loisir (Stebbins, 2017), cette défiance initiale envers la subjectivité demeure. Des écrits clés sur le sujet (Veenhoven, 2016) mettent par ailleurs en avant le peu d'appétence des sociologues pour des sujets positifs et une préférence pour une approche pathologiste et un intérêt plus marqué pour les problèmes de société (crime, inégalités, domination). Néanmoins, d'autres facteurs entrent en compte pour expliquer l'importance relative des mesures du bonheur.

Un succès étonnant

L'Univers a signifié bien avant qu'on ne commence à savoir ce qu'il signifiait [...] l'homme dispose dès son origine d'une intégralité de signifiants dont il est fort embarrassé pour faire l'allocation à un signifié, donné comme

tel, sans être pour autant connu. Il y a toujours une inadéquation entre les deux. (Lévi-Strauss, 1950, p. 48-49)⁴¹

S'il y a bien «inadéquation» entre les séries signifiantes et signifiées, comme le dit Lévi-Strauss, leur convergence ne s'effectue pas sans un processus de recomposition, de filtrage et de refonte des catégories, et nous avons vu que, par ces processus d'agrégation, d'exclusion et de sélection, une mesure finissait par submerger cette série signifiante, dans notre cas deux mesures cognitives, la satisfaction à l'égard de sa vie et l'échelle de Cantril. Dans leur Encyclopédie de la qualité de vie, Glatzer et Gulyas s'interrogent: «le succès de l'échelle de Cantril est surprenant» (Glatzer et Gulyas, 2014). Ce succès a des implications pratiques et concrètes: il nous a été très facile de collecter les données concernant l'«évaluation de sa vie» de chaque année entre 2010 et 2019 (également celles des affects puisqu'elles proviennent de la même base de données, même si elles sont reléguées au second plan). Les données de satisfaction de vie sont plus fragmentaires et il nous a fallu prendre des données sur toute la décennie 2010-2019 pour avoir un nombre de pays important. Les données sur le bonheur sont encore plus difficiles à récolter et il nous a fallu prendre trois vagues différentes du World Values Survey, y compris la vague 5 (2005-2008) pour compléter le nombre de pays pour lequel nous disposons de données. Même en procédant ainsi, un nombre important d'éléments restent manquants. Les chercheurs étant à la merci des données accessibles, ils vont

⁴¹ Si cet «excès naturel de la série signifiante» va expliquer une partie du problème auquel fait face le bonheur, il nous faut d'emblée poser une limite quant à l'utilisation immédiate de cette image. Pour Lévi-Strauss, le monde a commencé à signifier avant que l'on sache ce qu'il signifiait. L'inadéquation entre une série signifiante et une série signifiée se pose en des termes différents lorsque l'on observe des concepts «extérieurs» comme animal de brousse, feu ou communauté ou des émotions internes comme le bonheur, qui ont été ressenties *avant* que le langage soit complètement formulé.

souvent utiliser la meilleure base de données disponible, en l'occurrence, la satisfaction à l'égard de sa vie ou l'évaluation de sa vie. Dans une prophétie autoréalisatrice, les mesures cognitives surnagent peu à peu comme les seules mesures disponibles, utilisables et utilisées. Nous pourrions nous interroger et avoir des difficultés à comprendre cette réussite en adoptant une lecture statistique ou en questionnant la validité de cette mesure. Pourtant, l'image devient plus claire si l'on considère ces mesures de bien-être comme un dispositif parmi d'autres de formes de pouvoir. Les forces instituant en œuvre sont agrégées et réagencées par certains rapports et certaines institutions et plateformes (Castells, 2009), mais également *via* les convictions et les intérêts de certains acteurs clés et une proximité axiologique des centres névralgiques du pouvoir. C'est de cet ensemble d'arrangements que naît un décalage entre le territoire du bonheur et sa carte⁴².

Des liens avérés au pouvoir

Les rapports et plateformes clés ont joué des rôles différents quant à la propagation de l'échelle de Cantril. S'il met l'évaluation de sa vie en avant, le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi (2009) la place au même niveau que le bonheur affectif, et recommande néanmoins une approche multidimensionnelle de la qualité de vie. L'OCDE, qui s'appuie également sur une approche multidimensionnelle de la qualité de vie, préconise l'utilisation de la satisfaction à l'égard de sa vie ou, de manière plus épisodique, l'échelle de Cantril (OCDE, 2013), et utilise la satisfaction à l'égard de sa vie dans son « Better Life Index »⁴³. La plateforme de la Gallup Organization, entrée de choix

⁴² « Le territoire ne précède plus la carte, ni ne lui survit. C'est désormais la carte qui précède le territoire. » (Baudrillard, 1981, p. 9-10)

⁴³ <https://www.oecd.org/wise/OECD-Better-Life-Index-definitions-2021.pdf> (consulté le 01.02.2024).

pour accéder aux statistiques mondiales (elle fournit notamment des données pour certaines enquêtes de la Commission européenne⁴⁴), a eu un rôle central pour promouvoir l'échelle de Cantril, même si elle mesure également le bonheur affectif. Dans sa justification du choix de l'échelle de Cantril, c'est-à-dire de sa sélection de mesures du bonheur parmi celles existantes, Gallup écrit que l'échelle de Cantril est la mesure la plus liée au revenu, ce qui permet d'évincer des jugements plus *softs* liés au social, au temps, etc.⁴⁵. Dans une démarche circulaire, la validation externe des indicateurs de qualité de vie s'est faite à l'aune des *anciens* critères de progrès tels que le revenu et le PIB, et les mesures d'évaluation de sa vie *ont été choisies pour leur lien au PIB ou au revenu*. Nous sommes donc en présence d'une trace montrant que cette corrélation n'est pas seulement empirique, mais qu'elle est bien le résultat de choix politiques, philosophiques d'instituts de sondage clé (ici Gallup) qui continuent à donner indirectement une grande place au revenu.

TABLEAU 4 Corrélations entre PIB par tête et mesures de bonheur⁴⁶.

	PIB par personne
Affects positifs	0,27
Bonheur de sa vie	0,18
Satisfaction à l'égard de sa vie	0,77
Échelle de Cantril	0,78

⁴⁴ Elle fournit par exemple les sondages Flash Eurobaromètre.

⁴⁵ <https://news.gallup.com/poll/122453/understanding-gallup-uses-cantril-scale.aspx> (consulté le 01.02.2024).

⁴⁶ L'ensemble des mesures est présenté en annexe. Il y a des manquants pour l'item bonheur dans sa vie puisqu'il est moins utilisé que les autres. C'est à la fois une faiblesse pour les analyses liées à cette forme de bonheur et une preuve qu'il est désormais délaissé dans les enquêtes.

De fait, la mise en avant de la version la plus cognitive du bien-être ne représente qu'une légère variation de l'ordre actuel dominé par les mesures économiques. En haut de l'échelle de Cantril figurent les pays d'Europe du Nord, où le système économique dominant est bien en place, ainsi que des États-providence solides qui garantissent un filet de sécurité évitant de verser dans une forme de capitalisme plus agressif, comme celui visible dans des pays comme les États-Unis et le Royaume-Uni. Dans les allers-retours effectués entre hypothèses et résultats, les choix opérés pour laisser tel ou tel critère, les poids choisis, les mesures montrent une réification d'une forme de capitalisme humaniste. Ouvrir à des mesures légèrement moins cognitives propulserait des pays à revenus modérés en haut des classements (Colombie, Costa Rica, Mexique, Panama, El Salvador, Sénégal, Honduras, Paraguay, Nicaragua, Indonésie, Philippines). Ce serait une remise en cause du système en place. Dans les mesures du bonheur affectif, seuls deux pays riches (Danemark et Islande) sont encore présents et la plupart des pays sont à bas moyens ou à bas revenus (Panama, El Salvador, Sénégal, Honduras, Paraguay, Nicaragua, Indonésie, Philippines). À l'inverse, le succès institutionnel de l'échelle de Cantril est tout sauf étonnant, car cette échelle fait ressortir la forme de bien-être qui est la plus compatible avec les institutions et l'ordre économique actuel. C'est une mesure d'un capitalisme au visage sympathique. Elle est aussi le visage de son créateur, Hadley Cantril.

Une histoire d'hommes

La construction savante s'obtient par l'accumulation lente et difficile d'indicateurs différents, dont la prise en compte est suggérée par la connaissance pratique des différentes positions de pouvoir [...] et des gens tenus pour « puissants », voire des propriétés communément

désignées ou dénoncées comme indice de puissance. La «physionomie», globalement et grossièrement appréhendée, des puissants et du pouvoir, cède ainsi peu à peu la place à une série analytique de traits distinctifs des détenteurs du pouvoir et des différentes formes de pouvoir dont la signification, mais aussi le poids, se précisent au fil de la recherche, à travers les relations statistiques qui les unissent les uns aux autres. (Bourdieu, 1984, p. 17-18)

En plus des liens directs entre les mesures et certains rapports ou plateformes clés, il faut regarder de plus près les acteurs qui ont créé ces mesures et les chaînes de relations sociales et de pouvoir dans lesquelles ils s'insèrent. Acteurs est bien à entendre ici au masculin, car c'est un domaine qui a été constitué par les hommes, à part la contribution précoce de Margaret Jarman Hagood, que nous avons évoquée plus haut. Si ce livre n'est pas un livre sur le genre et la mesure du bien-être, il y aurait des travaux à réaliser sur le sujet, car le bonheur des hommes et des femmes varie quantitativement (Stevenson et Wolfers, 2009), mais, plus important ici, qualitativement (Chui et Wong, 2016). Est-ce que le fait que le bonheur féminin soit classiquement renvoyé aux sphères affectives (Simon et Nath, 2004; Nelson, 2010; Pavco-Giacca *et al.*, 2019) et le bonheur masculin, aux sphères cognitives (Hofstede, 1998) joue un rôle sur la prévalence de ces dernières actuellement? Cela mériterait un livre en soi. Pour y voir plus clair sur la genèse de l'échelle de Cantril, il nous faut regarder du côté de la prestigieuse Université de Columbia dans les années 1930, où se télescopent un certain nombre de cerveaux et d'effets de contexte qui ont vu émerger les sondages d'opinion, notamment sur les attitudes sociales et les sentiments. Pour cela, il nous faut suivre George Gallup, Elmo Roper, Archibald Crossley, Paul Lazarsfeld et Hadley Cantril.

Les trois premiers veulent «sonder les cœurs». En 1935, Elmo Ropper demande à 3000 Américains «comment percevez-vous les questions politiques?» Les sondeurs s'appuient sur des échantillons de population, faibles par rapport aux bonnes pratiques de l'époque, ce qui remet en question leur fiabilité. Contestés au début des années 1930, ces nouveaux sondages d'opinion vont gagner en popularité à la suite des élections de 1936, à l'issue desquelles seuls George Gallup, Elmo Roper et Archibald Crossley pronostiquent la victoire de Franklin Roosevelt sur Alf Landon, contre tous les autres journaux, notamment *The Literary Digest*, dont le sondage interroge des millions de personnes. Cette victoire des *outsiders* du sondage valide ces méthodes aux yeux du grand public⁴⁷.

Dans ce bouillonnement intellectuel, Gallup travaille avec des figures comme le sociologue Robert Lynd, Frank Stanton (qui deviendra un pilier du paysage audiovisuel américain à la CBS), le sociologue Paul Lazarsfeld, ainsi qu'avec un psychologue brillant, Hadley Cantril. Paul Lazarsfeld, émigré juif autrichien ayant fui après la tentative de putsch des nazis de 1934, est une pièce centrale du paysage intellectuel de l'époque. Ce «grand mâle, fumeur de cigares, à l'accent viennois» (Stanton, 1991-1996), était également connu pour son fort caractère, sa propension à vouloir séduire les femmes, à imposer sa volonté aux autres et à aboyer sur ses assistants et étudiants (Pooley et Socolow, 2013).

⁴⁷ Plus tard, après que Crossley, Roper et Gallup eurent tous prédit à tort le résultat de l'élection présidentielle américaine de 1948, ils travaillèrent sur de nouvelles formes de sondage d'opinion publique en passant de l'échantillonnage par quotas (qui s'appuie sur une sous-population cible et donc non probabiliste) à l'échantillonnage probabiliste. L'entreprise Gallup, qui réunit sous sa toiture des activités de sondage, de conseil, des livres de management, etc., est une entreprise proche des données et donc du pouvoir. Elle a prédit correctement presque toutes les victoires présidentielles aux États-Unis, exception faite de 1948 (Dewey vs Truman) et 1976 (Ford vs Carter). Pour en savoir plus, voir Blondiaux, 2016.



FIGURE 6 Paul Lazarsfeld
© Wikimedia Commons/Miremahe.

Quant à Hadley Cantril, « il était exceptionnellement habile et réussissait à manœuvrer dans les cercles de la richesse et du pouvoir... Grand, beau, charmant, porteur d'une présence imposante, il savait "se rendre important" en toutes circonstances » (Converse, 1987, p. 144, cité dans Pooley et Socolow, 2013, p. 29). Il n'aurait pas non plus hésité à manipuler et falsifier ses données pour rendre sa théorie sur les peurs collectives plus éclatantes, thèse que contestera Lazarsfeld plus tard en proposant sa théorie des effets limités des médias (Cardon, 2019). Ce duo pour le moins explosif a une influence centrale dans la création et la diffusion des questions sur le bien-être, en s'intéressant notamment aux effets du chômage sur le bien-être psychologique des personnes (Eisenberg et Lazarsfeld, 1938) ou en construisant la première grande enquête internationale sur le bien-être. Celle-ci consacre les États-Unis comme le pays où le bien-être est le plus élevé et présente des résultats intrigants,

notamment un taux élevé de bien-être à Cuba, ce que, en pleine guerre froide et pour éviter toute suspicion de communisme, Cantril interprète comme une simple phase dans un processus de révolution bientôt déçu (Pawin, 2013). Cette enquête s'appuie bien sûr sur l'échelle de l'auteur.

Professor Cantril, Returned From Abroad, Says Europeans Fear Red Occupation More Than War

By PETER D. BUHZEI '49

Hadley Cantril pushed his tongue between lip and gum, as is his inevitable meditative custom. "No," the Psychology professor, just back from a United Nations tour of duty abroad, said, "there's very little talk of war in Europe. They simply can't understand over there our hysteria and Red-baiting."

"Fundamentally," he went on, "the reason is that the choice of fighting a war is out of their hands; they're just spectators. They're much more afraid of the Americans pulling out and the Russians moving in than they are of war."

From March to September the Professor was in Europe working as director of a Unesco project on "Tensions Affecting International Understanding." His headquarters were in Paris, and an interview conducted with him the other day in his office in the SPIA Building indicated that, to the probable surprise of none of his past or present students, he kept a wary eye on the over-all French scene, while there. His observations have not led him to boundless optimism.

De Gaulle Regime Feared

For one thing, Professor Cantril is fearful of General de Gaulle's coming to power, a project upon which the General has been working for some time now. "About 30 per cent of the people are for him," he said, "which is just about the following the communists have. But you can't really tell whether de Gaulle will come in. If he does, you can be sure there'll be severe strikes and strife. His re-



Hadley Cantril

Hears Little War talk in Europe

gime would tend to be one-man government, which I don't favor anywhere. If Dewey's elected, I'm afraid he'll only help de Gaulle's cause."

He finds that the present state of affairs within France is intolerable.

"There's abundant food," he said, "but only if you can pay for it. It's a problem of distribution. The trouble is that the average monthly wage is \$50, and prices are about what they are here. If something isn't done, the people are going to affect an extreme solution—falling back on either de Gaulle or the communists."

His view is that our Marshall Plan aid is not getting to the people, and he would like to see us take action

which would both remedy that situation and forestall the rise of a despotic government of either Right or Left. "What we could do (but we won't)," he ventured, "is insist on economic reform, along the lines that they have in Britain."

French Capitalism Can't Exist

"Capitalism, after all, not only can't exist in France, but isn't existing. Already it's more socialistic than you'd think, and a good example is their big new public health program. Unfortunately, they haven't gone nearly far enough in the direction of equitable distribution."

The Professor spent ten days in Germany during his tour of duty, but his role there was strictly that of the sight-seer. He found that little headway has been made in reconstruction. "Berlin's still a rubble," he said.

"What impressed me most was the condition of the Tiergarten, once one of the most beautiful parks in the world. Now there are no trees there and it's full of ruins. It struck me as a greater symbol of the destructiveness of war than the ruined Berlin buildings; you can rebuild a building, but not a tree."

Admitting that Russo-American relations are on a precarious footing, Professor Cantril found encouragement in the way Eastern scientists working under him affected real cooperation with those from the West.

"These men . . . talked our same scientific language," he told a meeting of psychologists recently. "My own experience only confirmed the age-old observation that the language of science . . . is, like music, universal."

FIGURE 7 Coupure de presse où figure Hadley Cantril, 1948.

Source: *Daily Princetonian*, vol. 72(141), 12 octobre 1948. Nous remercions Jeff Pooley pour ce document.

À cette même période, aux États-Unis, se trouve un jeune professeur français, Jean Stoetzel, émerveillé par les enquêtes sous forme de sondages d'opinion développées par George Gallup. À son retour en France, il fonde l'institut français d'opinion publique (IFOP) en 1938 en s'inspirant de l'American Institute of Public Opinion. C'est une science qui, à la manière de la psychologie sociale ou de certaines branches actuelles de la sociologie, comme la sociologie des émotions, mobilise à la fois sociologie et psychologie, loin de la sociologie de l'époque en France qui se base sur la tradition durkheimienne forte, sous la férule de Georges Gurvitch, représentant d'une ligne objectiviste dure, qui se tient loin des attitudes et des sentiments individuels, même si sa ligne fléchira également plus tard. La sociologie française, contrairement à d'autres traditions, restera marquée par cette méfiance envers le bonheur (Brulé, 2021).

Stoetzel imagine un juste milieu entre objectivisme rigide et subjectivisme aveugle: «l'intuition interprétative des auteurs continentaux doit apporter sa contribution pour corriger l'empirisme aveugle des Américains; la subjectivité sans contrôle des premiers doit être tenue en lisière par la discipline scientifique des seconds» (Stoetzel, 1943, p. 16, cité par Marcel, 2002, p. 149). Stoetzel tentera dans un premier temps de poursuivre cette dynamique autour des enquêtes sur le bonheur, avant d'abandonner, faute de moyens et d'intérêt. Ce n'est donc que plus tard que les enquêtes sur le bonheur verront le jour en France. L'on dénombre une seule enquête dans les années 1950, menée par le magazine *Réalités* en 1955 et une en 1967, menée par la Compagnie française d'études de marché et qui s'appuie sur l'échelle de Cantril d'évaluation de sa vie, sur une échelle allant de 0 à 20 (Pawin, 2013). Cependant, ce sont les années 1970 qui sonneront le réveil des enquêtes nationales et internationales sur le bonheur. Dès lors, un grand nombre d'instituts de sondage se développent en France et en Europe, toujours influencés par Gallup et Cantril.

Un imaginaire de conquête du temps et de l'Autre

À la question de savoir si les années de lycée furent à mes yeux une période heureuse, je me dois de répondre, une fois encore, qu'elles ne furent pas en tout cas une période consciemment malheureuse, ou si l'on veut, que cette période elle aussi s'est épanouie sous le soleil funeste d'une satisfaction illusoire et traîtresse. (Zorn, 2023, p. 75)

Les courants occidentaux, protestants et psychologisants façonnent le bonheur comme un construit qui se réalise dans le présent, pour le futur, et au détriment du passé, traduisant une vision linéaire de l'histoire. Cependant, les projections dépendent encore des mesures associées.

Lorsque l'on interroge les personnes sur leurs affects, que l'on souhaite savoir si elles ont ressenti de la tristesse, de la joie, de la colère hier ou la semaine dernière, c'est un bonheur émotionnel qui ressort, avec beaucoup d'affects positifs et peu d'affects négatifs, assez loin de toute projection dans le futur.

Lorsque l'on demande aux personnes à quel point elles sont heureuses de leur vie, elles prennent conjointement le mot « bonheur » et « dans leur vie », réfléchissent d'abord à leur bonheur immédiat avant de prendre du recul sur leur vie en général. Elles intègrent très rapidement un certain nombre d'images dans une mesure unique : mon bonheur maintenant, mon bonheur il y a un an et mon bonheur il y a dix ans... C'est une mesure de bonheur plus réfléchie que la précédente, mais qui comprend encore une charge affective. Le maximum sur l'échelle (10) est ici une personne généralement heureuse, c'est-à-dire maintenant et également dans un passé proche et plus lointain. La dimension temporelle est relativement absente de l'équation, même si l'ajout « dans sa vie » pousse à un regard dans le passé.

Lorsque l'on demande aux personnes à quel point elles sont satisfaites de leur vie, elles prennent une position légèrement plus extérieure par rapport à la question précédente, puisque « satisfait » peut aussi vouloir dire que nous nous positionnons comme le jury de notre propre vie, comme le client de ce qu'on nous « sert » pour notre propre vie (ce qui a fait dire à Philippe d'Iribarne que les répondants des pays protestants et des pays catholiques vivaient cette question très différemment). C'est une forme de jugement bifocal, comme l'a montré Veenhoven (2009), où le cognitif et l'affectif se mêlent. L'influence de chaque pôle sur la question générale n'est pas claire⁴⁸, mais cette question est encore beaucoup plus rationnelle que la précédente. La personne qui se situe à 10 est une personne qui se sent bien et qui estime que sa vie est assez proche de sa meilleure version possible.

Enfin, lorsque l'on demande aux personnes de s'évaluer sur l'échelle de Cantril, en demandant d'abord d'imaginer leur meilleure vie possible puis leur pire vie possible, de donner 0 à la première et 10 à la seconde et de positionner leur vie actuelle entre ces deux pôles, les répondants font un exercice encore plus mental que dans le cas précédent. C'est une mesure essentiellement évaluative, dont sont presque absentes les émotions (Diener *et al.*, 2010). Le 0 et le 10 deviennent des pôles abstraits que les personnes doivent imaginer dans un premier temps. Ces balises ne leur appartiennent presque plus (même si Cantril avait imaginé une question encore plus impersonnelle où 0 et 10 représentaient des balises de meilleure et de pire vie en général et non dans leur propre vie), colonisées qu'elles sont par l'imaginaire collectif de ce que représente une bonne vie ou une mauvaise

⁴⁸ Des études mettent en avant un primat du cognitif (Rojas et Veenhoven, 2013; Brulé et Veenhoven, 2015) et d'autres un primat de l'affectif (Kainulainen, Saari et Veenhoven, 2018).

vie. Cela devient un exercice de projection mentale, d'où le bonheur est pratiquement absent (même si, selon Headey et ses collègues (1991), l'écart entre sa position et la borne supérieure est d'autant plus petit que nous sommes une personne heureuse).

En observant les imaginaires mobilisés lorsque l'on va des mesures les plus affectives aux mesures les plus cognitives, tout se passe comme si l'on sortait graduellement de la sphère expérientielle des répondants et que les mesures s'intéressaient de moins en moins au vécu et de plus en plus à la position sociale intériorisée par les répondants. Dans son « modèle des discrédances multiples », Alex Michalos montre que, lorsque nous évaluons notre bonheur cognitif, nous comparons notre situation actuelle à cinq points et en dérivons un sentiment de bien-être plus ou moins élevé en fonction des écarts ressentis (Michalos, 1985). Ces cinq points sont : notre situation passée, notre situation future imaginée, nos besoins et nos envies de base, ce que nous estimons mériter et nos points de comparaison (amis, familles, collègues). Cela signifie que, pour évaluer positivement notre bien-être cognitif, notre situation actuelle doit être à la fois plus valorisante qu'avant et que celle de notre entourage proche. Nous nous comparons à notre vie d'avant et à ce que nous attendons de notre vie future, en d'autres termes, nous aplatissons notre bonheur sur un double axe temporel et social. En ce sens, l'échelle de Cantril est la mesure d'un bonheur cumulatif, une échelle sanctifiant l'effet Matthieu. Son utilisation et la cognitivation du bonheur associé entraînent le répondant dans un espace qui ne lui appartient plus. *L'échelle de Cantril consacre un bonheur réifié et non un bonheur réel.* En plus de désubstantialiser le bonheur en le plaquant sur des critères préétablis, la cognitivation du bonheur le resubstantialise dans un imaginaire de la domination. Les échelles cognitives du bonheur valorisent une construction du bonheur qui se fait sur le temps

et contre les autres, même si certaines études ont critiqué cet aspect dominateur sous-jacent⁴⁹.

Le domaine scientifique de la qualité de vie et du bien-être a souvent été considéré comme trop empirique, sous-théorisé (voir p. ex. Gasper, 2011) et donc sous-politisé. La politique n'étant jamais aussi efficace que quand elle est tue, il conviendrait davantage de dire qu'en se dépolitisant explicitement, le domaine s'est implicitement repolitisé ailleurs. Les allers-retours entre les variables latentes et les variables mesurées, et surtout les dynamiques qui ont conduit à l'exclusion de certaines de ces mesures nous permettent de comprendre un peu mieux les forces à l'œuvre.

Le rapprochement qui s'opère entre le signifié sur lequel «le réseau des signes jette leur filet» et le réseau de signifiants séparés, classifiés, hiérarchisés par un «aristocratie universitaire» qui «distingue les formes distinguées et les formes vulgaires» (Deleuze, 1969, p. 143) de bonheur débouche sur cet écart entre bonheur universitaire, représenté par les formes cognitives, et bonheur vulgaire, exprimé par les formes affectives. De ce rapprochement entre deux formes juxtaposées de bonheur émerge une hiérarchie qui place les secondes sous les premières. Cela se fait sur un plan apparemment objectif et empirique, au-delà des valeurs, par exemple, en choisissant les mesures les plus fiables (sans mentionner que cela se fait, nous l'avons vu, au détriment de la validité). C'est tout sauf un hasard, car ce *bonheur universitaire* est assez lié au *bonheur des universitaires*. C'est l'image

⁴⁹ «Bien sûr, le format Cantril accentue les aspects relatifs, puisque la personne interrogée encadre consciemment son évaluation par rapport à ses propres conceptions du "meilleur" et du "pire"... Puisque ces extrêmes sont entièrement personnels et situationnels, les cadres de référence utilisés peuvent être différents d'un individu à l'autre, ce qui projette sur les comparaisons interpersonnelles d'évaluation une lumière quelque peu étrange.» (Campbell, Converse et Rodgers, 1976, p. 32. Nous traduisons)

d'un bonheur pensé, projeté, cumulé, réifié, mais pas « incorporé » (Robinson et Aronica, 2016). Ainsi les personnes qui pavoisent en haut des classements sont des gens comme eux qui ont « réussi leur vie », des gens qui bâtissent, construisent, érigent leur vie, mais qui n'irradient pas forcément de bonheur et de joie dans la rue au quotidien, voire qui peuvent être relativement dépourvu de vitalité ou de bonheur au sens vulgaire. Le bonheur tel que nous le mesurons maintenant par l'échelle de Cantril n'est probablement pas si loin du bonheur qu'a dû connaître Paul Lazarsfeld ou Hadley Cantril lui-même, le bonheur d'un homme « brillant » (*ibid.*) habitué à manœuvrer dans les cercles de pouvoir de l'Ivy League, représentant d'un WASP dominant, d'un homme qui a réussi.

L'échelle à laquelle Cantril a donné son nom, ce que Ruut Veenhoven préfère appeler le « contentement », mesure sûrement le bonheur de Hadley Cantril et de Paul Lazarsfeld, mais mesure-t-elle le bonheur de tout un chacun ? Nous comprenons intuitivement qu'il y a plusieurs façons d'être heureux : pourquoi la variante qui consiste à construire son bonheur et à l'amener vers un *telos* défini à l'avance dominerait-elle les autres ? La *reductio ad cognitivum* qui résulte de ce régime *signifiant despotique* (Deleuze et Guattari, 1980, p. 643) agit comme si le bonheur de Platon, pointant le ciel, éclipsait celui d'Aristote pointant le sol et celui d'Épicure et d'Aristippe de Cyrène qui préconisaient des formes de bonheur plus incarnées. En plus de remplacer un imaginaire de félicité et de légèreté par un imaginaire de domination et de consommation, cette confiscation du signifié pose le problème de mettre en avant la mesure qui valorise l'*avoir* sur l'*être*, pour reprendre la distinction d'Erich Fromm (2004). Nous avons vu que les personnes répondent différemment quand on leur demande à quel point elles sont heureuses (lorsque le bonheur prend la forme généreuse d'une énergie vitale) et quand on leur demande de comparer leur vie actuelle à la meilleure vie possible, comme dans l'échelle de Cantril (où le bonheur prend la

forme d'un ensemble de manques, ce qui en fait une conception négative du bonheur). Pour aller plus loin dans cette réflexion sur les indicateurs de bien-être, il nous faut mobiliser de nouveaux arguments et notamment, observer comment ces différentes visions du bonheur impactent la Terre sur laquelle nous vivons.

Bien-être et durabilité: un nouveau regard sur un débat en cours

2

Nous avons remis en cause à ce stade les indicateurs de bonheur uniquement à travers les prismes méthodologique et sociologique. Inclure une dimension environnementale demande de considérer également des dimensions physiques, non extensibles et donc absolues en lien avec notre planète. À cette fin, il nous faut resituer le débat en cours entre bien-être et durabilité avant d’y apporter un regard nouveau.

Une relation ambivalente

Nous avons vu que la protection de l’environnement, bien que combinant un certain nombre de facteurs favorables, avait connu un succès moins flagrant que le bonheur à partir des années 1950, notamment car elle remettait en cause les intérêts de grandes firmes. Le développement durable fut un moment fédérateur qui mit à l’agenda des pays développés et en développement le respect de l’environnement en même temps que les notions de justice intragénérationnelle et de justice intergénérationnelle. Il eut son heure de gloire dans les années 1990 et 2000 en tant que premier cadre international de discussion des aspects environnementaux. Il a depuis «fait

son temps» (Bourg, 2013). À l'heure actuelle, les indicateurs de bien-être et de protection de l'environnement peinent toujours à trouver une bannière unique (et comme nous l'avons vu précédemment dans le cas du bien-être, le modèle qui pourrait s'imposer dans le cas du bien-être pose pour le moins quelques questions). L'une des raisons à cela est que le bien-être est une notion élastique qui s'inscrit à la fois dans l'imaginaire des temps et des peuples (Dard *et al.*, 2022), et dans les limites biophysiques de la planète.

Parmi les mesures combinant bien-être et protection de l'environnement, un grand nombre capture les conditions de qualité de vie par le biais d'indicateurs objectifs (par les inégalités, le taux de chômage, le revenu, la diversité culturelle), comme le PIB vert, l'indicateur de progrès véritable (GPI) ou l'indice de développement humain (IDH). Alternativement, ces mesures agrègent des indicateurs objectifs et subjectifs, comme l'indice de bien-être du Bhoutan⁵⁰, le Better Life Index⁵¹, ainsi qu'un grand nombre d'indices nationaux ou régionaux (par exemple, les indices australiens et canadiens de bien-être) ou d'initiatives plus ou moins abouties de mesure du bien-être subjectif (France, Italie, Nouvelle-Zélande). Si l'on se limite aux mesures incluant à la fois environnement et bien-être autodéclaré⁵²,

⁵⁰ Qui mesure le bonheur par des indicateurs objectifs et subjectifs : 1) Bien-être psychologique : satisfaction dans la vie, émotions positives, émotions positives, émotions négatives et spiritualité ; 2) Santé : santé autodéclarée, jours de santé, handicap et santé mentale, incapacité et santé mentale ; 3) Utilisation du temps : travail et sommeil ; 4) L'éducation : alphabétisation, scolarisation, connaissances, et valeur ; 5) Diversité culturelle et résilience : compétences communautaires et participation culturelle ; 6) Bonne gouvernance : participation politique, services, performance du gouvernement et droits fondamentaux ; 7) Vitalité de la communauté : dons (temps et argent), sécurité, relations communautaires, famille ; 8) Vitalité et résilience écologiques : dommages causés par la faune, problèmes urbains, responsabilité envers l'environnement, problèmes écologiques ; 9) Niveau de vie : revenu par habitant, actifs et logement.

⁵¹ Celui-ci comprend une dimension subjective (satisfaction à l'égard de sa vie).

⁵² Pour lire les raisons de se baser sur des mesures autodéclarées, lire Veenhoven, 2002.

le nombre de candidates est relativement limité. Nous pouvons citer le Happy Planet Index (HPI, première et deuxième génération), le Sustainable Development Goal Index (SDGI), le Human Sustainable Development Index (HSDI) et le Sustainable Development Index (SDI)⁵³. Malgré leurs limites, elles apportent chacune un fragment d'information sur la relation entre le bien-être et l'empreinte environnementale au niveau des pays. Pourtant, un regard rapide sur les classements de bien-être durable fait ressortir une image trouble de la relation entre bien-être et durabilité, ce que montrent deux des mesures au nom presque identique : le Human Sustainable Development Index (HSDI) d'une part, et le Sustainable Development Index (SDI) d'autre part.

Dans le classement du HSDI (partie gauche du tableau 5 ci-dessous), nous trouvons les pays scandinaves et la Suisse en tête, ainsi que certains pays anglo-saxons, Hong Kong ou encore la France et l'Allemagne ; le bas de l'échelle est constitué de pays africains⁵⁴. Le classement du SDI (dans la partie droite du tableau) met en lumière une tout autre image puisque ce sont des pays d'Amérique centrale ou d'anciens pays soviétiques qui sont en tête et que, parmi les pays en queue de classement, l'on retrouve cette fois les pays scandinaves, des pays anglo-saxons ou des pays extracteurs de pétrole.

L'image qui apparaissait trouble est en fait double. D'un côté, le bien-être durable serait représenté par des pays à hauts revenus d'Europe, plutôt égalitaires du point de vue des revenus et de l'autre, par des pays à revenus moyens d'Amérique latine (voir aussi O'Neill *et al.*, 2018), d'Europe centrale et d'Asie. L'objet ici n'est pas d'évaluer la qualité de ces mesures, dont nous présentons brièvement certaines limites dans le tableau, mais simplement de voir pourquoi de tels écarts surgissent entre ces mesures qui visent le même objectif.

⁵³ Ces mesures sont décrites en annexe.

⁵⁴ Classements complets en annexe.

TABLEAU 5 Dix premiers et dix derniers pays pour le Human Sustainable Development Index (HSDI) et le Sustainable Development Index (SDI).

		HSDI					SDI				
1	Norvège	0,906	138	Zimbabwe	0,479	1	Costa Rica	0,85	157	Finlande	0,225
2	Suède	0,903	140	Éthiopie	0,467	2	Sri Lanka	0,836	158	Norvège	0,188
3	Suisse	0,902	141	Mali	0,464	3	Géorgie	0,823	159	Canada	0,179
4	Hong Kong	0,898	142	Sierra Leone	0,441	4	Cuba	0,811	160	Islande	0,178
5	Nouvelle-Zélande	0,894	143	Burkina Faso	0,437	5	République dominicaine	0,811	161	États-Unis	0,163
6	Israël	0,891	144	Libéria	0,434	6	Panama	0,811	162	Australie	0,156
7	Islande	0,890	145	Mozambique	0,427	7	Pérou	0,809	163	Qatar	0,154
8	France	0,885	146	Burundi	0,421	8	Arménie	0,807	164	Émirats arabes unis	0,126
9	Allemagne	0,883	147	Niger	0,400	9	Albanie	0,806	165	Koweït	0,103
10	Danemark	0,882	148	Congo	0,391	10	Moldavie	0,805	166	Singapour	0,099

TABEAU 6 Indices disponibles de bien-être durable.

	Méthode	Institution/auteur	Évaluation (Brulé, 2022)
Happy Planet Index (HPI) – première génération	(Satisfaction à l'égard de sa vie x longévité)/ empreinte écologique	New Economics Foundation	Facile à manier et pertinent
Happy Planet Index (HPI) – deuxième génération	(évaluation de sa vie x longévité x inégalités d'opportunité)/empreinte écologique	New Economics Foundation	Un peu moins clair que la version 1 et plus axé sur le bonheur cognitif
Sustainable Development Goal Index (SDGI)	$I_i(N_i, N_{ij}, I_{ijk}) = \sum_{j=1}^{N_i} \frac{1}{N_j} \sum_{k=1}^{N_{ij}} \frac{1}{I_{ijk}}$	Sachs et al.	Indice de durabilité faible
Human Sustainable Development Index (HSDI)	Satisfaction x longévité x revenu/émissions carbone	Togtokh	Indice déséquilibré avec trois facteurs liés au PIB au numérateur
Sustainable Development Index (SDI)	Indice développement/Indice impact écologique ²	Hickel	Indice équilibré mais complexe

¹ Dans cette formule: I_i est le score de l'indice pour le pays i , N_i le nombre d'objectifs de développement durable (ODD), N_{ij} le nombre d'indicateurs de l'ODD j du pays i , et I_{ijk} le score de l'indicateur k de l'ODD j pour le pays i .

² Développement est la racine cubique de l'éducation, de la longévité et du revenu. Indice d'impact écologique est une combinaison des extractions de matériel et des émissions du pays.

Nous pourrions nous arrêter aux différences méthodologiques⁵⁵, mais ce serait une grave erreur techniciste, car au fond, ce sont bien deux visions du bien-être et de la durabilité qui sont en jeu. La mesure n'est jamais neutre, elle véhicule une vision du monde de chercheurs et de chercheuses, d'institutions et de groupes de pouvoir qui les portent. Pour reprendre l'exemple de l'indice de sécurité précédent, si une chercheuse réalise une mesure aboutissant à un classement qui lui paraît en lien avec la littérature et ses intuitions, elle la conserve, mais, dans le cas inverse, elle la retravaillera jusqu'à ce que la mesure soit un lien avec cette vision. La mesure réifie des visions, des imaginaires. Dans le cas présent, au-delà des différences méthodologiques, deux récits sous-jacents s'affrontent (auxquels les différences méthodologiques se soumettent, se subsument) : *au sein du premier récit, bien-être et durabilité vont main dans la main (discours consonant), alors qu'ils s'opposent au sein du second (discours dissonant)*. Ces discours s'opposent sur bien des aspects philosophiques, axiologiques, presque religieux. L'une des grandes lignes de fracture entre ces deux blocs concerne la relation entre croissance économique et protection de l'environnement. Ces deux notions sont vues comme compatibles au sein du premier discours, tandis que cette coexistence est vue comme impossible au sein du second discours. Des visions opposées du bien-être durable en découlent.

⁵⁵ Dans ce cas précis, le HSDI est construit comme le produit du PIB, du niveau d'éducation et du niveau d'alphabétisation divisé par l'empreinte carbone, alors que le SDI est la racine cubique du PIB du niveau d'éducation et du taux d'alphabétisation divisé par l'empreinte écologique. Dans le premier cas, comme le niveau d'éducation et le taux d'alphabétisation sont tous les deux très liés au PIB, tout se passe comme si le PIB était comptabilisé au cube, alors que dans le deuxième cas, le PIB n'est compté qu'une fois, le produit des trois facteurs étant passé à la racine cubique. Ainsi, les chercheurs travaillant sur le premier indice a priori de bien-être durable ont fait passer un PIB au cube alors que les seconds ne l'ont fait passer qu'une fois.

D'un mariage possible (discours consonant)...

Les liens intimes entre bien-être humain et bien-être planétaire existent dans de nombreuses traditions philosophiques et universitaires, mais aussi primitives. Les apports des peuples autochtones ne sont pas la focale de ce livre, mais, à titre d'exemple, pour les peuples Quechua ou Aymara, le bien-être de la Terre-Mère (Pachamama) et celui des humains sont intrinsèquement liés. De même, la cosmologie Navajo est holiste et consacre un réseau de relations sans domination ni assujettissement et les êtres humains, comme faisant partie intégrante de ce tout, se « mettent en marge » s'ils provoquent un déséquilibre avec la nature et les autres espèces (Pinxten, 2002). La séparation (ou la réconciliation) même entre bien-être humain et bien-être non humain est artificielle dans bien des cultures. Il semblerait que, hors de la mythologie occidentale, les discours et les pratiques combinant durabilité et bien-être soient davantage la règle que l'exception (Descola, 2005). Néanmoins, la pensée occidentale a parfois aussi produit des discours allant dans cette voie. Nous présentons ci-dessous certains de ces courants de pensée occidentaux, sans prétendre à aucune exhaustivité.

Rousseau et les transcendentalistes

La nature à chaque instant s'occupe de votre bien-être.
Elle n'a pas d'autre fin. Ne lui résistez pas. (Thoreau, cité dans Turner, 2014, p. 350)

Il pourrait sembler surprenant de regrouper Rousseau et les transcendentalistes, créateurs américains d'un mouvement culturel et spirituel, inspiré du romantisme, dans lequel l'humain et la nature sont intrinsèquement bons. Si Ralph Waldo Emerson et David Henry Thoreau, deux des têtes de proue de ce mouvement, sont souvent associés, le premier ayant joué le rôle de mentor pour le second, les liens entre Rousseau et les deux auteurs de la Nouvelle-Angleterre sont moins clairs. Il n'y a pas

de preuve que Emerson et Thoreau aient lu Rousseau (Duplay, 2011), mais, bien que de continents et de périodes différentes, Jean-Jacques Rousseau, Ralph Waldo Emerson et David Henry Thoreau partagent une vision comparable de la nature, lieu de révélation du sujet. Ils sont unis « par la notion du rêve éveillé en même temps qu'éveillant que fait le "je" dans la solitude de la nature » (Latour, 2010). Dans ses *Rêveries*, Rousseau proclame que « ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu » (Rousseau, 1782, p. 14). L'on y retrouve souvent la distinction entre une nature nourricière et une société corruptrice et, à l'image de Thoreau devant son étang de Walden, le sujet se révèle face à la nature qui agit comme un miroir pour l'âme (Constantinesco, 2012). Pour Thoreau comme pour son maître Emerson, la « wilderness » est un espace naturel et indompté dans lequel le monde moral peut tisser sa toile (Picon, 2015). Cette vision d'un bien-être au naturel s'est souvent accompagnée d'une romantisation de la vie prémoderne. Ce seraient l'industrialisation et la complexification sociétale qui seraient à l'origine conjointement d'une diminution du bien-être et d'une augmentation des dommages environnementaux. Pour Rousseau, Emerson et Thoreau, la nature est le point de départ nécessaire à une forme de bien-être et ces trois auteurs présentent déjà des impacts de l'activité humaine sur l'environnement⁵⁶.

⁵⁶ Dans sa *Lettre sur la providence* du 18 août 1756 à Voltaire, après le séisme de Lisbonne en 1755, Rousseau remet en question la densité de l'urbanisme dans des zones sismiques : « La plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que, si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre et peut-être nul. » Ralph Waldo Emerson déplore la perte de lien au vent avec l'utilisation du bateau à vapeur. David Henry Thoreau observe quant à lui un déséquilibre en homme et nature : « Soit la nature peut être changée, soit l'homme peut l'être. » (4 mai 1856 ; cité dans Worster, 1994, p. 76).



FIGURE 8 La nature comme lieu nécessaire de bien-être (carte postale de Walden).

Thoreau's Cove, Lake Walden, Concord, Mass © Wikimedia Commons/Detroit Publishing Company.

L'écologie scientifique

Si l'on date souvent l'émergence de l'écologie scientifique au début de la deuxième moitié du XX^e siècle, il existe des traces des premiers « lanceurs d'alerte » qui sont bien antérieures. Dès le début du XIX^e siècle, François-Antoine Rauch crée les *Annales européennes de physique végétale et d'économie publique*, qui traitent notamment de l'influence des coupes de bois napoléoniennes sur le climat (Fressoz et Locher, 2015). Les premières études sur le réchauffement climatique voient le jour à la fin du XIX^e siècle. Samuel Pierpont Langley et Frank Washington Very développent des outils à infrarouge capables d'observer les émissions de gaz issus de la combustion, tandis que Thomas Chrowder Chamberlin et Svante Arrhenius créent des modèles liant

les émissions de gaz à effet de serre anthropiques et le réchauffement climatique. Au début du XX^e siècle, le terme d'«effet de serre» est inventé en 1908 par John Henry Poynting. L'accumulation de connaissances savantes des effets des sociétés occidentales sur la nature date de plus d'un siècle.

Cependant, c'est incontestablement dans les années 1950-1960 que naît l'écologie moderne, sous la houlette de personnes comme Aldo Leopold, Ed Ricketts, Murray Bookchin, mais surtout de Rachel Carson. La biologiste signe coup sur coup deux best-sellers, le premier sous forme de trilogie, *The Sea Around Us (Cette mer qui nous entoure, 1951)*, montrant les impacts de l'humanité sur les milieux marins, puis *Silent Spring (Printemps silencieux, 1962)*, qui met en lumière les liens entre le dichlorodiphényltrichloréthane (DDT), acclamé comme la «bombe anti-insectes», et la perte de biodiversité. La puissance de l'insecticide ne se limitera pas qu'aux insectes et c'est toute la chaîne trophique qui est touchée, notamment les oiseaux, qui ne chantent plus une fois le printemps arrivé. Ce livre produit lui-même l'effet d'une détonation dans le camp de la chimie triomphante (le DDT avait valu au chimiste suisse Paul Hermann Müller un prix Nobel de physiologie en 1948) et, devant un rapport objectivement détaillé et difficile à attaquer, les critiques glissent vers des attaques *ad personam* (femme sans enfant, hystérique, lesbienne...). L'image de Rachel Carson, lanceuse d'alerte, faible, sur le point de mourir et témoignant devant le Sénat américain à la suite de son livre *Printemps silencieux* contre les lobbies de la chimie, illustre les rapports de force auxquels doit faire face l'écologie des années 1960, mais surtout avec le temps, ne fait qu'assigner celle qui est dans le camp de la vérité et ceux qui sont dans le camp de l'intimidation. Rachel Carson gagnera son procès, le DDT sera banni par l'agence américaine de protection de l'environnement en 1972, quelques années après son décès en 1964.



FIGURE 9 Rachel Carson.

Source : U.S. Fish and Wildlife Service Headquarters © Wikimedia Commons/Dolovis.

Malgré l'engouement populaire, ces vents contraires seront une constante dans l'histoire de l'écologie puisqu'elle se heurte immédiatement à l'intérêt économique de certaines grandes firmes, qui y voient un ennemi à abattre (voir le rapport Exxon, dans Boiral, 2006). Néanmoins, par le biais de Carson et d'autres scientifiques de l'époque, naît la compréhension des circularités écologiques et la conscience que nos actions nous impactent indirectement par des effets retours parfois inconnus. Cette idée est reprise par des auteurs comme le biologiste Barry Commoner dans son livre phare *The Closing Circle (L'encerclement : problèmes de survie en milieu terrestre, 1971)*. Deux des quatre principes de ce livre disent notamment qu'«il n'y a pas de déjeuner gratuit» et que «la nature se souvient de tout»⁵⁷. Ainsi, la systémique scelle le

⁵⁷ Barry Commoner développe quatre lois de l'écologie: 1) Tout est relié à tout le reste; 2) Tout doit aller quelque part; 3) La nature est la mieux placée pour savoir; 4) Les repas gratuits n'existent pas.

lien entre bien-être des individus et bien-être de la planète au sein d'une coexistence obligatoire. Ces liens sont mis en avant de manière duale par un discours consonant (le récit institutionnel ci-dessous) ou par un discours dissonant, comme celui des néo-malthusiens (voir plus bas). Murray Bookchin a également joué un rôle important dans des cercles plus restreints, en publiant *Our Synthetic Environment* (2017; traduit récemment en français sous le titre *Notre environnement synthétique: la naissance de l'écologie politique*), un livre paru la même année que *Silent Spring*. S'il est difficile de rivaliser avec la prose de Rachel Carson, ce qui explique peut-être pourquoi il est moins connu du grand public, Murray Bookchin adopte une approche sociale de l'écologie et relie domination de la nature par l'homme, domination de l'homme par l'homme

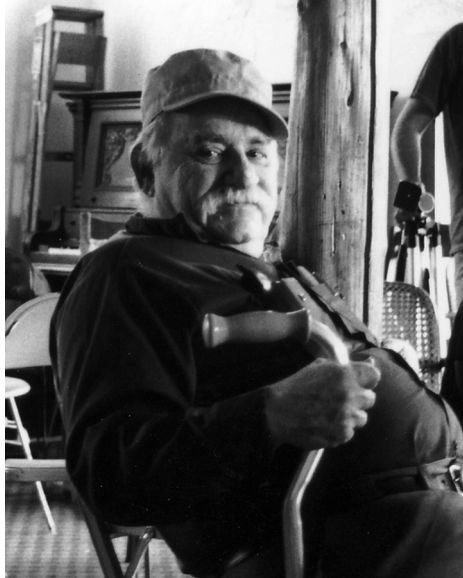


FIGURE 10 Murray Bookchin.

Portrait of Murray Bookchin, 30 July 1999 © Wikimedia Commons/Janet Biehl.

et domination de la femme par l'homme. Dans une perspective néotranscendantaliste ou néorousseauiste, il dépeint l'image d'une société américaine synthétique, structurée par des rapports de pouvoir dont les intérêts sont déconnectés des besoins humains, et dont l'empreinte environnementale impacte la santé humaine.

Le récit onusien

Nourries des discours scientifiques et de la pensée systémique naissante, les institutions intègrent bientôt le bien-être et la durabilité comme deux composantes interdépendantes. L'argument part du constat grandissant que la pollution conduit au mal-être d'une part et, d'autre part, s'appuie sur une supposition que les individus heureux prennent davantage soin de la planète que des individus malheureux. Sur la base de l'héritage systémique carsonien, une conférence sur la biosphère est organisée à Paris en 1968 et, lors de la conférence de Stockholm de 1972 sur l'environnement humain, il est déclaré que « la protection et l'amélioration de l'environnement est une question d'importance majeure qui affecte le bien-être des populations et le développement économique dans le monde entier; elle correspond au vœu ardent des peuples du monde entier, et constitue un devoir pour tous les gouvernements⁵⁸ ». Le premier principe de la conférence expose en outre que l'être humain a un « droit fondamental à la liberté, à l'égalité et à des conditions de vie satisfaisantes, dans un environnement dont la qualité lui permette de vivre dans la dignité et le bien-être ». La déclaration stipule aussi que « les deux éléments de son environnement, l'élément naturel et celui qu'il a lui-même créé, sont indispensables à son bien-être ». Ces formules traduisent un imaginaire institutionnel naissant qui lie de manière inoxydable le bien-être humain

⁵⁸ Rapport de la conférence des Nations unies sur l'environnement, Stockholm, 5-6 juin 1972, p. 3.

et le bien-être planétaire. Dans la lignée de la conférence de Stockholm, la Commission Brundtland de 1987 et la conférence de Rio de 1992 accoucheront du terme de «développement durable», un terme parapluie recouvrant des dimensions économiques, sociales et environnementales, fruit de négociations entre acteurs de la protection environnementale et acteurs du développement économique. Sous la pression des industriels et des pays émergents qui ne veulent pas se laisser brider par des normes environnementales trop fortes, la notion d'*environnement humain* de 1972 aura donc laissé place à celle, plus compatible avec le système économique en place, de *développement durable*.

En 2009, le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi met également à l'honneur un ensemble d'indicateurs post-croissance, dont la durabilité et le bien-être. Dans le rapport, le développement durable et la qualité de vie sont conjointement présentés comme alternatives viables au produit intérieur brut. Le ton est certes moins enjoué quant à la force des liens entre durabilité et bien-être, la situation écologique s'étant dégradée en quelques décennies, mais l'idée sous-jacente est toujours celle d'une union nécessaire entre ces deux pôles. Les 17 objectifs de développement durable (ODD), adoptés en 2015 par 193 pays à l'ONU, doivent permettre de lier objectifs socioéconomiques (pauvreté, inégalités), environnementaux (protection des océans, réchauffement climatique), santé et bien-être. C'est aux États membres d'adapter cette matrice générique dans leur contexte spécifique afin de pouvoir atteindre un bien-être durable.

Une seule santé

Plusieurs concepts ont vu le jour, depuis les années 2000, pour unir durabilité et bien-être au sein d'un même foyer, et ce, d'autant plus que le terme de développement durable était remis en question, que ce soit pour son imprécision conceptuelle ou pour sa facilité à s'accommoder d'une expansion du

marché (voir p. ex. Rist, 1996). Parmi les candidats au remplacement ou à la succession du développement durable, figurent les concepts de *One health* (une seule santé), d'écosanté (*Ecohealth*) et de santé planétaire. Dans l'approche *One health*⁵⁹, le bien-être des humains, des animaux et de la planète sont intimement mêlés. Les origines récentes du terme sont celles de la Wildlife Conservation Society qui, en 2004, créa une conférence intitulée «One World, One Health», en réaction à l'épidémie de H5N1 de la fin des années 1990 et du début des années 2000. Cette initiative, passée sous le giron de l'OMS en 2008, part du constat que les maladies chroniques et les maladies émergentes à risque pandémique résultent pour la plupart de dégâts environnementaux causés par l'espèce humaine. L'initiative s'est concentrée en particulier sur la fabrication de produits chimiques pratiquement indestructibles (*forever chemicals*) et sur la déforestation due aux activités anthropiques (construction, élevage, vente de bois exotique)⁶⁰. Écosanté est un autre concept né à la même période, à partir d'une démarche similaire. Des chercheurs se sont regroupés en 2002 autour des liens entre santé des écosystèmes et santé des personnes (Rapport, 2007). Un journal est né dans la foulée, en 2004, qui rassemble les trois champs disciplinaires : la santé des écosystèmes, la santé humaine et la « médecine de conservation », issue de la médecine tropicale et des sciences vétérinaires (Wilcox *et al.*, 2004). Le terme de « santé planétaire » voit le jour en 2015 sous l'impulsion de la revue *The Lancet* et de la fondation Rockefeller (Horton *et al.*, 2014), qui créent une commission nommée Commission on Health and Climate Change ; il s'agit de faire intégrer les notions de santé animale et environnementale dans le domaine de la santé publique. Ces approches systémiques

⁵⁹ En écho au terme « *One medicine* » de Calin Schwab (1964) mettant en avant les liens entre santé humaine et santé animale.

⁶⁰ Elle est aussi une réaction épistémologique au morcellement des métiers de la santé humaine, vétérinaire, et de l'écologie.

ont gagné en importance pendant la pandémie du COVID-19, puisque la destruction des habitats primaires de la faune sauvage s'est encore retrouvée mise en question comme source de zoonoses, c'est-à-dire de contaminations d'animaux vers les humains. La réduction des zones sauvages diminue la biodiversité et le nombre d'espèces-hôtes susceptibles de diluer les pathogènes sur d'autres espèces. Partant de ces observations, il devient, selon ces cadres holistiques, illusoire de distinguer bien-être animal, bien-être planétaire et bien-être humain. Les mouvements récents de réensauvagement de la planète sont également une réponse à ces problèmes systémiques (Perino *et al.*, 2019; Morizot, 2020).

Les services écologiques

Dans le paradigme de durabilité faible⁶¹, d'économie environnementale et d'économicisation de la nature, la notion de services rendus par les écosystèmes occupe une place centrale. Les années 1960 voient en effet naître, en plus de la systémie, l'approche par capital, notamment sous la plume de Gary Becker et sa théorie de *capital humain* (Becker, 2009), même si la notion de «capital naturel» est souvent attribuée à Ernst Friedrich Schumacher (dans les années 1970; voir Schumacher, 2011), terme qui sera repris notamment par Robert Costanza et Herman Daly (1992). Pour les économistes de l'environnement, la nature n'est pas vue en tant qu'un répertoire vivant ayant une existence *per se*, mais par le prisme des services rendus aux sociétés et aux individus (effet tampon permettant d'éviter le glissement des sols et les crues, effet filtrage permettant de purifier l'eau, biodiversité pouvant servir de médicaments, vaccins, fixation du carbone

⁶¹ Dans la tradition d'écologie politique, il existe une distinction entre durabilité faible, qui imagine que les différents piliers du développement durable (écologie, économie, social) se substituent l'un à l'autre, alors que dans la durabilité forte, ils (notamment l'écologie) ne sont pas substituables.

dans des chaînes végétales ou les océans, etc.). Cette image d'une nature nourricière, présente pour nous servir, a poussé de nombreux économistes à donner un prix à la nature puisqu'ils estimaient que dans une économie de marché, le meilleur moyen de protéger la nature était de lui donner un prix élevé (voir p. ex. Helm, 2015). Ceux-là comparent alors les services rendus par la nature aux coûts des services rendus par la meilleure technologie possible (« machines à capture de CO₂ » *versus* « arbres », « R&D permettant de créer des vaccins » *versus* « biodiversité », « agrément d'un site créé par l'homme » *versus* « beauté naturelle »...).

Études empiriques

Les discours sur la relation entre bien-être planétaire et bien-être humain ont depuis plusieurs décennies trouvé un large écho empirique. Il n'existe pratiquement aucune étude observant directement un lien consonant entre la durabilité et le bien-être moyen à un niveau macro⁶². Il existe pourtant des preuves indirectes de la relation entre durabilité et bien-être : par exemple, on peut comparer les cinq premiers pays de l'indice de développement durable humain (Norvège, Nouvelle-Zélande, Suède, Suisse et France) et les cinq premiers pays du World Happiness Report (Helliwell *et al.*, 2021), qui, mise à part la France (25^e), coïncident plus ou moins (Norvège : 3^e, Suède : 6^e, Suisse : 7^e, Nouvelle-Zélande : 8^e)⁶³.

Au niveau individuel, la relation est beaucoup plus claire. La relation causale de la pollution comme facteur de mal-être a été mise en évidence dans plusieurs études (voir p. ex.

⁶² Une exception notable est le travail de Jeffrey et De Neve (2020), qui observent que l'indice de développement durable est fortement associé à l'évaluation de la vie. Toutefois, des préoccupations concernant la validité de cet indice ont été soulevées, en particulier l'évaluation de la protection de l'environnement (voir Brulé, 2022).

⁶³ Les données sont de 2011 pour l'indice de développement durable humain et de 2012 pour le World Happiness Report.

Darçın, 2014; Li *et al.*, 2019). Dans l'autre sens, un nombre croissant d'études se sont penchées sur les effets du bien-être individuel sur la protection de l'environnement. Ces études ont montré deux choses. D'une part, le traitement de la dépression peut causer une pollution puisque les antidépresseurs terminent leur course dans les eaux et impactent la faune et la flore⁶⁴. Par ailleurs, *ceteris paribus*, les individus ayant un niveau de bien-être plus élevé ont tendance à agir de manière plus consciente de l'environnement (Dolan et Laffan, 2016; Kushlev *et al.*, 2020). À l'inverse, les personnes les plus cyniques et les moins heureuses adoptent des comportements plus matérialistes et ont une empreinte environnementale plus élevée, toutes choses égales par ailleurs. Ces résultats issus de la psychologie sociale se retrouvent dans la sociologie des valeurs. Les personnes ayant les valeurs les plus post-matérialistes (au sens déclaré de Ronald Inglehart) étaient plus heureuses que les personnes ayant des valeurs matérialistes (Delhey, 2010; Inglehart, 1971). Cette relation se vérifiait même au niveau individuel, où les personnes les moins matérialistes se montraient être les plus heureuses (Burroughs et Rindfleisch, 2002; Dittmar *et al.*, 2014).

... À un divorce consommé (discours dissonant)

Son occupation sur la Terre est un mal-être et, par là même, un désir radical de bien-être. (Ortega y Gasset, 2016, p. 60)

Sur la plaque dorée de cette relation idéalisée entre bien-être et durabilité, des craquelures, déjà observées depuis les années 1960, mais cantonnées à certains milieux associatifs ou universitaires, ont commencé à apparaître aux

⁶⁴ Sur le cas de la Grèce après la crise financière, voir: Larbi Bouguerra, 2018; 2019. Voir aussi Chèvre et Erkman, 2011.

yeux du grand public de manière claire, notamment à partir de la crise des *subprimes* de 2008-2009, où les mouvements de justice sociale (« *We Are The 99%* ») et de justice climatique ont commencé à converger. Des résultats empiriques ont également remis en question les hypothèses initiales du discours consonant, bientôt condensés au sein de modèles théoriques explicitant de possibles dissonances. Derrière la diversité scientifique et politique de ces discours (allant des néo-malthusiens conservateurs aux mouvances communistes et écologistes), l'idée selon laquelle bien-être et protection de l'environnement allaient nécessairement ensemble perdait pied.



FIGURE 11 Les mouvements autour de la justice sociale ont pris de l'ampleur après la crise des *subprimes*.

Source : DC Women's march, 21 janvier 2017 © Wikimedia Commons/Liz Lemon.

Le modèle IPAT

L'équation *IPAT* (connue également sous le nom d'« équation Kaya » lorsque l'on se focalise sur l'énergie) est une équation née lors d'un débat entre Barry Commoner, Paul Ehrlich et John Holdren, trois personnalités phares des années 1960 et 1970 sur les questions d'écologie. Elle met en lien les impacts environnementaux, la population et le niveau de développement économique et technologique; elle a connu une certaine popularité au sein des sciences environnementales. Comme la plupart des équations simplificatrices à succès, elle a été autant portée par ses partisans que par ses détracteurs⁶⁵. Elle est souvent critiquée, car partielle, mais souvent utilisée pour ses vertus heuristiques. Dans cette équation, I représente l'impact, P la population, A le niveau d'affluence économique, T le niveau de technologie et € le PIB par tête.

$$I \text{ (impact)} = P \text{ (pop)} \times A \text{ (€/pop)} \times T \text{ (impact/€)}$$

Cette équation fut créée avec, en arrière-pensée, une critique de la croissance de population qui était estimée à

⁶⁵ Selon Fischer-Kowalski, « le charme de la formule IPAT est sa simplicité et sa généralité » (Fischer-Kowalski et Amann, 2001, p. 10). Pour Schulze, « l'équation IPAT est particulièrement utile comme point de départ pour démêler les déterminants de l'impact par habitant » (Schulze, 2002, p. 149). Les principales critiques portent sur l'absence d'interrelations entre les trois facteurs, sur l'aspect uni/dimensionnel des impacts environnementaux ou sur l'absence de certains facteurs. Tout d'abord, bien que les trois facteurs semblent être de solides blocs indépendants, ils s'influencent tous les uns les autres (voir p. ex. Huesemann et Huesemann, 2008). En outre, l'impact est présenté d'un point de vue unidimensionnel alors que les impacts environnementaux sont pluriels. Cela signifie également que le bien-être humain est absent de la présente équation. En outre, d'autres facteurs pourraient être inclus. Par exemple, certains auteurs ont soutenu que le comportement ou la consommation devraient être inclus et qu'il faudrait écrire $I = PBAT$. Enfin, la formule a même été qualifiée de tautologie car, P étant représenté par le nombre d'habitants et la richesse par le PIB par habitant, T est l'impact par population et par richesse. De plus, P est pris comme une variable continue, mais ne montre pas la structure d'âge de la population.

l'époque incontrôlable, Paul Ehrlich et John Holdren faisant partie des traditions néomalthusiennes, voire eugénistes⁶⁶ les plus influentes des années 1960 et 1970. Pour ces auteurs, souvent associés à Malthus malgré des divergences fondamentales⁶⁷, la population est le facteur environnemental prépondérant, comme le laisse entendre le titre du best-seller de Paul Ehrlich, « la bombe P » (pour population)⁶⁸. Selon Ehrlich, l'humanité doit choisir entre l'innocence et la libre procréation d'une part, et la protection de la planète d'autre part, c'est-à-dire entre le bien-être ou la protection de l'environnement. Le bien-être, pris dans une acception hédoniste, est donc un obstacle à la protection de la planète. L'affluence ayant été un proxy, une approximation du bien-être pendant longtemps, il serait possible de remplacer le terme « A » par un terme « B ».

$$\text{Impact} = P (\text{pop}) \times B (\text{bonheur/pop}) \times T (\text{impact/bonheur})$$

L'équation nous laisse penser, par sa structure même, que l'impact environnemental et le bonheur vont dans le même sens, à population et technologie constantes, et donc que l'accroissement de bonheur se produit de manière consubstantielle à une augmentation des impacts environnementaux.

Le donut

Des décennies après les textes de Ehrlich et de Holdren, pourtant loin des prévisions des deux auteurs (Paul Ehrlich imaginait une famine massive dans les années 1970-1980 et l'Angleterre devait avoir disparu d'ici 2000...), le pessimisme ou le réalisme d'une incompatibilité entre bien-être et protection

⁶⁶ Même si les auteurs s'en sont défendus plus tard, lire Ehrlich et Ehrlich, 2000.

⁶⁷ Malthus prédisait un problème puisque la croissance des denrées alimentaires suivait une base arithmétique alors que la croissance de la population suivait une base géométrique. Toutefois, le malthusianisme original comprenait une dose d'optimisme qui semble absente du néomalthusianisme (voir Levy, 1999).

⁶⁸ Ehrlich, P. R. (1978). *The Population Bomb*, New York: Ballantine Books.

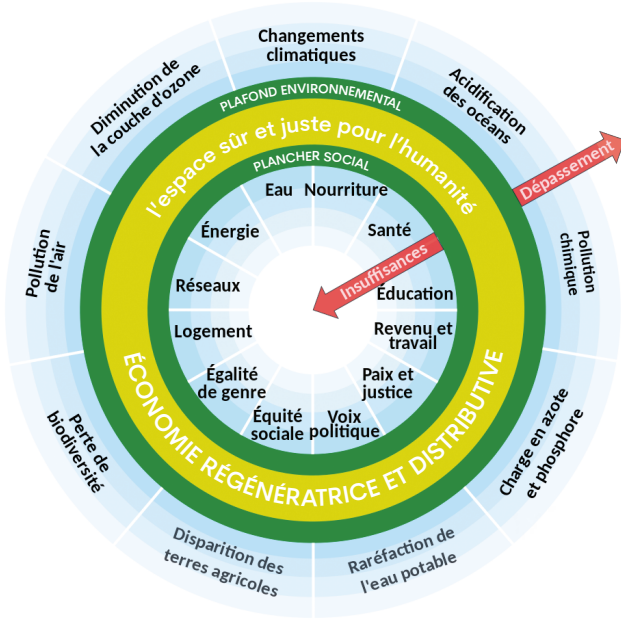


FIGURE 12 Schéma du donut de Kate Raworth.

© Wikimedia Commons/DoughnutEconomics, 2017.

de l'environnement ont pris de nouvelles formes. De nouveaux modèles ont vu le jour pour illustrer les contradictions entre bien-être humain et bien-être planétaire. En s'appuyant sur l'idée des neuf limites planétaires de Johan Rockström et ses collègues⁶⁹, l'un des modèles les plus utilisés actuellement est le modèle du donut créé par Kate Raworth à partir des travaux sur les limites planétaires. Ce donut représente un espace intermédiaire entre un plancher social, au-delà duquel les besoins humains sont assouvis, et un plafond environnemental, en deçà duquel les limites planétaires sont respec-

⁶⁹ Changement climatique, biodiversité, usages des sols, eau douce, cycles biochimiques de l'azote et du phosphore, acidification des océans, aérosols, couche d'ozone, pollution chimique. Voir Rockström *et al.*, 2009.

tées. Il met en avant de manière visuelle les contradictions qui peuvent exister entre, d'une part, l'assouvissement de besoins humains demandeurs en ressources que l'on aimerait assouvir, maintenant et à l'avenir (l'une des promesses du développement durable tel que formulé dans les années 1980) et de l'autre, le respect de l'environnement. Il a connu un certain succès de par sa forme, facile à comprendre et à communiquer.

Un schéma réalisé par l'Agence européenne de l'environnement nous montre qu'en s'appuyant sur l'indice de développement humain et l'empreinte écologique, aucune société n'arrive conjointement à remplir les besoins humains tout en restant dans les limites planétaires (voir figure 13)⁷⁰. Entre ces deux limites, nos sociétés actuelles n'arrivent pas à l'équilibre pour l'instant, puisque toutes les sociétés occidentales sont en dette environnementale ou en déficit de développement des besoins humains : un groupe de pays riches (*grosso modo* les pays de l'OCDE) répond aux besoins sociaux dans les grandes lignes, mais présente un coût environnemental trop élevé, un groupe d'économies émergentes ne répond ni aux enjeux sociaux ni aux enjeux environnementaux et les pays les moins développés restent dans les limites planétaires, mais au grand dam du bien-vivre de leur population⁷¹. Sans compter que ces sociétés comptent bien rejoindre le niveau de développement des sociétés industrielles.

Les études empiriques

Au niveau macro, il n'y a pratiquement pas d'études liant bien-être et empreinte écologique. Pourtant, à part quelques exceptions (Fanning et O'Neill, 2019), les fragments de résultats empiriques, les preuves indirectes et les indices suggèrent que la durabilité et le bien-être ne vont pas de pair.

⁷⁰ Voir <https://www.eea.europa.eu/data-and-maps/figures/correlation-of-ecological-footprint-2008> (consulté le 01.02.2024).

⁷¹ Pour une représentation, voir p. ex. Fanning *et al.*, 2022.

La corrélation positive entre le PIB, longtemps proxy du bien-être socioéconomique, et l'impact environnemental au niveau national – les pays les plus riches ont le plus grand impact sur l'environnement – en est une preuve indirecte. Les études géographiques corroborent cette idée que les zones les plus économiquement développées produisent le plus de gaz à effet de serre (Chancel, 2022). De nombreux économistes, à l'image d'Herman Daly, ont d'ailleurs exprimé leur doute quant aux situations *win-win*⁷². Il en va de même lorsque l'on s'intéresse à d'autres indices de développement, comme l'IDH, qui sont positivement corrélés à l'empreinte écologique (voir figure 13) (Boulanger, 2004). Bien qu'un certain nombre d'études aient examiné les liens entre la durabilité et le bien-être (voir Otto *et al.*, 2019; Martinez, Mikkelsen et Phillips, 2021; Cloutier et Pfeiffer, 2015), la plupart d'entre elles l'ont fait de manière théorique ou indirecte en utilisant des proxys du bien-être subjectif tels que le PIB ou l'IDH.

Au niveau micro, les ménages les plus riches ont le plus d'impact sur l'environnement (Ivanova et Wood, 2020; Capstick *et al.*, 2020). Sans directement s'intéresser au bonheur, plusieurs études montrent à quel point les ménages les plus riches sont ceux qui affectent le plus l'environnement⁷³. Selon Tim Gore, responsable de la politique climatique chez Oxfam et auteur du rapport conjoint Oxfam/Stockholm Environment institute, « la surconsommation d'une minorité aisée alimente la crise climatique; pourtant, ce sont les communautés pauvres et les jeunes qui en paient le prix.

⁷² «Lorsque les auteurs du "Rapport sur le développement dans le monde 1992" (qui a eu une grande influence et qui a fait une large place à l'environnement) rédigeaient le rapport, ils m'ont appelé pour me demander des exemples de stratégies "gagnant-gagnant" dans le cadre de mon travail. Que pouvais-je dire? Aucune n'existe à l'état pur; il y a des compromis, pas de "gagnant-gagnant". Mais ils veulent voir un monde de "gagnant-gagnant" basé sur des articles de foi, pas sur des faits.» (Goldman, 2005, p. 128; nous traduisons)

⁷³ Étude Oxfam. Voir Gore, 2015.

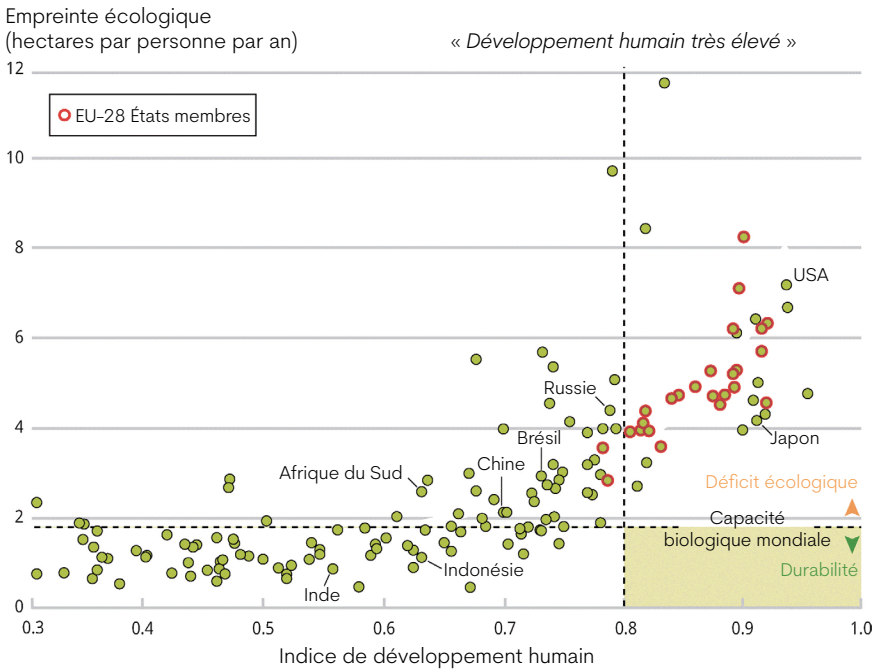


FIGURE 13 Indice de développement humain et empreinte écologique.

Source : Agence européenne de l'Environnement, 2015. Nous traduisons.

Cette inégalité extrême en matière de carbone est une conséquence directe de la poursuite par nos gouvernements, depuis des décennies, d'une croissance économique très inégale et à forte intensité de carbone⁷⁴. » Une nouvelle étude de l'Oxfam indique que le pourcent le plus riche de l'humanité pollue autant que les deux tiers les plus pauvres⁷⁵. Comme à l'échelle

⁷⁴ Communiqué de presse d'Oxfam: Les 1 % les plus riches sont responsables de deux fois plus d'émissions que la moitié la plus pauvre de l'humanité, Oxfam International, <https://www.oxfam.org/fr/communiqués-presse/les-1-les-plus-riches-sont-responsables-de-deux-fois-plus-démissions-que-la> (consulté le 01.02.2024).

⁷⁵ *Ibid.*

macro, cela laisse également penser que bien-être et durabilité s'accordent mal au niveau des personnes (ce qui sous-entend que la richesse est utilisée comme proxy du bien-être).

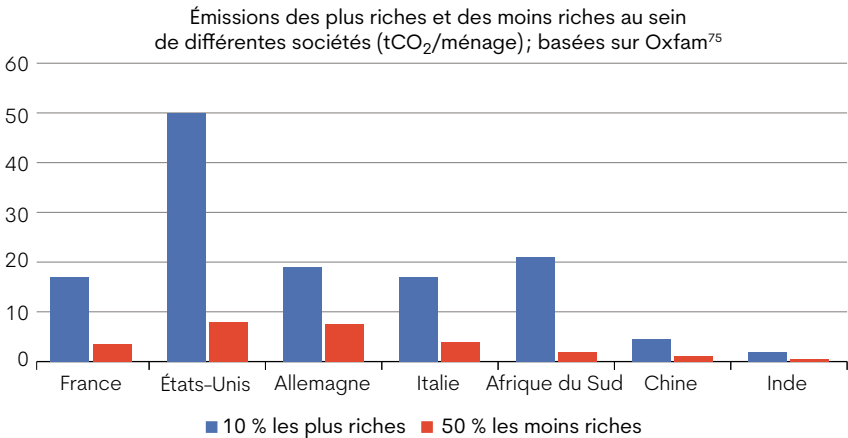
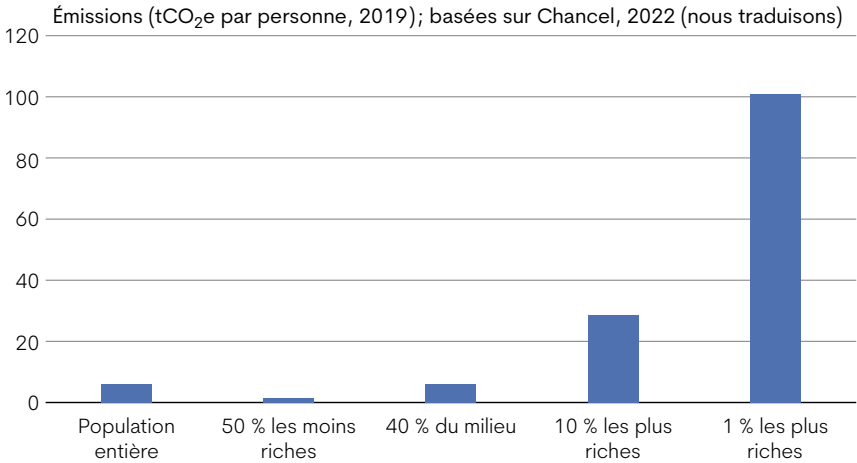


FIGURE 14 Richesses et émissions.

⁷⁶ <https://oxfamilibrary.openrepository.com/bitstream/handle/10546/582545/tb-carbon-emissions-inequality-methodology-021215-en.pdf;sequence=2>

Lenzen et Cummins, dans un article intitulé «Happiness versus environnement» (Lenzen et Cummins, 2013), montrent un certain nombre de cas autour desquels se nouent ces tensions entre bien-être et protection de l'environnement au niveau individuel. Par exemple, ne pas posséder de voiture ou ne pas conduire pour des raisons environnementales semble être une source d'inconfort personnel avec peu de gains directs en termes d'impact environnemental, alors que le fait de posséder une voiture est associé positivement au bien-être personnel (*ibid.*). En outre, nos propres travaux montrent une relation positive entre la valeur de la voiture et la satisfaction de la vie chez les seniors européens (Brulé, Ravazzini et Suter, 2020). Une étude belge met en lumière les consonances et dissonances entre le bien-être des individus et leur empreinte écologique. Dans la catégorie des consonances (négatives), on trouve par exemple le fait d'avoir un chauffage de mauvaise qualité, alors que le fait de consommer des produits locaux est présenté comme une consonance positive. Au rang des dissonances, il est possible de citer le fait de satisfaire sa vie sociale, pilier du bien-être humain, nécessitant possiblement des déplacements ou le fait de voyager localement pour les vacances, de ne pas avoir de voiture ou de ne pas manger de viande (meilleur pour l'environnement, mais pénalisant du point de vue des normes sociales) (Verhofstadt *et al.*, 2016).

Le besoin d'un regard nouveau

Mis bout à bout, le récit consonant et le récit dissonant dépeignent une forme de Janus à deux visages. Selon l'entrée théorique, méthodologique et empirique choisie, nous observons que le bien-être et la protection de l'environnement sont tour à tour consonants et dissonants, que ce soit au niveau des individus ou des pays. Comment expliquer qu'une même question (celle du rapport consonant ou dissonant entre

bien-être et durabilité) donne lieu à deux réponses diamétralement opposées? Nous pourrions apporter des explications méthodologiques⁷⁷ ou disciplinaires⁷⁸ mais, comme évoqué précédemment, ce serait omettre que *deux conceptions de la durabilité s'opposent*. Depuis les premiers écrits sur la durabilité, ces deux conceptions se font face, une durabilité absolue (mesurée par les impacts environnementaux) et une relative (mesurée par les impacts environnementaux par niveau de richesse)⁷⁹, différence parfaitement illustrée par les deux classements montrés précédemment: le HSDI positionne la Norvège en premier et le Costa Rica à la 44^e place, alors que le SDI donne la première place au Costa Rica, tandis que la Norvège figure à la 140^e, soit presque à la fin. La définition du développement durable de la Commission Brundtland comme une combinaison de capitaux sociaux, économiques et environnementaux, a fait naître deux visions opposées, l'une qui

⁷⁷ Une autre différence notable apparaît entre les analyses quantitatives des sciences naturelles et celles des sciences sociales. Si les sciences naturelles s'intéressent principalement aux impacts agrégés, au sein des sciences sociales, au contraire, les bonnes pratiques en matière d'analyses multivariées requièrent de contrôler les variables qui pourraient interférer avec toute observation de phénomène, comme le revenu, le lieu de résidence, l'âge... Pour comprendre ce à quoi le surcontrôle des variables peut mener comme travers, lire par exemple Wright, 2021.

⁷⁸ En forçant le trait, nous pourrions dire que nous avons d'un côté une approche constructiviste, un courant des sciences sociales qui ne s'intéresse pas aux ressources nécessaires à la réalisation du bien-être, et de l'autre, un courant des sciences naturelles qui réduit la durabilité à la simple protection environnementale dans la tradition de von Carlowitz. Lire par exemple Brister, 2016.

⁷⁹ Et ce, malgré des tentatives de rapprochement par le biais de communautés épistémiques (voir p. ex. Haas, 1992) ou par le réalisme critique. Le réalisme critique permet de réunir l'objectivité qui prévaut dans les sciences naturelles tout en s'ouvrant aux contextualisations issues du constructivisme. Comme le note Alderson, le réalisme critique « considère l'objectivité comme juste, ouverte et impartiale, mais pas neutre, comme lorsque les tentatives de ne pas porter de jugement sur les abus de pouvoir ne peuvent que les soutenir par inadvertance » (Alderson, 2017). Voir aussi Colucci-Gray *et al.*, 2013.

envisageait un statut particulier à chaque pilier, avec l'environnement au centre (durabilité forte), et l'autre qui entrevoyait une substitution possible entre ces piliers (durabilité faible) et donc un cautionnement possible d'une destruction environnementale, du moment que celle-ci génère suffisamment de revenus, d'emplois, etc. Les deux grandes solutions de réduction des impacts qui découlent de cette dichotomie, le découplage absolu et le découplage relatif, gardent cette différence fondamentale en leur sein. Le découplage absolu concerne la tentative de faire décroître les impacts environnementaux dans l'absolu, alors que le découplage relatif évoque la diminution des impacts environnementaux, toutes choses égales par ailleurs, c'est-à-dire à niveau de richesse maintenu (Azar, Holmberg et Karlsson, 2002; Jackson, 2009; Hauschild, Kara et Røpke, 2020; Ryberg *et al.*, 2018; Bjørn *et al.*, 2015). Parmi les partisans du découplage absolu (ou de la durabilité forte), on retrouve une grande partie des militants écologistes, des partisans de la décroissance. Chez les défenseurs du découplage relatif (durabilité faible) se trouvent les militants d'une croissance verte, les enthousiastes de la technologie, ainsi que la plupart des politiques et universitaires dans les pays riches ou en développement. Ces derniers ne veulent pas d'une protection de l'environnement à tout prix, mais bien conditionnée aux niveaux de développement, bien résolus qu'ils sont à rejoindre les pays occidentaux en termes de niveau de vie. Les instances dirigeantes elles-mêmes sont largement imprégnées de ce deuxième paradigme.

Cette différence théorique entre durabilité relative et absolue se prolonge dans les indicateurs utilisés dans ces études. Contrairement aux études environnementales dans les sciences naturelles, qui évaluent les impacts sur la base d'une comptabilité biophysique (gaz à effet de serre, dégradation des sols, eutrophisation, utilisation des matières premières), la plupart des études environnementales au sein des sciences sociales sont réalisées par des enquêtes, au sein

desquelles les répondants sont interrogés sur leur attitude vis-à-vis de l'environnement et sur leurs pratiques⁸⁰. Ces deux modes d'appréhender le réel fort différents (mesuré dans la sphère biophysique ou par le déclaratif) mènent à des résultats parfois opposés. Par exemple, si les personnes plus heureuses sont, *toutes choses égales par ailleurs*, plus attentives à l'environnement, comme le disent la plupart des études, rien ne dit que ce qui nous rend heureux est forcément bon pour la planète, et la notion de « toutes choses égales par ailleurs » peut masquer des différences importantes (par exemple, il est possible que les personnes les plus riches et les plus heureuses aient un impact plus important sur la planète, dans l'absolu). Ces *disjecta membra* nous invitent à nous pencher sur ces relations entre bien-être et empreintes environnementales de manière plus directe. Pour compléter l'image que nous venons de décrire, il nous faut prendre une lentille plus large, au niveau des pays, puisque ce point de vue est largement délaissé, à part quelques études fragmentaires. Ce nouvel apport nous permettra d'interroger la pertinence des mesures actuelles du bonheur.

La fin du débat ?

L'homme figuratif, l'homme réifié ressemble à un fou qui essaie d'enfourer dans son porte-monnaie les trésors du globe terrestre en le détaillant en divers corps en divers

⁸⁰ Cependant, il peut y avoir de grands écarts entre ce que les individus disent faire et ce qu'ils font réellement. C'est ce qu'on appelle l'*attitude-behavior gap* ou écart entre attitude et comportement. Cet écart s'explique par le fait que les forces normatives entourant les comportements durables poussent les individus de certains groupes sociaux à s'identifier comme responsables ou prudents en matière d'environnement. Pour se conformer à ces forces normatives sans modifier leur comportement, les gens utilisent différentes stratégies permettant de réduire l'effet de dissonance cognitive. Diekmann et Preisendörfer (1998) parlent du déplacement de l'attention, de faible coût et de rationalité subjective.

outils (la nature ne prévoyait pas qu'il y ait en elle de la valeur ou de la non-valeur). (Malévitch, 2011, p. 163)

Ce débat reste en suspens en partie à cause d'un manque de regards croisés, en particulier entre bien-être et durabilité au niveau national. Pour y apporter une nouvelle perspective, il nous faut mobiliser des données issues d'enquêtes. Contrairement aux données individuelles qui peuvent provenir d'enquêtes *ad hoc* pour une étude donnée, les données nationales passent par des offices nationaux ou des responsables de grandes enquêtes, elles sont corrigées, plausibilisées⁸¹, afin de permettre des comparaisons inter pays pertinentes (Lin *et al.*, 2019). La loupe nationale présente d'autres avantages puisque c'est un niveau auquel toutes les données sont collectées depuis le système westphalien des États-nations. Ainsi, à l'inverse du niveau individuel qui est conditionné par les institutions et les normes, le niveau national offre un regard plus exhaustif sur les conditions influençant bien-être et durabilité.

Nous avons déjà fait le tour des mesures du bien-être. Nous en mobilisons quatre ici, de la plus cognitive à la plus affective: l'échelle de Cantril ou évaluation de sa propre vie (ma vie est proche de ce qu'elle pourrait être), la satisfaction à l'égard de sa vie (je suis satisfait de la vie que je mène), le bonheur (je suis heureux en général), les affects dits positifs (je ressens fréquemment de la joie, je souris, j'ai l'impression d'apprendre). Les enquêtes utilisées sont Gallup, World Values Survey, European Social Survey, Annual Population Survey, International Social Survey programme, Hilda, Panel Suisse des Ménages sur la période 2010-2019⁸².

⁸¹ En statistique, action de vérifier/rendre plausible.

⁸² Comme les données sur le bonheur sont beaucoup plus disparates, il y a des manquants et il nous a fallu collecter les données de 2008 pour augmenter la base de pays.

Les données environnementales sont aussi composées par de grandes lignes de fracture entre mesures environnementales, absolues (impact) et mesures socio-environnementales, relatives (par exemple impact/point de PIB), et entre mesures individuelles et nationales. Les données collectées au niveau national, même si elles sont ramenées ensuite au niveau moyen (per capita), nous paraissent particulièrement pertinentes car, comme l'écrit Dominique Bourg, « dans un monde économiquement globalisé, où les grands indicateurs des dégradations environnementales se construisent à l'échelle du système Terre, l'objectif ultime de l'économie circulaire doit se situer sur ce même plan » (Bourg, 2018). Il existe deux grandes familles d'indicateurs prenant en compte les impacts environnementaux : les limites planétaires et les mesures d'empreinte environnementale (*ibid.*). Les mesures des limites planétaires sont utiles à bien des égards, notamment car elles permettent de considérer le passif du système Terre (Méda, 2016). Leur aspect multidimensionnel les rend moins faciles à utiliser que les indices composites. Les mesures d'empreinte environnementale, comme les empreintes écologiques et carbone, sont des indicateurs composites utiles, malgré les critiques auxquelles elles font face (Van den Bergh et Grazi, 2014; Jóhannesson, Heinonen et Davíðsdóttir, 2020).

Ces données sont collectées auprès de différentes agences des Nations unies (ou affiliées), comme la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture), la base de données du commerce mondial des produits de base (COMTRADE), la Division des statistiques des Nations unies, l'Agence internationale de l'énergie (IAE). Elles sont aussi recueillies à partir de publications scientifiques à comité de lecture, du Global Footprint Network ou d'analyses de cycle de vie du Stockholm Environment Institute (université de York). Pour l'empreinte carbone, les émissions de gaz à effet de serre per capita, les chiffres de 2020 proviennent de la base de données européenne du Joint Research Center

sur les émissions pour la recherche atmosphérique mondiale (EDGAR) (European Commission *et al.*, 2021). Les données mobilisées sur le bien-être et sur l'environnement sont résumées dans le tableau 8 ci-dessous.

TABLEAU 8 Aperçu des données principales utilisées.

	Question	Mesuré par
Évaluation de sa vie	Imaginez la meilleure vie possible puis la pire vie possible. En donnant 10 à la première et 0 à la seconde, où situeriez-vous votre vie actuellement ?	Gallup
Satisfaction de sa vie	Toutes choses prises en compte, à quel point êtes-vous satisfait de la vie que vous menez ?	European Social Survey, Annual Population Survey (Royaume-Uni), International Social Survey programme, Hilda (Australie), Panel suisse des ménages
Bonheur	De manière générale, à quel point diriez-vous que vous êtes heureux ?	World Values Survey, European Social Survey
Bonheur affectif	Durant la journée d'hier, avez-vous 1) ri, 2) pris du plaisir 3) appris ou fait quelque chose d'intéressant ?	Gallup
Empreinte écologique	Consommation de ressources naturelles nécessaires pour soutenir les activités anthropiques (exprimées en unité de surface)	ONU (FAO, COMTRADE, Division des statistiques des Nations unies), l'Agence internationale de l'énergie (AIE), Global Footprint Network, Stockholm Environment Institute
Empreinte carbone	Quantité de gaz à effet de serre au niveau d'un pays	EDGAR

Des liens multiples

Nous pouvons nous faire une idée des liens entre les différentes mesures de bonheur et les deux formes d'empreintes environnementales (empreinte écologique et empreinte carbone) dans la matrice de corrélation présentée dans le tableau 9 ci-dessous. Nous y ajoutons le PIB par tête pour comprendre comment ces différentes mesures sont liées au développement économique.

TABLEAU 9 Matrice de corrélation entre pays (N = 110).

	Affects positifs	Satisfaction à l'égard de sa vie	Échelle de Cantril	Bonheur de sa vie	Empreinte écologique	Empreinte carbone	log PIB par personne
Affects positifs	-	0,43	0,55	0,34	0,24	0,15	0,27
Satisfaction à l'égard de sa vie		-	0,85	0,44	0,62	0,50	0,77
Échelle de Cantril			-	0,37	0,70	0,54	0,78
Bonheur de sa vie				-	0,29	0,29	0,18
Empreinte écologique					-	0,90	0,81
Empreinte carbone						-	0,71
PIB par personne							-

Quelques constats ressortent immédiatement. Certaines des mesures du bonheur, comme la satisfaction à l'égard de sa vie et l'évaluation de sa vie, ou entre les deux types d'empreinte, sont très fortement corrélées (> 0,8). Cela confirme ce qui a été observé ailleurs⁸³. Même si la corrélation entre

⁸³ 0,75 sur 90 pays selon Bjørnskov, 2010.

la satisfaction à l'égard de sa vie et l'évaluation de sa vie est assez élevée, les deux mesures restent conceptuellement distinctes (Veenhoven, 2012). La corrélation n'implique pas nécessairement la proximité conceptuelle (Guttman, 1977, p. 99) et il est préférable de garder une séparation entre ces termes, comme le fait Ruut Veenhoven, qui appelle « contentement » l'évaluation de sa vie pour montrer la focale cognitive, comparative de cette mesure (voir figure 15). Le lien entre ces deux mesures (évaluation et satisfaction), d'une part, et le bonheur et les affects positifs, d'autre part, est plus distendu. Le rapport Stiglitz-Sen-Fitoussi (2009) rappelle que la corrélation au niveau individuel entre satisfaction et affects positifs est généralement évaluée à 0,40 et ne dépasserait pas 0,60 (Krueger et Schkade, 2008). L'OCDE met en avant une corrélation bien plus basse, située entre 0,2 et 0,3. Un deuxième constat est que le niveau de développement économique, très lié à l'empreinte environnementale et carbone, est fortement associé aux deux formes de bonheur les plus cognitives (évaluation et satisfaction) et très peu aux deux formes les plus hédoniques de bonheur, le bonheur et les affects positifs⁸⁴. Nous ne rentrons pas dans le débat sur la distinction opérée ici entre cognitif et hédonique, parfois décriée (Damasio, 2006), mais nous désignons la source principale d'évaluation de son bonheur : soit mentale, rationnelle, comparative, soit corporelle, émotionnelle, absolue. L'influence des quatre mesures par les deux pôles informationnels, la raison, d'une part, et les émotions, de l'autre, est représentée ci-dessous (figure 15).

Le dernier constat et probablement le plus important est que la « co-relation » entre bien-être et empreinte environnementale est d'autant plus forte que la mesure du bien-être est cognitive (elle est la plus forte avec l'évaluation de sa vie et la moins forte avec les affects positifs). Comme cette

⁸⁴ Certains graphiques étant difficiles à lire car écrasés par quelques points hauts, nous combinons le format de tableau au graphique.

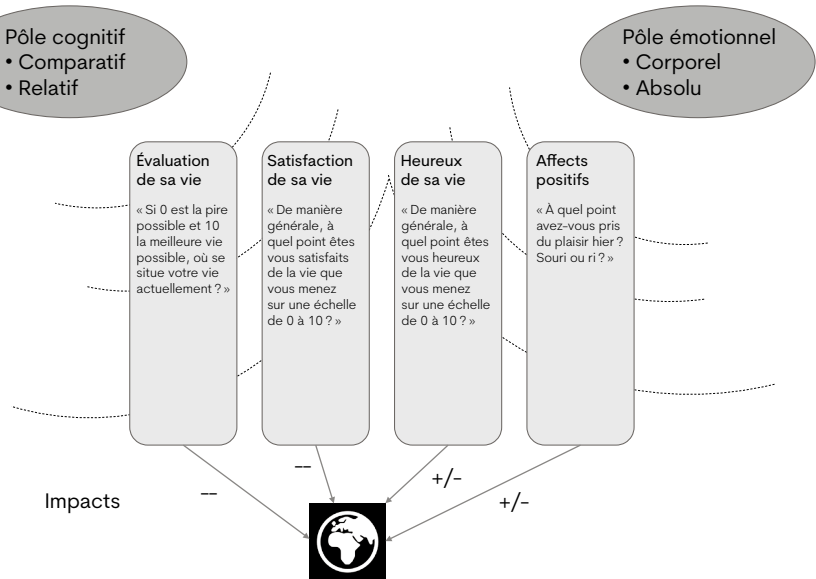


FIGURE 15 Relation des mesures de bien-être entre elles.

co-relation varie fortement en fonction de la mesure de bien-être choisie (coefficients de corrélation trois à quatre fois plus élevés pour les mesures cognitives par rapport aux mesures affectives), la relation entre récit consonant et récit dissonant semble conditionnée largement par les mesures choisies. Dans l'énigme que nous tentons de résoudre entre durabilité et bien-être, une partie de l'explication réside dans les mesures. Dans la partie précédente, la lumière que nous avons déployée sur les deux discours était comme la lumière blanche, plurielle. Comprendre la relation entre durabilité et bien-être nous demande de mobiliser plusieurs mesures et d'y porter un regard diversifié.

Revenons sur les schémas observés précédemment. Pour mieux comprendre les liens qui unissent empreinte environnementale et bien-être, nous croisons les quatre types

de bonheur (sur l'ensemble de pays disponibles) avec l'empreinte écologique dans un premier temps, puis avec l'empreinte carbone dans un second temps.

Liens entre bonheur et empreinte écologique

Les corrélations entre les quatre mesures de bonheur et l'empreinte écologique offrent un premier regard sur les liens entre bonheur et empreinte environnementale. Le graphique ci-dessous (figure 16) nous montre que les formes cognitives de bonheur (satisfaction de sa vie et évaluation de sa vie) sont très liées à l'empreinte écologique, alors que les formes affectives (bonheur dans sa vie, affects positifs) le sont beaucoup

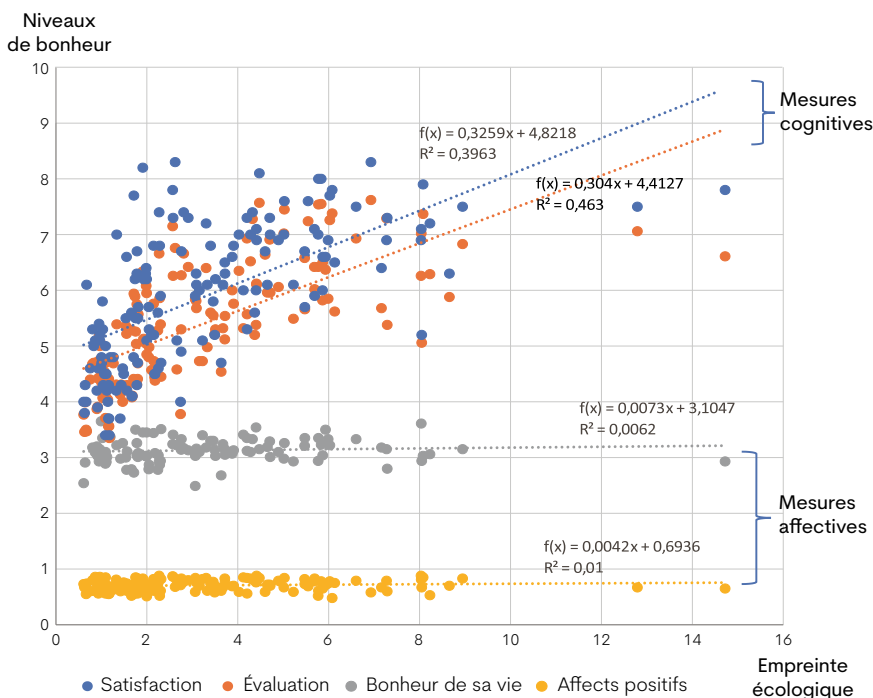


FIGURE 16 Liens entre empreinte écologique et mesures du bonheur.

moins. Si un gros groupe de pays en développement, principalement d'Afrique et d'Asie du Sud-Est sont placés à gauche, puis certains pays occidentaux comme la France au milieu, l'image est tirée sur la droite par un groupe de pays occidentaux (Scandinavie, Belgique), de pays extracteurs de gaz ou de pétrole (Koweït, Turkménistan, Russie...) ou les deux (Australie, États-Unis, Canada, Pays-Bas) et par les deux pays avec la plus grosse empreinte écologique par habitant, le Qatar et le Luxembourg (l'image globale ne change que peu en enlevant ces deux pays des analyses). Nous voyons sur ce graphique que les coefficients des pentes des courbes de modélisation linéaire (et les R^2) sont d'autant plus importants que les mesures de bonheur sont cognitives et d'autant moins importantes qu'elles sont affectives.

Liens entre bonheur et empreinte carbone

Dans le graphique ci-dessous (figure 17), nous évaluons les liens entre les quatre mesures de bonheur dans les pays et l'empreinte carbone. Encore une fois, les formes cognitives de bonheur sont très liées à l'empreinte carbone, alors que les formes affectives le sont beaucoup moins. Si un gros groupe de pays en développement, principalement d'Afrique et d'Asie du Sud-Est sont placés à gauche, l'image est encore tirée par les pays occidentaux au centre droit et surtout les pays avec la plus grande empreinte carbone, les pays extracteurs de gaz ou de pétrole, encore plus sanctionnés par l'empreinte carbone, que ce soit au Moyen-Orient (Qatar, Koweït, Émirats arabes unis, Bahreïn, Oman, Arabie saoudite), les anciens pays du bloc communiste (Turkménistan, Kazakhstan) ou pays anglo-saxons (Australie, Canada, États-Unis). Comme pour l'empreinte carbone, les coefficients de pente sont élevés pour les mesures cognitives et quasi nuls pour les mesures affectives.

En regardant ces graphiques, tout se passe comme si le bonheur se produisait à un coût environnemental élevé lorsque l'on considère les mesures cognitives et que la relation entre

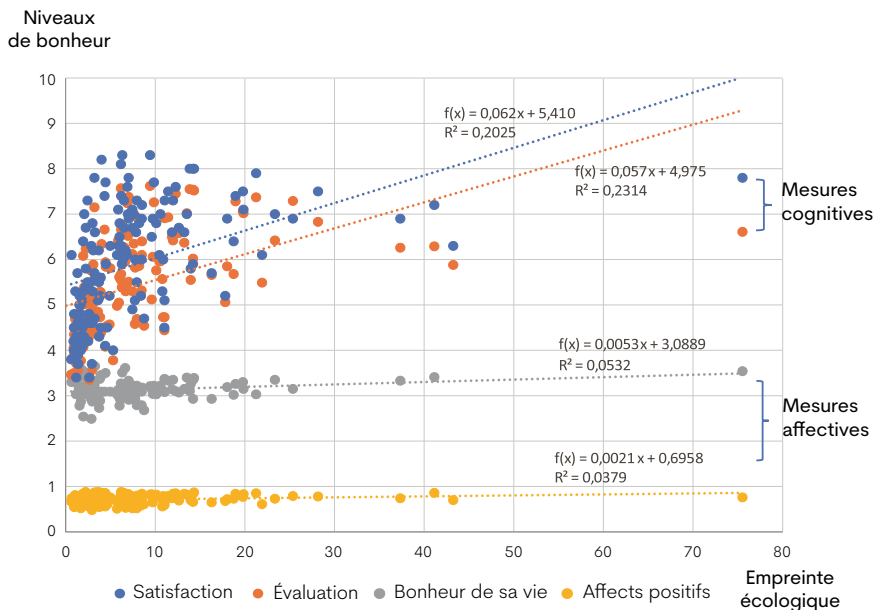


FIGURE 17 Liens entre empreinte carbone et mesures du bonheur.

durabilité et bien-être est beaucoup moins claire lorsque l'on prend les mesures affectives. Il est probable que la richesse soit le facteur principal qui mitige la relation entre bonheur et empreinte (les pays les plus riches sont les plus heureux et ceux qui polluent le plus). Pour vérifier cela, nous mettons les ratios bonheur/empreinte écologique (puis carbone) en regard de l'indicateur de développement le plus utilisé le PIB/capita.

Ratio bonheur sur empreinte environnementale

Le lien avec l'empreinte écologique est présenté ci-dessous (figure 18). En ce qui concerne la satisfaction à l'égard de sa vie, les pays qui ont un ratio le plus élevé sont des pays africains (Rwanda, Nigeria, Zambie, Zimbabwe, Éthiopie) et d'Amérique latine (Équateur, Colombie) ainsi que le Yémen, le Pakistan, le

Bonheur/empreinte écologique

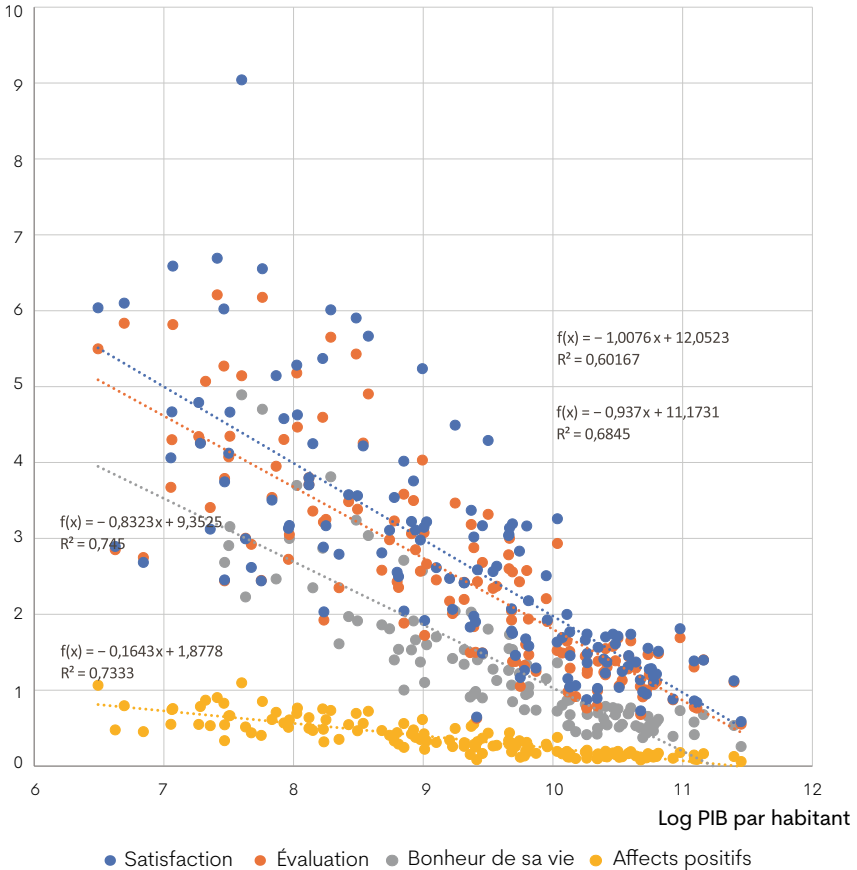


FIGURE 18 Liens entre ratio bonheur/empreinte écologique (ordonnées) et PIB (abscisses).

Bangladesh et les Philippines. De l'autre côté se trouvent les pays d'Europe de l'Est ou baltiques (Lituanie, Russie, Estonie) et anglo-saxons (États-Unis, Australie, Canada), ainsi que des pays variés (Luxembourg, Koweït, Corée du Sud, Trinité-et-Tobago). Pour ce qui est du bonheur dans sa vie, les pays qui présentent le ratio le plus élevé sont des pays africains

(Rwanda, Nigeria, Zambie, Zimbabwe, Éthiopie) et d'Amérique latine (Équateur, Colombie) ainsi que le Yémen, le Pakistan, le Bangladesh et les Philippines. À l'opposé figurent des pays d'Europe de l'Est ou baltiques (Lituanie, Russie, Estonie) et anglo-saxons (États-Unis, Australie, Canada), ainsi que des pays divers (Luxembourg, Koweït, Corée du Sud, Trinité-et-Tobago). Ce graphique nous indique essentiellement deux choses : premièrement, les plus riches sont moins « efficaces » à produire du bonheur par rapport à leur empreinte, quelle que soit la mesure ; deuxièmement, cette relation est d'autant plus forte et négative que les mesures sont cognitives.

Le ratio bonheur sur empreinte carbone (non montré ici) donne une image qui est sensiblement la même : les plus haut placés sont les pays africains (Mali, Rwanda, Ouganda, Éthiopie, Burkina Faso, Tanzanie, Zambie, Nigeria, Ghana) et le Yémen, et les plus bas sont les pays anglo-saxons (Canada, États-Unis, Australie), les pays de l'Est (Russie, Estonie, Kazakhstan) ou baltiques (Kazakhstan, Russie, Estonie), et d'autres pays aussi divers que le Luxembourg, l'Arabie saoudite, le Koweït, Trinité-et-Tobago. On retrouve les deux enseignements précédents, à savoir que les pays riches sont moins efficaces à produire du bonheur que les pays plus pauvres par unité environnementale et que cela est d'autant plus vrai que les mesures sont cognitives. Si nous comprenons que bonheur et durabilité peuvent se réconcilier en adoptant des mesures affectives, mais qu'ils n'ont aucune chance d'être réconciliés avec des mesures cognitives, nous pouvons nous interroger sur la prédominance de ces dernières ainsi que sur leur montée en puissance.

Très populaires à l'heure des réseaux sociaux et du prêt-à-penser, nous avons vu que les classements nous donnent finalement tout autant d'informations sur leurs producteurs ou les courants sous-jacents que sur les populations qu'ils sont censés classer. Se limiter à un classement qui se trouve être le plus lié à la destruction de l'environnement est pour

le moins questionnable. A minima, le moyen de s'instruire à partir de ces listes n'est plus de tirer les enseignements de tel ou tel classement, mais d'en faire dialoguer plusieurs. La quête du bonheur est façonnée par notre trajectoire, notre histoire, nos relations interpersonnelles et les cadres dans lesquels nous évoluons. Elle est tout à la fois singulière, multiple et collective. Le bonheur n'est plus seulement la résultante d'émotions qui nous appartiennent ou de conditions extérieures, mais d'une dialectique entre nos expériences intimes et les structures extérieures qui les façonnent. Cette dialectique implique qu'il n'est pas qu'une collection de plaisirs, mais qu'il contient également une part de responsabilité partagée, eu égard aux ressources environnementales que nous utilisons pour construire notre bonheur. Celle-ci comprend notamment la mesure du bonheur et son rapport au vivant. Si la mesure est vue comme technique, elle porte en elle une vision de la société. Changer de récit, changer de rapport au vivant et changer de mesure du Graal poursuivi par les individus doit donc se faire consubstantiellement.

3 | Les perspectives pour un bonheur durable

Nous avons débuté ce livre en abordant le bonheur comme un projet, une impulsion collective et individuelle, avant de nous pencher sur les indicateurs de bonheur, c'est-à-dire que nous avons franchi la frontière entre monde latent et monde mesuré. Il convient pour terminer de faire le chemin inverse, c'est-à-dire de retraverser la frontière pour revenir dans le monde latent, afin d'examiner les pistes qui permettraient de combiner durabilité et bien-être, et ce, en partant des indicateurs pour revenir au bonheur lui-même et pour chercher à le déployer sur la durée.

Se débarrasser des indicateurs ?

Le nombre de limites liées aux indicateurs présentés dans cette étude pourrait nous laisser penser que la meilleure option est de se débarrasser de toutes ces mesures et d'en finir une bonne fois pour toutes avec la quantification. C'est d'ailleurs ce que préconisent un certain nombre d'observateurs (voir p. ex. Demetrescoux, 2019), et même si les indicateurs sont largement utilisés dans les cercles de dirigeants, le socle de légitimité sur lequel ils s'appuient s'affaisse depuis quelques décennies. Si la confiance dans les indicateurs, sondages, études s'érode par le

truchement d'une conjonction de facteurs régulièrement soulevés (Gove et Geerken, 1977; Brulé et Maggino, 2017 b; Brulé et Veenhoven, 2017), s'en débarrasser complètement serait néanmoins perdre toute idée de la direction vers laquelle ils pointent, malgré leur défaut. Sans mesure, nous pourrions encore nous retrouver dans le monde de Lewis Carroll: «ils sont devenus fous tous les deux, le jour où ils ont “massacré le temps”, c'est-à-dire détruit la mesure, supprimé les arrêts et les repos qui rapportent la qualité à quelque chose de fixe» (Deleuze, 1969, p. 97). Sans nous immiscer dans un débat souvent stérile entre modernisme et postmodernisme, il semblerait que la fluidité (au lieu de la rigidité), la pluralité conceptuelle (au lieu de l'unité) et le qualitatifisme (à la place du quantitatifisme) ne vont pas dans le sens des indicateurs et que, si ces trois alternatives répondent à certaines apories conceptuelles ou méthodologiques, de nouveaux problèmes émergent (Davies, 2017). Les attaques contre les indicateurs pourraient emporter bien plus que ces quelques données chiffrées, et cette vague anti-quantification «ne menace pas seulement la stabilité du monde complexe des indicateurs, de la conception à la vérification, mais la rationalité qui les a conçus en premier lieu [...] Les statistiques sont l'un des nombreux piliers du libéralisme, voire des Lumières. Les experts qui les produisent et les utilisent ont été dépeints comme arrogants et inconscients des dimensions émotionnelles et locales de la politique. Il ne fait aucun doute que la collecte de données pourrait être adaptée de manière à mieux refléter les expériences vécues.» (*ibid.*, nous traduisons) De plus, la probabilité est grande de voir les mesures disparaître ici pour mieux réapparaître ailleurs. Les solutions de remplacement de bases d'indicateurs (publics) ne se feraient donc pas forcément pour le meilleur :

Une société post-statistique est une proposition potentiellement effrayante, non pas parce qu'elle serait totalement dépourvue de toute forme de vérité ou d'expertise,

mais parce qu'elle les privatiserait radicalement. [...] Mais la bataille qui devra être menée à long terme n'oppose pas une politique des faits dirigée par une élite à une politique des sentiments populiste. Elle opposera ceux qui sont encore attachés à la connaissance publique et à l'argumentation publique à ceux qui profitent de la désintégration actuelle de ces éléments. (*ibid.*)

La remarque de Davies nous laisse à penser que les indicateurs issus d'institutions publiques, sans être parfaits, sont cependant moins questionnables que ceux qui émaneraient d'institutions privées. En ce sens, il est possible d'intégrer les critiques sur les indicateurs pour les améliorer sans faire *tabula rasa*. L'émergence de sciences post-normales, réflexives, plurielles et impliquant des communautés élargies de pairs rend caduque la vision d'indicateurs uniquement réductionnistes et pousse à utiliser les indicateurs non pas comme de simples baromètres, mais également comme des passerelles (Pintér *et al.*, 2012). Pour cela, les indicateurs doivent représenter ce qu'ils prétendent décrire, ce qui est loin d'être toujours le cas, comme nous l'avons vu dans le cas du bonheur.

Si se débarrasser des indicateurs de bonheur est sans doute une solution un peu extrême (Senik, 2015), nous pourrions néanmoins nous interroger sur la possibilité d'écarter les mesures cognitives uniquement, puisqu'elles semblaient porter un grand nombre des problèmes de la mesure du bonheur. Bien que les mesures cognitives présentent indéniablement un certain nombre d'atouts du point de vue des gouvernances (mesures plus stables, moins intrusives, plus constructives du point de vue des politiques publiques), elles ne représentent pas le bonheur au sens vulgaire et, si une seule mesure devait être choisie, du moins pour représenter le bonheur tel que le commun des mortels se le représente au quotidien, et non simplement une minorité vivant dans leur laboratoire, les mesures affectives seraient de meilleures candidates. Cela se ferait au

prix d'une certaine fiabilité, certes, mais les mesures gagneraient en validité. Cependant, considérer un bonheur uniquement affectif reproduirait à l'inverse le problème que nous avons souligné au départ, à savoir le besoin d'avoir plusieurs indicateurs pour représenter une diversité de formes de bonheur. C'est alors pourtant que nous perdriions une forme de bonheur, occidental, protestant, comparatif, mise en avant dans ce livre. Il nous faut redire que le problème que nous posons réside moins dans l'évaluation de la vie comme mesure du bonheur que dans la mainmise de cette mesure sur le domaine du bonheur actuel. Nous récusons cette réduction du bonheur à une forme unidimensionnelle, d'autant plus à celle qui se concilie le moins bien au respect de l'environnement. Nous nous insurgeons encore plus sur le fait d'appeler « bonheur » l'évaluation de sa vie, elle qui est si loin du bonheur tel que se le représente une grande partie de la population. L'appeler « contentement », comme suggéré précédemment, permet a minima de ne pas tromper le grand public en nommant un indicateur « bonheur » tout en mesurant autre chose, grand public qui se retrouve un peu dans la position d'avoir acheté un vin dont l'étiquette aurait été changée. Beaucoup ne sentiraient pas la différence entre un Bordeaux et un vin chilien sans l'étiquette, pourtant les raisins, le procédé et l'empreinte carbone n'ont pas grand-chose à voir. S'il y a bien tromperie sur l'étiquetage du bonheur, il nous semblerait possible de garder cet indicateur au sein d'une pluralité d'indicateurs pour observer différents aspects du bonheur. Après tout, des consommateurs préfèrent certainement le vin chilien et il y aurait sans doute plus de sens à le consommer à Valparaiso et dans d'autres villes d'Amérique du Sud.

Libérer le signifié

L'intelligence se sent si assurée d'elle-même, qu'elle perd un moment la conscience de ses limites. [...] Elle éprouve

un tel plaisir des idées qu'elle en arrive au point d'oublier que la mission de l'idée est de refléter la réalité. La raison commet alors son plus grand péché, elle transgresse gravement son rôle : elle veut commander dans le monde, le faire à son image et ressemblance. (Ortega y Gasset, 1989, p. 140 ; cité par Lorvellec et Pierre, 2011)

Puisque le mouvement de construction d'un indicateur, qui part d'un imaginaire, d'une envie de décrire le réel (l'instituant) vers un monde objectivé, construit, institutionnalisé (l'institué) (Castoriadis, 1975) est loin d'être un mouvement unidirectionnel et sans retour, il est possible de repenser les indicateurs à l'aune de ce qu'ils sont censés mesurer pour tenter de libérer le bonheur. Pour repenser un bonheur qui soit durable, il nous faut observer plus localement des cas d'études, des situations où bonheur et écologie riment ensemble, afin de « libérer l'avenir » (Illich, 1971). En ce sens, si tous les discours, classements et argumentaires autour du bonheur sont préférables a priori à leurs équivalents économiques, ils agissent néanmoins comme une technique et colonisent l'imaginaire lié au bonheur. Or, comme le note Pierre-André Taguieff, le progrès matériel et le progrès spirituel sont deux notions relativement indépendantes⁸⁵. La libération du signifié suggère notamment de réduire le report sur le cognitif et de laisser cohabiter plusieurs imaginaires liés au bonheur, en particulier dans des versions moins dominatrices et moins consuméristes, en passant du domaine de *l'avoir* au domaine de *l'être*⁸⁶. Libérer l'avenir signifie donc aussi libérer le signifié *bonheur*.

⁸⁵ « Un abîme sépare le connaître qui transforme et améliore l'être (le "progrès spirituel") et le connaître qui améliore le bien-être (le "progrès matériel", justement ainsi nommé) » (Taguieff, 2004, p. 37).

⁸⁶ Nous aurions pu imaginer avec André Comte-Sponville le domaine du faire (« Le seul vrai bonheur, c'est le bonheur en acte »), mais du point de vue des différentes catégories du bonheur que nous mobilisons ici, tout dépend de ce qui sous-tend l'action, la spontanéité et le plaisir (être) ou le calcul et la construction stratégique de son parcours (avoir). Voir Comte-Sponville, 2023.

Au-delà du bonheur consumériste

On a délibérément aggravé notre humiliant assujettissement aux choses matérielles, que toute culture a précisé-ment pour but d'alléger. (Polanyi, cité par Sahlins, 2017, p. 83)

L'un des enjeux du livre était de voir si durabilité et bien-être pouvaient aller de pair, et si oui, comment. Nous avons vu que l'indicateur avait un rôle à jouer à la fois en tant que fenêtre sur le monde, en tant que dispositif de pouvoir et en tant que fragment de récit. Si nous sortons du monde de la mesure et retournons dans le monde latent, il nous est possible de nous appuyer sur les travaux de Wolfgang Zapf, et notamment sur sa matrice des quatre qualités de vie. Même si elle n'a rien à voir au niveau du contenu, elle nous rappelle par sa forme la matrice de Veenhoven évoquée plus haut, qui nous montrait le passage d'une évaluation objective de l'environnement à une évaluation subjective de ses propres ressentis. Cette matrice, reprise dans le tableau 10 ci-dessous, fait dialoguer qualité de l'environnement (haut/bas) au sens large et bien-être ressenti par les acteurs (haut/bas), en créant quatre scénarios. En plus des deux situations consonantes (bien-être élevé dans un environnement favorable: «bonheur durable», et bien-être bas dans un environnement défavorable: «privation»), Zapf imagine des situations dissonantes (bien-être élevé dans un environnement défavorable: «adaptation», et bien-être bas dans un environnement favorable: «dissonance»). En reprenant la taxonomie de Zapf, nous regardons donc si le *bonheur durable* est un horizon possible et, si oui, dans quelles conditions (Zapf, 1975; 1984).

TABLEAU 10 Quatre qualités de vie (adapté de Zapf, 1975).

	Bien-être bas	Bien-être élevé
Environnement défavorable	Privation	Adaptation
Environnement favorable	Dissonance	Bonheur durable

Ce schéma nous permet de voir où nous en sommes actuellement dans différents espaces géographiques et d'imaginer des scénarios à venir. Nous pouvons nous appuyer sur les travaux de Veenhoven pour dire que la plupart des gens, au niveau mondial, vivent heureux, c'est-à-dire que la proportion de gens heureux excède de loin la proportion de gens malheureux. Si nous avons certainement impacté notre environnement depuis deux cents ans et surtout depuis la Seconde Guerre mondiale, il nous est encore possible de dire que notre environnement naturel est encore largement favorable à la vie humaine. En forçant un peu le trait, nous pourrions dire que, même si un nombre absolu de personnes vit dans la « privation », l'« adaptation » ou la « dissonance », une grande partie de l'humanité vit pour le moment dans la catégorie de bonheur durable. Cela est en particulier vrai pour le Nord global, qui a réussi à maintenir un bien-être élevé en exportant de plus en plus ses dommages environnementaux dans d'autres endroits du globe. Cette stratégie, qui a payé un temps, ne fonctionne plus, car tous les pays sont désormais affectés par les dégradations environnementales, d'autant que la détérioration des environnements poussera de larges parties des populations affectées à chercher des conditions de vie ou de survie favorables, et donc à migrer. La montée du vote d'extrême droite dans de nombreux pays ayant bénéficié de la mondialisation indique que l'accueil de large flux de migrants dont l'environnement a été impacté ne se fera pas sans frictions. Il faudrait donc repenser les impacts

environnementaux non pas au niveau régional ou national uniquement, mais bien au niveau global, ce qui était déjà évoqué dans la notion de développement durable. De nombreuses solutions ont été mises en avant dans la littérature pour réconcilier bonheur et durabilité au niveau des pays : repenser les services publics, de faibles inégalités, des institutions démocratiques, des systèmes sanitaires fonctionnels, l'accès à l'électricité sont autant de moyens pour résorber l'écart entre bien-être et consommation énergétique, alors que l'extractivisme et la croissance économique au-delà d'un revenu modéré l'agrandissent (Vogel *et al.*, 2021). Zola écrivait dans *Germinal* « quel était l'idiot qui mettait le bonheur de ce monde dans le partage de la richesse ? » L'enjeu n'est pas ici de partager le bonheur, mais de disposer d'une certaine équité dans son accès au sein des sociétés et entre elles. Afin de maintenir la vivabilité des environnements terrestres, il nous faudrait mettre en place un système de redistribution plus important du Nord vers le Sud. Si le bonheur est la résultante de l'assouvissement des besoins et de l'assouvissement des envies, comme l'écrit Veenhoven, les premiers étant absolus et universels dans leur essence et les secondes étant relatives, culturelles et expansives, il faut mobiliser des théories sociologiques, voire anthropologiques, pour comprendre comment elles sont ventilées au sein des sociétés. Pour le dire un peu rapidement, les besoins étant finis et les envies infinies, une grande partie des ressources est désormais utilisée dans l'assouvissement des envies, notamment celles des pays et des ménages riches, qui ressemble à un puits sans fond. Une fois nos besoins élémentaires assouvis, une grande partie de notre bien-être est comparatif et donc porté, conditionné par des normes sociales, actuellement portées sur la consommation. Hirschman distingue la valeur utilitaire de la valeur comparative des objets et des expériences. Nous nous débattons alors dans des zones à somme nulle, très coûteuses pour l'environnement, puisque l'un gagne uniquement parce

qu'un autre perd, et que cet écart se fait actuellement par la consommation⁸⁷. En d'autres termes, tant que nous promovons un bonheur consumériste et comparatif, non seulement ce bonheur ne sera pas très qualitatif, mais en plus, il activera des mécanismes grégaires de rejet de toute tentative de partage ou de ralentissement de notre consommation perçu comme une diminution de notre bonheur.

L'objectif d'un bonheur durable généralisé demanderait donc un changement de régime rapide pour répondre aux besoins de toute la population sans dépenser trop de ressources dans le domaine des envies (Nolan et Lenski, 1999). Pourtant, c'est le chemin inverse que nous suivons actuellement puisque, au lieu de suivre les modèles de sociétés où les envies sont contenues, ces sociétés semblent au contraire vouloir suivre le modèle occidental.

À mesure que les Kung entreront en contact plus étroit avec les Européens – et cela se produit dès à présent –, nos objets leur deviendront plus nécessaires et plus désirables, ils en ressentiront plus âprement le manque. Ils éprouvent un sentiment d'infériorité à se trouver sans habits parmi des étrangers qui en sont revêtus. Mais dans leurs conditions d'existence propres, avec leur propre production, ils vivaient relativement dégagés de toutes contraintes matérielles. (Marshall, 1961, p. 243-244)

Si nous n'écoutons pas les alarmes du GIEC de plus en plus pressantes, il deviendra de plus en plus difficile non seulement d'assouvir les envies d'un certain nombre, mais également de subvenir au besoin du plus grand nombre. En continuant sur la trajectoire actuelle, nous sommes en passe de choisir entre ce que Zapf appelle l'adaptation ou la privation, y compris dans le Nord global.

⁸⁷ C'est ce que Stefano Bartolini (2013) appelle la croissance défensive.

Un changement de normes

La distance objective à l'égard de la nécessité et de ceux qui s'y trouvent enfermés s'assortit d'une prise de distance intentionnelle qui redouble, par l'exhibition, la liberté. À mesure que croît la distance objective à la nécessité, le style de vie devient toujours davantage le produit de ce que Weber appelle une « *stylisation de la vie* » [...]. Affirmation d'un pouvoir sur la nécessité dominée, il enferme toujours la revendication d'une supériorité légitime sur ceux qui, faute de savoir affirmer ce mépris des contingences dans le luxe gratuit et le gaspillage ostentatoire, restent dominés par les intérêts et les urgences ordinaires: les goûts de liberté ne peuvent s'affirmer comme tels que par rapport aux goûts de nécessité, par là, portés à l'ordre de l'esthétique, donc constitués comme vulgaires. (Bourdieu, 1979, p. 51)

Chassons la mesure par la porte, elle revient par la fenêtre, pourrions-nous dire. Pour cadrer un discours qui soit acceptable par les habitants du Nord global, il nous faut recadrer ce qui conditionne le Graal de ces sociétés: le bonheur. Au niveau individuel, nous avons vu qu'il existe des situations de consonance entre bonheur et durabilité: avoir un chauffage électrique (négatif pour le bien-être et l'environnement), manger des fruits de saison (positif pour le bien-être et l'environnement); et des situations de dissonance: manger moins de viande, partir proche de chez soi en vacances, ne pas avoir de voiture (positif pour l'environnement, négatif pour le bien-être), satisfaire sa vie sociale (négatif pour l'environnement, positif pour le bien-être) (Verhofstadt *et al.*, 2016). Ces travaux importants d'un point de vue conceptuel et descriptif n'expliquent pas pourquoi ces consonances et ces dissonances existent. La plupart s'expliquent assez bien du point de vue sociologique que d'un point de

vue physiologique : est porteur de bien-être ce qui est sanctionné positivement par les normes sociales et est porteur de mal-être ce qui est sanctionné négativement par les normes sociales. Certains travaux, au niveau meso, comme des initiatives locales ou des écocommunautés, montrent un lien entre un style de vie décroissant et un certain bonheur, même mesuré par des évaluations principalement cognitives comme la satisfaction de sa vie ou l'évaluation de sa vie (Vita *et al.*, 2020; Vita *et al.*, 2019). Dans ces travaux, un rythme de vie frugal associé à une consommation réduite de viande, le végétarisme ou le véganisme, des transports plus locaux et des vêtements moins renouvelés sont associés à davantage de bien-être, car les normes sociales au niveau méso les valorisent. Il nous faut non pas réinventer le bonheur, car les individus s'en sortent très bien quand ils sont dans de bonnes conditions pour le faire, mais changer l'imaginaire de ce que *bonheur* veut dire.

De nouveaux imaginaires

Les normes sociales s'inscrivent au sein d'un imaginaire plus large, tout en le constituant. Des auteurs comme Castoriadis et Gorz nous montrent qu'il existe des pistes dans la subversion de l'imaginaire en dehors du consumérisme et du solutionnisme technologique. Pour Castoriadis, au sein de l'imaginaire capitaliste, «le but de la vie humaine serait l'expansion illimitée de la production et de la consommation, le prétendu bien-être matériel» (Castoriadis, 2005, p. 18). Dans un autre texte, il met la frugalité des pays occidentaux comme une condition *sine qua non* pour réduire la destruction de la planète : «La prospérité a été achetée en 1945 (et déjà avant, certes) au prix d'une destruction irréversible de l'environnement [...] La sortie de la misère [...] ne pourrait se faire [...] que si l'humanité riche accepte une gestion de bon père de famille des ressources de la planète, un contrôle radical

de la technologie et de la production, une vie frugale. Cela peut être fait, dans l'arbitraire et l'irrationalité, par un régime autoritaire ou totalitaire; cela peut être fait aussi par une humanité organisée démocratiquement, à condition précisément qu'elle abandonne les valeurs économiques et qu'elle investisse d'autres significations.» (Castoriadis, 1990, p. 170)

Cette question du régime politique permettant de viser une forme de bien-être durable remet la question de l'urgence au cœur du débat. Plus nous attendons que les conditions environnementales nous mettent sous pression, plus les régimes se durciront pour organiser le partage des ressources. Pour Gorz, l'écologie doit se repenser de manière primitive, prémoderne, loin de toute séparation avec la nature par la technique (Gorz, 1975). Après avoir été honnie comme une forme d'anti-progrès, la frugalité est plébiscitée depuis quelques années comme la voie permettant de combiner durabilité et bien-être. André Gorz, Serge Latouche, Stefano Bartolini ont, parmi tant d'autres, mis en avant cette idée de mieux avec moins. Le principe est assez simple, même s'il est encore très éloigné des réalités institutionnelles: sortir du récit consumériste créé dans les années 1960 liant bonheur et consommation (Charbonnier, 2020) et revenir vers un discours liant félicité et moins, moins et mieux, et ralentir la fuite en avant mercantiliste dans laquelle nous sommes plongés collectivement pour créer un bonheur moins impactant. Gilles Lipovetsky le résume ainsi :

Lorsque le bonheur sera moins identifié à la satisfaction du plus grand nombre de besoins et au renouvellement sans borne des objets et des loisirs, le cycle de l'hyper consommation sera clos. Ce changement [...] suppose un nouveau pluralisme des valeurs, une nouvelle appréciation de la vie cannibalisée par l'ordre de la consommation versatile. (Lipovetsky, 2006, p. 417)

Nous aurions cependant tort d'attribuer à quelques Occidentaux éclairés la capacité de s'auto-restreindre. Des anthropologues comme Marshall Sahlins ou Lorna Marshall ont montré comment des peuples nomades vivaient avec peu non pas par manque, mais par choix. De par leur mode de vie et leur mobilité, les nomades n'ont pas la possibilité d'accumuler et restent à un niveau de possession minimal. À rebours de l'ordre bourgeois, et dans une optique frommienne (Fromm, 2004), il est possible de vivre *au lieu d'avoir*. Pour les Yaghan de Terre de Feu, « la quantité très limitée de leurs biens matériels les soulage de tous les soucis de la vie quotidienne et leur permet de jouir de l'existence » (Gusinde, 1961, cité dans Sahlins, 2017, p. 63). Selon Sahlins, il y a deux moyens d'atteindre l'abondance : en produisant davantage ou en désirant moins. « Les chasseurs-cueilleurs n'ont pas bridé leurs instincts matérialistes ; ils n'en ont simplement pas fait une institution. » (Sahlins, 1976, p. 52) Plusieurs de ces groupes arrivent à combiner bien-être et une forme d'écologie non pas politique, mais pratique : avec une « une valorisation des petits objets sur les gros ; l'absence d'intérêt à acquérir deux biens ou plus de la même sorte. La pression écologique suppose une forme exceptionnelle de réalisme et de bon sens quand elle doit être supportée » (*ibid.*, p. 33). La création ou réactivation d'un imaginaire de bien-être durable peut donc se faire en regardant dans le passé, en regardant ailleurs, mais ne se fera pas sans un changement eschatologique majeur.

Vers d'autres horizons de bonheur

Étudier conjointement le bien-être et la durabilité pose un grand nombre de questions méthodologiques. S'il y a un lien entre les deux, est-il direct ou intermédié par une variable tierce ? Un grand nombre d'études en économie placeraient la

richesse comme facteur intermédiaire, mais nous avons que cela reviendrait à se placer dans une perspective de durabilité faible. Garder la croissance au centre pose le double problème de ne pouvoir sortir du bonheur consumériste, mais également de reproduire des formes de bonheur matérialiste comme l'échelle de Cantril, conservée car elle est la plus liée à la richesse. Si nous nous plaçons dans une perspective de durabilité forte, de nombreux facteurs deviennent possiblement un lien entre bien-être et durabilité. L'un de ceux que nous avons identifiés préalablement est le rapport au temps. S'il semble aussi central dans nos sociétés que l'addiction à la croissance, nous avons vu que cela n'avait rien d'immuable et que les sociétés occidentales avaient connu d'autres rapports au temps. Les tenants de la linéarisation du temps s'appuyaient fréquemment sur l'héritage (déformé) de Saint Augustin, pour qui le bonheur ici-bas n'existe pas, et le seul moyen de trouver une forme d'apaisement est de se contenter de ce que l'on a. Le vrai bonheur augustinien est un cadeau de Dieu donné lors de la mort à quelques élus. Il met donc en avant l'idée de *prédestination*, qui indique que tout un chacun ne sera jamais sûr de ce qui l'attend avant la fin, mais qu'il peut trouver des *signes* ici-bas, idée qui sera reprise par Martin Luther, Jean Calvin, et plus tard, d'un point de vue scientifique, par Max Weber⁸⁸. Pourtant le rêve augustinien fut par là même perverti. Tout comme les croyants se sont mis à délaissier l'Enfer en gardant le Paradis à mesure que les

⁸⁸ Eschatologies catholique et protestante diffèrent en plusieurs points. Si l'eschatologie catholique est celle du purgatoire, l'eschatologie protestante qui la rejette met en avant le Salut par la Foi, le Salut par la Grâce, qui suppose la prédestination, même s'il existe de grandes différences au sein du protestantisme. Pour Weber, « cette question intéressait moins les luthériens [...] que les calvinistes : non que les premiers se soient moins inquiétés du salut de leur âme ; mais l'évolution que connut l'Église luthérienne fit d'elle une institution de salut qui prenait en charge l'individu et dans laquelle il se sentait protégé » (Le Goff, 2000).

sociétés se sécularisaient (Murphy, 2015), ceux qui se revendiquaient de Saint Augustin ont eu tendance à garder les enseignements sur la vision linéaire et cumulative de l'histoire, mais ont laissé de côté l'idée centrale augustinienne de « continuer à désirer ce qu'on possède ». Ainsi, au lieu d'observer les éventuels signes d'élection, les individus se sont mis à courir après. Cette perspective est parfaitement énoncée par Hobbes :

La félicité de cette vie ne consiste pas dans le repos d'un esprit satisfait. Car n'existent en réalité ni ce *finis ultimus* (ou but dernier), ni ce *summum bonum* (ou bien suprême) dont il est question dans les ouvrages des anciens moralistes [...], la félicité est une continuelle marche en avant du désir d'un objet à un autre, la saisie du premier n'étant encore que la route qui mène au second. [...] Ainsi, je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir sans trêve et perpétuel d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort. (Hobbes, [1651] 2008, p. 95)

En plus de se chercher ici-bas, la quête se matérialise, puisque, comme l'a noté Weber, les signes de reconnaissance sont principalement recherchés dans des objets concrets, physiques, matériels, et notamment dans l'argent. Cette « sécularisation de l'eschatologie chrétienne » (Taguieff, 2004, p. 103) ne se fait pas sans quelques arrangements. Au lieu de s'appuyer sur le seuil augustinien comme lieu de jugement des bonnes pensées ou actions, le seuil devient lieu de jugement des comparaisons gagnées. Dans cette vision, Dieu n'est plus un juge moral, mais agit comme un *trader* échangeant possessions, prestige et pouvoir obtenus contre des bons points. Même les critiques marxistes de l'ordre bourgeois retombent dans une forme linéaire de l'histoire à travers le

matérialisme historique et la révolution, son aboutissement eschatologique (voir p. ex. Bookchin, 1982, p. 232)⁸⁹.

Au contraire, il s'agirait de «renverser la conception linéaire du temps, propre aux grands récits de la modernité, car elle impose une hiérarchie des modes de vie perpétuant la domination: la forme de vie de ceux qui ont le temps et la forme de vie de ceux qui ne l'ont pas» (Serrano, 2020, p. 612). Or, sortir de ces rapports de domination nécessiterait de renverser la conception du temps elle-même. «Si l'on veut remettre en question les rapports de domination, il faut sortir de la logique sur laquelle reposent les discours la légitimant: une logique du temps linéaire entre un passé que l'on cherche à dépasser pour arriver à un avenir glorieux. S'émanciper reviendrait à reconquérir le temps pour l'habiter autrement.» (*ibid.*)

Si cette conception néo-augustinienne de l'histoire s'adapte parfaitement à une vision cognitive du bonheur (comme espace de différences), rien n'indique qu'il serait impossible de faire marche arrière⁹⁰. Convoquer des épistémologies du Sud (De Sousa Santos, 2016) pourrait être un moyen de sortir de cette représentation du bonheur comme conquête du temps et comme comparaison. Aller vers des mesures plus affectives est déjà un moyen de représenter davantage d'autres formes de bonheur. L'image hédonique du bonheur admet des cycles, des hauts et des bas et une certaine volatilité, et ne s'appuie que peu sur un axe temporel lors de son évaluation. La cognitivation des mesures actuelles ne rend pas honneur à la pluralité des formes de bonheur. Veenhoven parle

⁸⁹ À l'inverse, Jules Michelet «délinéarise et défatalise l'histoire»: «Le progrès n'est pas du tout une ligne droite et suivie; c'est une ligne en spirale, qui a des courbes, des retours énormes sur elle-même, des interruptions si fortes qu'il ne recommence ensuite qu'avec peine et lentement?» (Michelet, 1874, p. 66, cité dans Bantigny, 2019)

⁹⁰ «Pour le christianisme, l'éternel retour n'est pas pensable car l'histoire se déroule selon un plan qui comporte un début et une fin» (Rist, 1996, p. 59).

des différentes formes de bonheur, celui des prêtres, celui des psychologues, celui des poètes, ou du bonheur plus cognitif, celui des institutions (Veenhoven, 2000). En plus d'être une forme de bonheur froide, stratégique et possiblement désincarnée, dans laquelle tous les *gagnants* sont heureux et tous les *perdants* malheureux, cette tendance éclipse même des formes de bonheur, telles que celles des poètes, des artistes, des amoureux, des gens travaillant dans le soin ou l'éducation, heureux de contribuer et d'aider les autres, sans forcément piétiner la pyramide sociale et, accessoirement, la planète. La mesure cognitive, comme matrice de cadrage, avalise ici «une destruction lucide, systématique et même acharnée de toute émotion au profit d'un intellect quasi mortifère» (Pessoa, 2016, p. 7). Pour le dire comme le Dalaï-Lama, «la planète n'a pas besoin de gens qui réussissent. La planète a désespérément besoin de plus de faiseurs de paix, de guérisseurs, de conteurs d'histoires et passionnés de toutes sortes». Selon la pensée complexe, nous sommes conjointement des êtres intéressés, définis par le profit et l'intérêt, et des êtres pleins de compassion, à la recherche de beauté et de justice. La cognitivation des mesures actuelles de bonheur ne rend pas justice à cette diversité d'horizon et nous enferme dans la première vision économiciste du bonheur d'*Homo faber* qui opère une double séparation avec «un monde réduit à l'état d'objet utile, coupé de la nature en nous (le corps machine, les émotions réprimées) et hors de nous (la nature réduite à un ensemble de ressources)» (Luyckx, 2020, p. 91). Cette scission avec l'environnement est conjointement une scission avec nous-mêmes. Si *Homo faber* et *Homo economicus* représentent un point de l'histoire et de l'espace où cette opération a eu lieu, rien n'indique que celle-ci soit irréversible. La modernité s'est accompagnée d'une valorisation de la rapidité et d'un dénigrement de la lenteur (Vidal, 2020). À sa façon, l'échelle de Cantril valorise aussi la rapidité par l'accumulation, alors que d'autres mesures affectives sont insensibles à la rapidité.

Repenser nos rythmes, qu'ils soient productifs, sociétaux ou sociaux, semble être un moyen de toucher conjointement le bonheur et la durabilité. Repenser les mots que nous utilisons, même ceux qui touchent à nos affects et nos plaisirs pour ne pas laisser notre sphère intime être colonisée par des récits destructeurs. Repenser la valeur des mesures pour remettre en question la mesure des valeurs.

Épilogue

Sur une plage abandonnée, un pêcheur ramène son filet. Il en retire quelques petits poissons. Assez pour nourrir sa famille aujourd'hui. Doit-il faire davantage? Il regarde l'horizon. Quelques grands navires ont jeté l'ancre au loin. Des coques de bois s'agitent plus près de la plage. Il se souvient de l'histoire de l'entrepreneur qui pousse le vieil homme à pêcher plus pour vendre afin de pouvoir acheter un bateau plus performant, dans le but de recruter des personnes et de libérer du temps pour faire ce qu'il aime vraiment faire, pêcher. Il s'arrête ici pour aujourd'hui. Il aura le temps de cuisiner et de jouer avec son fils. Il se redirige vers chez lui. Sur le mur, un certain nombre de cadrans de fortune posés par la municipalité indiquent le nombre d'événements sociaux, le niveau de confiance et le plaisir déclaré par les gens de la communauté.

La Grande décélération, entamée dans sa région depuis des années a produit des résultats inattendus. Baisse de la production domestique, hausse du temps disponible, restauration des écosystèmes, diminution de l'évaluation de sa vie, qui souffre davantage par rapport aux pays voisins qui continuent d'accélérer, mais hausse des affects positifs et du bonheur déclaré. Le capital social a également augmenté. La mutualisation de l'appareil de production a permis le partage des bénéfices entre les individus. Une partie de la semaine est dédiée à la collectivité, le reste à ses propres activités. La restauration des écosystèmes a réduit les problèmes de santé chez les enfants et les vieillards. Les discours vantant le productivisme et le bonheur comparatif existent encore, mais ils sont devenus minoritaires. Certains commencent à citer cette région comme un futur modèle de développement.

L'après-midi est chaude. Un groupe de pêcheurs contemplant la mer, un bol en terre cuite entre les mains. À l'est, les brumes laissent imaginer une soirée douce. Le sable glisse entre ses doigts de pied. Il sourit.

Glossaire

Bien-être : qualité de vie d'un individu, d'une communauté ou d'un pays, observable de l'intérieur ou de l'extérieur.

Bonheur : bien-être ressenti de l'intérieur et déclaré par les personnes (aussi appelé bien-être subjectif).

Dimension : dans un indice, représente les sous-parties. Ex : niveau d'éducation dans un indice national de qualité de vie.

Données : réponses enregistrées à partir d'enquêtes, d'observations ou de mesures.

Développement durable : issu du rapport Brundtland de 1987. Concept de développement équitable (intragénérationnel) respectant les besoins des générations futures (intergénérationnel), basé sur l'équilibre des trois sphères (économique, environnementale, sociale).

Durabilité : caractère de ce qui est durable. Pris dans son acception actuelle, se réfère à la capacité à durer dans le temps et donc de préserver l'environnement. Elle comprend la durabilité faible (proche du développement durable, qui laisse une substituabilité des capitaux économiques, sociaux et environnementaux) et la durabilité forte (qui met l'environnement au centre dont dépendent la société et l'économie).

Eudémonique : bien-être multidimensionnel lié au sens dans la vie, aux bonnes relations sociales, à une vie de vertu.

Forme de bonheur : approche cognitive (évaluation de sa vie, satisfaction à l'égard de sa vie) ou affective (bonheur dans sa vie, affects positifs).

Hédonique : type de bien-être ressenti par les individus.

Indicateur : mesure unidimensionnelle.

Indice ou indicateur agrégé : mesure multidimensionnelle composée de plusieurs indicateurs composites.

Mesure : approche quantitative.

Proxy : approximation mesurée d'une variable latente.

Qualité de vie : environnement de vie agréable, observable de l'extérieur ou par les individus.

Variable latente : concept inobservable que l'on tente d'approcher par le biais d'une variable observée.

Annexes

Niveaux de bonheur par pays

Le tableau suivant présente les quatre mesures de bonheur utilisées dans cette étude⁹¹.

Nom du pays	Évaluation de sa vie	Satisfaction à l'égard de sa vie	Bonheur	Affects positifs
Afghanistan	3,5	4	ND	0,55
Afrique du Sud	4,73	6	3,1	0,79
Albanie	4,98	5,3	2,87	0,66
Algérie	5,39	5,9	2,94	0,61
Allemagne	6,91	7,3	3,08	0,77
Angola	4,42	4,6	ND	0,61
Arabie Saoudite	6,42	7	3,35	0,73
Argentine	6,4	7,2	3,18	0,84
Arménie	4,41	4,7	3,06	0,56

⁹¹ Sources des données :

- Évaluation de sa vie : Gallup, moyenne 2010-2019, accédé le 02.08.2023 à : <https://worldhappiness.report/data/>
- Satisfaction à l'égard de sa vie : World Database of Happiness, moyenne 2010-2019, accédé le 10.06.2023 à : <https://worlddatabaseofhappiness.eur.nl/rank-reports/satisfaction-with-life/>
- Bonheur de sa vie : World Value Survey vagues 5,6,7, Eurobarometer, Latinobarometro; ND: Non disponible.
- Affects positifs : Gallup, moyenne 2010-2019; accédé le 02.08.2023 à l'adresse suivante : <https://worldhappiness.report/data/>

Australie	7,29	6,9	3,15	0,79
Autriche	7,26	7,7	3,22	0,78
Azerbaïdjan	5,05	6,3	3,03	0,59
Bahreïn	5,88	6,3	ND	0,7
Bangladesh	4,7	5	3,17	0,61
Belgique	6,93	7,5	3,33	0,79
Bénin	4,13	3,7	ND	0,62
Bhoutan	5,2	5,6	ND	0,82
Biélorussie	5,57	5,3	3,12	0,56
Bolivie	5,81	6,3	3,09	0,76
Bosnie et Herzégovine	5,21	5,2	3,14	0,58
Botswana	3,78	4	ND	0,71
Brésil	6,66	7,4	3,17	0,77
Bulgarie	4,54	4,7	2,68	0,61
Burkina Faso	4,25	4,2	3,01	0,61
Burundi	3,46	3,8	ND	0,67
Cambodge	4,31	4,2	ND	0,81
Cameroun	4,69	4,8	ND	0,63
Canada	7,37	7,9	3,03	0,85
Chili	6,52	7	3,1	0,83
Chine	5,12	6,5	3,15	0,83
Chypre	6	6,6	3,05	0,76
Colombie	6,34	8,2	3,45	0,83
Comores	4,04	4	ND	0,7
Congo (Brazzaville)	4,54	4,5	ND	0,6
Congo (Kinshasa)	4,4	4,6	ND	0,6

Corée du Sud	6,02	5,9	2,93	0,66
Costa Rica	7,15	7,8	3,24	0,87
Côte d'Ivoire	4,57	4,1	ND	0,69
Croatie	5,54	6,3	2,98	0,6
Danemark	7,62	8,3	3,21	0,82
Djibouti	4,69	4,6	ND	0,58
Égypte	4,31	4,3	2,73	0,55
El Salvador	6,08	6,4	3,04	0,84
Émirats arabes unis	6,83	7,5	ND	0,78
Équateur	5,94	7,7	3,5	0,85
Espagne	6,35	7	3,1	0,7
Estonie	5,68	6,4	3,02	0,73
États-Unis d'Amérique	7,02	7,1	3,15	0,83
Éthiopie	4,38	4,7	3,18	0,67
Finlande	7,55	8	3,1	0,78
France	6,64	6,7	3,23	0,78
Gabon	4,44	4,5	ND	0,59
Gambie	4,73	ND	ND	0,81
Géorgie	4,38	4,5	3,09	0,56
Ghana	4,8	5,7	3,29	0,72
Grèce	5,32	6	2,79	0,66
Guatemala	6,24	6,7	3,41	0,85
Guinée	4,11	4,1	ND	0,68
Haïti	3,99	4,3	ND	0,58
Honduras	5,36	5,5	3,03	0,84
Hong Kong	5,51	6,9	2,91	0,68

Hongrie	5,32	6,1	3	0,68
Inde	4,28	4,8	3,24	0,67
Indonésie	5,29	5,6	3,37	0,87
Irak	4,69	5,5	2,79	0,52
Iran	4,73	5,1	3,37	0,63
Irlande	7,02	7	3,4	0,82
Islande	7,52	8	3,39	0,87
Israël	7,24	7,6	3,01	0,67
Italie	6,12	7,1	2,98	0,67
Jamaïque	5,57	5,7	ND	0,77
Japon	5,96	6,1	3,2	0,76
Jordanie	5,13	6,2	3,08	0,64
Kazakhstan	5,85	6,9	3,19	0,72
Kenya	4,44	4,6		0,76
Kirghizistan	5,22	6,6	3,65	0,73
Koweït	6,26	6,9	3,33	0,74
Laos	4,85	5,1		0,88
Lesotho	4	4,6	ND	0,75
Lettonie	5,62	6,5	2,78	0,61
Liban	4,98	6,1	3,03	0,51
Libéria	4,07	4,5	ND	0,61
Lituanie	5,82	6	2,92	0,57
Luxembourg	7,06	7,5	3,3	0,77
Lybie	5,55	5,8	3,26	0,7
Madagascar	3,91	3,9	ND	0,72
Malaisie	5,76	6,8	3,03	0,82
Malawi	3,87	4,2	ND	0,67

Mali	4,31	4,3	3,2	0,74
Malte	6,42	7,1	3,13	0,7
Maroc	5,04	5,5	2,94	0,67
Maurice	5,84	5,9	ND	0,78
Mauritanie	4,45	4,7	ND	0,74
Mexique	6,76	8,3	3,51	0,82
Moldavie	5,75	6,3	2,49	0,59
Mongolie	5,06	5,2	ND	0,68
Monténégro	5,33	7,3	3,26	0,58
Mozambique	4,68	5,3	ND	0,61
Myanmar	4,41	4,8	3,18	0,8
Namibie	4,57	5,2	ND	0,72
Népal	4,7	5	ND	0,62
Nicaragua	5,89	6,2	3,33	0,81
Niger	4,3	4,2	ND	0,71
Nigeria	5,02	5,8	3,11	0,74
Norvège	7,54	8	3,35	0,84
Nouvelle-Zélande	7,28	7,4	3,26	0,84
Ouganda	4,25	4,3	3,03	0,69
Ouzbékistan	5,95	6,2	3,61	0,81
Pakistan	5,38	7,3	3,35	0,61
Palestine	4,69	5,1	2,8	0,6
Panama	6,66	7,4	3,09	0,86
Paraguay	5,68	6,1	2,93	0,88
Pays-Bas	7,45	7,6	3,1	0,85
Pérou	5,76	6,8	3,16	0,79
Philippines	5,39	7	3,44	0,82

Pologne	5,96	7	3,22	0,75
Portugal	5,38	6	3,01	0,7
Qatar	6,61	7,8	3,54	0,76
République centrafricaine	3,35	3,4	ND	0,56
République dominicaine	5,26	5,5	3,04	0,77
République tchèque	6,58	6,7	3,07	0,69
Roumanie	5,6	6,8	2,94	0,66
Royaume-Uni	6,93	7,3	3,22	0,8
Russie	5,66	5,7	2,93	0,65
Rwanda	3,47	6,1	3,3	0,74
Sénégal	4,41	4,3	ND	0,74
Serbie	5,3	4,9	2,94	0,52
Sierra Leone	4,35	4,8	ND	0,55
Singapour	6,5	6,6	3,14	0,74
Slovaquie	6,1	6,9	3,09	0,71
Slovénie	6,06	6,9	3,04	0,65
Somalie	5,18	5,4	ND	0,88
Soudan	4,36	4,6	ND	0,59
Sri Lanka	4,29	4,5	ND	0,83
Suède	7,38	7,8	3,33	0,83
Suisse	7,57	8,1	3,27	0,8
Surinam	6,27	6,7	ND	0,76
Swaziland	4,49	5,7	ND	0,81
Syrie	3,56	3,7	ND	0,48
Tadjikistan	5	5,1	3,57	0,67

Taiwan	6,37	6,6	3,15	0,84
Tanzanie	3,56	3,7	3,5	0,71
Tchad	4,08	4,1	ND	0,56
Thaïlande	6,26	7,3	3,15	0,86
Togo	3,71	3,4	ND	0,58
Trinité-et-Tobago	6,29	7,2	3,41	0,86
Tunisie	4,73	5,2	2,89	0,56
Turkménistan	5,49	6,1	ND	0,61
Turquie	5,3	6,2	3,06	0,53
Ukraine	4,58	5,1	2,93	0,59
Uruguay	6,42	7,3	3,35	0,84
Venezuela	5,86	6,8	3,13	0,8
Vietnam	5,28	5,6	3,45	0,65
Yémen	3,77	4	2,87	0,52
Zambie	4,45	5,2	2,78	0,73
Zimbabwe	4,07	5,3	2,54	0,73

Mesures de bien-être écologique

HPI

Le Happy Planet Index (HPI), lancé en 2006 par la New Economics Foundation (NEF) basée au Royaume-Uni, incarne l'ambition de développer des indicateurs de progrès qui se détachent de la prédominance économique. Conçu initialement pour mesurer le rapport entre les années de vie heureuses (un calcul issu de la multiplication de la satisfaction de vie moyenne par l'espérance de vie) et l'empreinte écologique, cet indice vise à promouvoir une perspective plus équilibrée du bien-être et de la durabilité (Abdallah *et al.*, 2009).

Par la suite, l'indice a été complété par l'introduction d'un indicateur mesurant l'inégalité des résultats, et le critère de satisfaction de vie a été substitué par l'évaluation de la vie selon l'échelle de Cantril.

Classement	Pays	HPI	Classement	Pays	HPI
1	Costa Rica	44,7	68	Tunisie	26,2
2	Mexique	40,7	69	Chine	25,7
3	Colombie	40,7	70	Arménie	25,7
4	Vietnam	40,3	71	Cambodge	25,6
5	Panama	39,5	72	Surinam	25,4
6	Nicaragua	38,7	73	Bosnie-Herzégovine	25,3
7	Bangladesh	38,4	74	Zambie	25,2
8	Thaïlande	37,3	75	Portugal	24,8
9	Équateur	37,0	76	Corée du Sud	24,8
10	Jamaïque	36,9	77	Myanmar	24,7
11	Norvège	36,8	78	Slovénie	24,6
12	Albanie	36,8	79	Kenya	24,2
13	Uruguay	36,1	80	Iran	24,0
14	Espagne	36,0	81	Canada	23,9
15	Indonésie	35,7	82	Égypte	23,8
16	El Salvador	35,6	83	Belgique	23,7
17	Pays-Bas	35,3	84	Mozambique	23,7
18	Argentine	35,2	85	Grèce	23,6
19	Philippines	35,0	86	Paraguay	23,3
20	Pérou	34,6	87	Bolivie	23,3
21	Brésil	34,3	88	Comores	23,1

22	Suisse	34,3	89	Yémen	22,8
23	Tadjikistan	34,2	90	Nigeria	22,2
24	Guatemala	34,2	91	Libéria	22,2
25	Sri Lanka	33,8	92	Tanzanie	22,1
26	Venezuela	33,6	93	Malawi	22,1
27	Algérie	33,3	94	Zimbabwe	22,1
28	Kirghizistan	33,1	95	Liban	21,9
29	Danemark	32,7	96	Sénégal	21,9
30	Maroc	32,7	97	Biélorussie	21,7
31	Royaume-Uni	31,9	98	Namibie	21,6
32	Chili	31,7	99	Ghana	21,4
33	Pakistan	31,5	100	Australie	21,2
34	Finlande	31,3	101	Oman	21,1
35	Nouvelle-Zélande	31,3	102	Lituanie	21,0
36	Islande	31,1	103	États-Unis d'Amérique	20,7
37	Géorgie	31,1	104	Bulgarie	20,4
38	Chypre	30,7	105	Afghanistan	20,2
39	Népal	30,5	106	Rwanda	19,6
40	Autriche	30,5	107	Ouganda	19,4
41	France	30,4	108	Syrie	19,1
42	République dominicaine	30,3	109	Kazakhstan	19,1
43	Malaisie	30,3	110	Congo (Brazzaville)	18,8
44	Croatie	30,2	111	Russie	18,7
45	Irlande	30,0	112	Mauritanie	18,0
46	Allemagne	29,8	113	Estonie	17,9

47	Inde	29,2	114	Burkina Faso	17,9
48	Ouzbékistan	29,1	115	Gabon	17,5
49	Serbie	29,0	116	Lettonie	17,1
50	Malte	29,0	117	Niger	16,8
51	Israël	28,8	118	Hong Kong	16,8
52	Roumanie	28,8	119	Cameroun	16,7
53	Bhoutan	28,6	120	Lesotho	16,7
54	Haïti	28,6	121	Botswana	16,6
55	Japon	28,3	122	Djibouti	16,4
56	Slovaquie	28,2	123	Afrique du Sud	15,9
57	Italie	28,1	124	Guinée	15,9
58	Suède	28,0	125	Trinité-et-Tobago	15,7
59	Pologne	27,5	126	Burundi	15,6
60	Ile Maurice	27,4	127	Sierra Leone	15,3
61	République tchèque	27,3	128	Turkménistan	14,6
62	Honduras	27,2	129	Côte d'Ivoire	14,4
63	Éthiopie	26,7	130	Mongolie	14,3
64	Irak	26,5	131	Le Bénin	13,4
65	Turquie	26,4	132	Togo	13,2
66	Hongrie	26,4	133	Luxembourg	13,2
67	Ukraine	26,4	134	Tchad	12,8

SDG

L'indice des objectifs de développement durable (ODD) est une mesure composite élaborée par l'économiste Jeffrey Sachs et ses collègues, agréant des indicateurs afin d'évaluer les progrès accomplis vers les 17 objectifs de développement durable (ODD). L'édition de 2021 intègre 91 indicateurs à l'échelle internationale, complétés par 30 indicateurs spécifiques aux pays membres de l'OCDE. Elle provient d'un « mélange de sources de données officielles et non officielles. La plupart des données (environ deux tiers) sont élaborées par des organisations internationales [...] qui appliquent des processus de validation des données étendus et rigoureux. D'autres sources statistiques moins traditionnelles sont utilisées (représentant environ un tiers de nos données), notamment des enquêtes auprès des ménages (Gallup World Poll), des données provenant d'organisations et de réseaux de la société civile (entre autres, Oxfam, Tax Justice Network, World Justice Project, Reporters sans frontières), des revues évaluées par des pairs (pour suivre les retombées internationales, par exemple) et les systèmes d'information géographique (SIG)⁹². »

Classement	Pays	Indice ODD	Classement	Pays	Indice ODD
1	Finlande	85,9	77	Jamaïque	69
2	Suède	85,6	78	Égypte	68,6
3	Danemark	84,9	79	Sri Lanka	68,1
4	Allemagne	82,5	80	Panama	68
5	Belgique	82,2	81	El Salvador	67,9
6	Autriche	82,1	82	Bolivie	67,6

⁹² Sustainable Development Report, <https://dashboards.sdindex.org/chapters/methodology> (consulté le 13.02.2024).

7	Norvège	82	83	Surinam	67
8	France	81,7	84	Paraguay	66,9
9	Slovénie	81,6	85	Liban	66,8
10	Estonie	81,6	86	Qatar	66,7
11	Pays-Bas	81,6	87	Maurice	66,7
12	République tchèque	81,4	88	Népal	66,5
13	Irlande	81	89	Indonésie	66,3
14	Croatie	80,4	90	Arabie Saoudite	66,3
15	Pologne	80,2	91	Nicaragua	66,3
16	Suisse	80,1	92	Bahreïn	66,1
17	Royaume-Uni	80	93	Myanmar	64,9
18	Japon	79,8	94	Cambodge	64,5
19	Slovaquie	79,6	95	Philippines	64,5
20	Espagne	79,5	96	Irak	63,8
21	Canada	79,2	97	Mongolie	63,8
22	Lettonie	79,2	98	Afrique du Sud	63,7
23	Nouvelle-Zélande	79,1	99	Trinité-et-Tobago	63,5
24	Biélorussie	78,8	100	Bangladesh	63,5
25	Hongrie	78,8	101	Laos	63
26	Italie	78,8	102	Gabon	62,8
27	Portugal	78,6	103	Honduras	62,8
28	Corée du Sud	78,6	104	Koweït	62,5
29	Islande	78,2	105	Ghana	62,5
30	Chili	77,1	106	Botswana	61,9
31	Lituanie	76,7	107	Namibie	61,8
32	États-Unis	76	108	Turkménistan	61,1
33	Malte	75,7	109	Kenya	60,6

34	Serbie	75,6	110	Inde	60,1
35	Australie	75,6	111	Guatemala	59,9
36	Ukraine	75,5	112	Venezuela	59,3
37	Grèce	75,4	113	Gambie	59,3
38	Israël	75	114	Zimbabwe	58,7
39	Roumanie	75	115	Sénégal	58,4
40	Chypre	74,9	116	Syrie	58
41	Uruguay	74,5	117	Guyane	57,9
42	Luxembourg	74,2	118	Pakistan	57,7
43	Thaïlande	74,2	119	Rwanda	57,6
44	Kirghizistan	74	120	Côte d'Ivoire	57,6
45	Bulgarie	73,8	121	Tanzanie	56,4
46	Russie	73,8	122	Mauritanie	55,5
47	Bosnie- Herzégovine	73,7	123	Cameroun	55,3
48	Moldavie	73,7	124	Lesotho	54,6
49	Costa Rica	73,6	125	Éthiopie	54,5
50	Vietnam	72,8	126	Afghanistan	53,9
51	Argentine	72,8	127	Djibouti	53,8
52	Équateur	72,5	128	Burkina Faso	53,5
53	Azerbaïdjan	72,4	129	Ouganda	53,5
54	Géorgie	72,2	130	Zambie	53,4
55	Chine	72,1	131	Togo	53,2
56	Arménie	71,8	132	Congo (Kinshasa)	52,9
57	Kazakhstan	71,6	133	Yémen	52,9
58	Tunisie	71,4	134	Mali	52,2
59	Brésil	71,3	135	Burundi	51,8
60	Pérou	71,1	136	Sierra Leone	51,7
61	Albanie	71	137	Malawi	51,4

62	Malaisie	70,9	138	Haïti	51,4
63	Algérie	70,9	139	Mozambique	51,1
64	République dominicaine	70,8	140	Guinée	51
65	Colombie	70,6	141	Angola	50,3
66	Maroc	70,5	142	Le Bénin	49,9
67	Turquie	70,4	143	Niger	49,5
68	Émirats arabes unis	70,2	144	Soudan	49,5
69	Jordanie	70,1	145	Congo (Brazzaville)	49,3
70	Oman	70,1	146	Madagascar	49
71	Iran	70	147	Nigeria	48,9
72	Bhoutan	70	148	Libéria	48,6
73	Singapour	69,9	149	Somalie	45,6
74	Ouzbékistan	69,8	150	Tchad	40,9
75	Tadjikistan	69,8	151	Rép. centrafricaine	38,3
76	Mexique	69,1			

HSDI

L'indice de développement humain durable (HSDI) représente une évolution de l'indice de développement humain (IDH), enrichi pour refléter des préoccupations environnementales. Tout en conservant les indicateurs usuels de l'IDH (alphabétisation, espérance de vie et PIB par habitant), le HSDI y ajoute la prise en compte des émissions de gaz à effet de serre. Il a été créé pour mettre un terme à la célébration des nations développées dévoreuses de gaz et pour fournir un moyen rapide et frugal de saisir le développement humain durable.

Classement	Pays	HSDI	Classement	Pays	HSDI
1	Norvège	0,906	75	Chine	0,736
2	Suède	0,903	76	Thaïlande	0,735
3	Suisse	0,902	77	Paraguay	0,734
4	Hong Kong	0,898	78	Surinam	0,732
5	Nouvelle-Zélande	0,894	79	Bolivie	0,730
6	Israël	0,891	80	Moldavie	0,718
7	Israël	0,890	81	Turkménistan	0,718
8	France	0,885	82	Philippines	0,716
9	Allemagne	0,883	83	Mongolie	0,712
10	Danemark	0,882	84	Égypte	0,710
11	Pays-Bas	0,882	85	Guyane	0,703
12	Japon	0,880	86	Oman	0,702
13	Autriche	0,876	87	Botswana	0,701
14	Espagne	0,874	88	Bahreïn	0,700
15	Slovénie	0,873	89	Ouzbékistan	0,700
16	Corée du Sud	0,872	90	Honduras	0,699
17	Italie	0,870	91	Namibie	0,697
18	Belgique	0,867	92	Syrie	0,697
19	Belgique	0,867	93	Indonésie	0,691
20	Finlande	0,861	94	Kirghizistan	0,691
21	Royaume-Uni	0,858	95	Koweït	0,687
22	Grèce	0,854	96	Tadjikistan	0,687
23	Le Canada	0,849	97	Émirats arabes unis	0,680
24	Australie	0,848	98	Vietnam	0,671
25	République tchèque	0,845	99	Nicaragua	0,670

26	Malte	0,845	100	Afrique du Sud	0,668
27	États-Unis d'Amérique	0,845	101	Maroc	0,661
28	Irlande	0,844	102	Guatemala	0,656
29	Slovaquie	0,843	103	Irak	0,648
30	Hongrie	0,836	104	Inde	0,632
31	Lettonie	0,836	105	Ghana	0,630
32	Lituanie	0,835	106	Congo (Brazzaville)	0,622
33	Chili	0,831	107	Laos	0,615
34	Portugal	0,831	108	Cambodge	0,614
35	Argentine	0,824	109	Bhoutan	0,611
36	Uruguay	0,823	110	Guinée	0,605
37	Pologne	0,821	111	Trinité-et-Tobago	0,604
38	Croatie	0,820	112	Kenya	0,602
39	Panama	0,813	113	Pakistan	0,596
40	Roumanie	0,813	114	Bangladesh	0,594
41	Estonie	0,812	115	Angola	0,579
42	Mexique	0,804	116	Myanmar	0,578
43	Serbie	0,799	117	Cameroun	0,577
44	Costa Rica	0,794	118	Madagascar	0,576
45	Albanie	0,792	119	Tanzanie	0,564
46	Géorgie	0,788	120	Yémen	0,558
47	Luxembourg	0,787	121	Népal	0,557
48	Biélorussie	0,785	122	Sénégal	0,557
49	Malaisie	0,783	123	Nigeria	0,556
50	Liban	0,781	124	Haïti	0,552

51	Pérou	0,780	125	Mauritanie	0,551
52	Maurice	0,777	126	Ouganda	0,545
53	Libye	0,775	127	Togo	0,535
54	Équateur	0,774	128	Comores	0,534
55	Arménie	0,772	129	Zambie	0,531
56	Brésil	0,772	130	Rwanda	0,530
57	Jamaïque	0,771	131	Djibouti	0,529
58	Venezuela	0,771	132	Bénin	0,527
59	Bulgarie	0,769	133	Gambie	0,521
60	Colombie	0,768	134	Soudan	0,510
61	Ukraine	0,762	135	Malawi	0,503
62	Bosnie- Herzégovine	0,760	136	Côte d'Ivoire	0,502
63	Russie	0,760	137	Afghanistan	0,501
64	Tunisie	0,755	138	Zimbabwe	0,479
65	Algérie	0,752	139	Éthiopie	0,467
66	Jordanie	0,751	140	Mali	0,464
67	Turquie	0,750	141	Sierra Leone	0,441
68	République dominicaine	0,748	142	Burkina Faso	0,437
69	Arabie Saoudite	0,746	143	Libéria	0,434
70	Azerbaïdjan	0,745	144	Mozambique	0,427
71	Iran	0,744	145	Burundi	0,421
72	El Salvador	0,741	146	le Niger	0,400
73	Gabon	0,738	147	Congo (Kinshasa),	0,391
74	Kazakhstan	0,737	148	Qatar	0,000

SDI

L'indice de développement durable, ou Sustainable Development Index (SDI), conçu par l'anthropologue Jason Hickel (2020), est le rapport entre un indice de développement – obtenu à partir de la racine cubique de l'indice de revenu, de l'indice d'éducation et de l'indice de longévité – et l'impact écologique qui est un indice englobant les valeurs de l'empreinte matérielle et des émissions.

Classement	Pays	SDI	Classement	Pays	SDI
1	Costa Rica	0,853	74	Mauritanie	0,588
2	Sri Lanka	0,843	75	Le Bénin	0,587
3	Géorgie	0,839	76	Ouganda	0,586
4	Arménie	0,827	77	Rwanda	0,585
5	Albanie	0,826	78	Nigeria	0,581
6	Panama	0,821	79	Côte d'Ivoire	0,58
7	Pérou	0,818	80	Tanzanie	0,569
8	Moldavie	0,808	81	Madagascar	0,568
9	Algérie	0,803	82	Djibouti	0,563
10	République dominicaine	0,802	83	Lesotho	0,555
11	Colombie	0,801	84	Togo	0,555
12	Azerbaïdjan	0,796	85	Sénégal	0,552
13	Tunisie	0,786	86	Afghanistan	0,551
14	Équateur	0,783	87	Haïti	0,549
15	Mexique	0,78	88	Malte	0,542
16	Argentine	0,777	89	Lettonie	0,535
17	Bolivie	0,773	90	Gambie	0,534
18	Philippines	0,773	91	Uruguay	0,529

19	Indonésie	0,771	92	Italie	0,525
20	Jordanie	0,771	93	Éthiopie	0,523
21	Ouzbékistan	0,761	94	France	0,522
22	Paraguay	0,759	95	Malawi	0,521
23	Ukraine	0,758	96	Chine	0,517
24	Gabon	0,757	97	Libéria	0,517
25	Libye	0,757	98	Guinée	0,514
26	Jamaïque	0,756	99	Yémen	0,506
27	Égypte	0,755	100	Mozambique	0,491
28	Brésil	0,754	101	Bahreïn	0,488
29	Kirghizistan	0,746	102	Burkina Faso	0,487
30	Bulgarie	0,744	103	Sierra Leone	0,486
31	Trinité-et-Tobago	0,742	104	Burundi (en anglais)	0,467
32	Maroc	0,739	105	Mali (en anglais)	0,467
33	Chili	0,737	106	Malaisie	0,466
34	Thaïlande	0,737	107	Espagne	0,462
35	Hongrie	0,734	108	Arabie Saoudite	0,456
36	Mongolie	0,732	109	Nouvelle- Zélande	0,436
37	Vietnam	0,729	110	Belgique	0,429
38	El Salvador	0,724	111	République centrafricaine	0,428
39	Tadjikistan	0,719	112	Tchad	0,428
40	Bosnie et Herzégovine	0,715	113	Pologne	0,426
41	Guatemala	0,714	114	Slovénie	0,425
42	Venezuela	0,712	115	Irlande	0,424
43	Nicaragua	0,711	116	Niger	0,424

44	Roumanie	0,711	117	Israël	0,419
45	Irak	0,704	118	Kazakhstan	0,395
46	Liban	0,699	119	Allemagne	0,393
47	Inde	0,696	120	Royaume-Uni	0,391
48	Croatie	0,69	121	Serbie	0,382
49	Afrique du Sud	0,69	122	République tchèque	0,376
50	Surinam	0,689	123	Danemark	0,355
51	Fédération de Russie	0,685	124	Chypre	0,338
52	Bhoutan	0,683	125	Botswana	0,335
53	Honduras	0,683	126	Grèce	0,328
54	Bangladesh	0,681	127	Suède	0,325
55	Turquie	0,675	128	Japon	0,305
56	Namibie	0,669	129	Pays-Bas	0,299
57	Ghana	0,659	130	Lituanie	0,291
58	Laos	0,658	131	Corée du Sud	0,274
59	Népal	0,648	132	Qatar	0,26
60	Kenya	0,647	133	Suisse (en anglais)	0,257
61	Cambodge	0,64	134	Turkménistan	0,255
62	Oman	0,631	135	Autriche	0,252
63	Zambie	0,629	136	Islande	0,232
64	Myanmar	0,628	137	Slovaquie	0,23
65	Angola	0,626	138	Finlande	0,223
66	Portugal	0,624	139	Estonie	0,201
67	Congo	0,618	140	Norvège	0,197
68	Zimbabwe	0,615	141	Canada	0,191

69	Iran	0,612	142	États-Unis d'Amérique	0,181
70	Maurice	0,609	143	Australie	0,15
71	Cameroun	0,607	144	Émirats arabes unis	0,11
72	Syrie	0,607	145	Koweït	0,099
73	Pakistan	0,6	146	Singapour	0,079

Mesures d'impact écologique

Empreinte carbone (moyenne 2010-2019)

L'empreinte carbone représente l'empreinte de réchauffement d'une personne, un groupe de personnes, d'un pays ou d'une activité. En plus du CO₂, elle comprend les émissions de plusieurs gaz à effet de serre (CH₄, N₂O, gaz fluorés), modulées par un coefficient⁹³. C'est une mesure de la quantité totale d'émissions de dioxyde de carbone (CO₂) et de méthane (CH₄) d'une population, d'un système, d'un process (Lazarevic et Martin, 2016) ou d'une activité définie, en tenant compte de toutes les sources, puits et stockages pertinents dans les limites spatiales et temporelles de la population, du système ou de l'activité en question (Wright, Kemp et Williams, 2011). Pour des raisons de simplification, toutes les émissions sont ramenées au standard équivalent dioxyde de carbone en utilisant le potentiel de réchauffement planétaire sur cent ans (PRP100), le méthane équivalant à 28-34 fois celui du CO₂, le N₂O, 273 fois celui du CO₂. Malgré des effets différents et des dynamiques complexes (certains ralentissent les cycles de l'eau), c'est le CO₂ qui, en cumulé, a, de loin, le plus gros impact de réchauffement. Peut-être légèrement moins critiquée que l'empreinte écologique,

⁹³ Les émissions incluent toutes les activités humaines entraînant des émissions pertinentes pour le climat, à l'exception de la combustion de biomasse/biofuel (carbone à cycle court).

car son focus est plus restreint et plus clair (Brulé, 2022), la mesure n'en reste pas moins exempte de reproches. Le réchauffement climatique étant la dimension de la durabilité qui semble prendre le plus de place en ce moment politiquement et médiatiquement (les années 1990 ont insisté sur la couche d'ozone, les années 2020 pourraient aussi voir émerger celle de l'eau ou de la biodiversité), c'est assez *naturellement* que l'empreinte carbone s'est retrouvée sur le devant de la scène. Elle est empiriquement corrélée à l'empreinte écologique avec des corrélats se situant autour de 0,50 (Foley *et al.*, 2003). L'empreinte carbone représente à la fois les émissions de CO₂ et d'autres gaz (méthane, oxydes d'azote) d'un individu, d'un territoire, d'un pays donné, ainsi que la capacité à absorber les émissions de carbone. Récemment, des instituts de recherche (Martin *et al.*, 2022), des restaurants⁹⁴, des domaines entiers (bio-informatique) (Grealey *et al.*, 2022) se sont mis à calculer leur empreinte carbone à des visées de réflexion, de communication, de marketing, etc.

Pour l'empreinte carbone, les émissions de gaz à effet de serre per capita et les chiffres de 2020 proviennent de la base de données européenne du Joint Research Center sur les émissions pour la recherche atmosphérique mondiale (EDGAR) (Crippa *et al.*, 2021). La valeur utilisée a été la moyenne des valeurs entre 2010 et 2019.

Empreinte écologique (2010-2019)⁹⁵

L'empreinte écologique est une mesure développée par Mathis Wackernagel et William Rees dans les années 1990. Elle fut soutenue par le World Wide Fund for Nature (WWF),

⁹⁴ On the menu at a UK restaurant: carbon footprint, France 24, <https://www.france24.com/en/live-news/20220810-on-the-menu-at-a-uk-restaurant-carbon-footprint> (consulté le 05.02.2024).

⁹⁵ Les données utilisées pour cette partie sur l'empreinte écologique ont été celles du Global Footprint Network.

ce qui fut à l'origine de son adoption massive. Elle fut citée par Jacques Chirac lors de son discours « notre maison brûle et nous regardons ailleurs » à Johannesburg, en 2002. L'idée sous-jacente est assez simple : nous dépendons d'un grand nombre de services fournis par les écosystèmes (production de nourriture, purification de l'eau et de l'air, stabilisation des cours d'eau par les marais et marécages, décomposition des déchets que nous produisons...). Un écosystème donné a une capacité biologique qui lui est propre et qui représente son aptitude à soutenir une certaine population avec un mode de vie donné (*carrying capacity*). Elle peut être mesurée de plusieurs façons, par exemple en surface. Le besoin de surface pour soutenir nos activités que ce soit au niveau individuel, industriel ou national, est notre empreinte écologique.

L'empreinte écologique est une mesure *spatiale et calendaire* (ha/an) qui prend en compte les surfaces nécessaires pour une personne, un groupe de personnes, un pays, une activité, etc. Le désormais très fameux jour de dépassement (*Overshoot Day*) est tout simplement un ratio de l'empreinte sur la capacité biologique traduit en termes calendaires⁹⁶. Elle est en ce sens anthropocentrée, puisqu'elle mesure les relations entre individus et planète dans une relation de dépendance de la seconde aux premiers (Le Clézio, 2009). Elle mesure « la surface de Terre et d'eau biologiquement productive dont un individu, une population ou une activité a besoin pour produire toutes les ressources qu'il consomme, pour accueillir l'infrastructure urbaine qu'il occupe et pour

⁹⁶ Un exemple fictif : si mon empreinte carbone est de 2 ha/an et que l'espace dont je dépends se renouvelle à un rythme de 1 ha/an, je suis en déficit de un ha/an. Mon jour de dépassement est donc le 30 juin, date à partir de laquelle je suis en dette écologique. Actuellement, la planète est capable de produire l'équivalent de 1,8 ha/cap/an. Nous sommes globalement à 2,8 ha/cap/an, chiffre qui cache de grandes disparités (0,61 ha/cap/an pour le Yémen et 14,7 ha/cap/an pour le Luxembourg, 4,60 ha/cap/an pour la France, 4,48 ha/cap/an pour la Suisse pour la période 2010-2019).

absorber les déchets qu'il produit, en utilisant les technologies et les pratiques de gestion des ressources courantes⁹⁷». Simple et efficace dans son principe, elle est plus complexe dans sa construction méthodologique. L'empreinte écologique comporte de multiples composantes, dont les terres cultivées, les forêts, les zones de pêche, les pâturages, les terrains bâtis et l'empreinte carbone. Elle est souvent mise en relation avec la capacité biologique d'une surface donnée (capacité de restauration des ressources) pour voir si l'unité étudiée est en bénéfice ou en déficit écologique. Cette mesure fait l'objet de nombreuses controverses (Marazzi, 2017).

⁹⁷ Une grande empreinte sur une petite planète?, Ministère fédéral de la Coopération économique et du Développement, https://www.footprint-network.org/content/uploads/2020/03/2010_Big_Foot_Small_Planet_fr.pdf (consulté le 13.02.2024).

Bibliographie

- Abdallah, S., Thompson, S., Michaelson, J., Marks, N., et Steuer, N. (2009). *The Happy Planet Index 2.0: Why good lives don't have to cost the Earth*, Londres : New Economics Foundation.
- Achard, P. (1986). Discours et sociologie du langage, *Langage & société*, 37(1), p. 5-60.
- Alain (1958). *Propos, I. 1906-1936*, Paris, Gallimard.
- Alderson, P. (2017). Book review: *Reconstructing Sociology: The Critical Realist Approach*, *The Sociological Review*, 65(3), p. 552-554, <https://doi.org/10.1177/0038026117701357> (consulté le 13.02.2024).
- Amos, O. M., Hitt, M. A. et Warner, L. (1982). Life satisfaction and regional development: A case study of Oklahoma, *Social Indicators Research*, 11, p. 319-331.
- Andrews, F. et Withey, S. B. (1976). *Social Indicators of Well-Being*, New York: Plenum Press.
- Arnsperger, C. et Bourg, D. (2016). Vers une économie authentiquement circulaire: réflexions sur les fondements d'un indicateur de circularité, *Revue de l'OFCE*, 145, p. 91-125.
- Azar, C., Holmberg, J., Karlsson, S. (2002). *Decoupling: Past Trends and Prospects for the Future*, Stockholm: Environmental Advisory Council.
- Bantigny, L. (2019). *L'œuvre du temps: mémoire, histoire, engagement*, Paris: Éditions de la Sorbonne.
- Bardet, A. (2021). La métaphore, entre réel et irréel. Introduction à trois textes inédits de José Ortega y Gasset, *Annales de phénoménologie*, 20, p. 339-350.
- Barnes, S. H., Farah, B. G. et Heunks, T (1979). Personal Dissatisfaction, in Barnes, S. H. et Kaase, M. (dir.), *Political Action: Mass Participation in Five Western Democracies*, Beverly Hills: Sage publications, p. 381-407.
- Bartolini, S. (2013). *Manifeste pour le bonheur: comment passer d'une société de l'avoir à une société du bien-être*, Paris: Les Liens qui libèrent.
- Baudrillard J. (1981). *Simulacres et simulation*, Paris: Galilée.
- Becker, G. S. (2009). *Human Capital: A Theoretical and Empirical Analysis, with Special Reference to Education*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Beccuement, D. (2003). Positivism et utilitarisme: regards croisés, Comte, Spencer, Huxley. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 8(1), p. 57-72.

- Benedetti, A. (2018). *Le coup de com' permanent*, Paris : Éditions du Cerf.
- Berting, J. (2008). Le temps vu par les sociologues. Les conceptions du temps dans la sociologie et dans les idéologies modernes, in *Le temps vu par... Actes du 129^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, «Le temps», Besançon, 2004*, Paris : Éditions du CTHS, p. 115-128. (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 129-2).
- Birnbaum, P. (1975), *La fin du politique*, Paris : Éditions du Seuil.
- Björn, A., Diamond, M., Owsianiak, M., Verzat, B. et Hauschild, M. Z. (2015). Strengthening the link between life cycle assessment and indicators for absolute sustainability to support development within planetary boundaries, *Environmental Science Technology*, 49, p. 6370-6371.
- Bjørnskov, C. (2010). How comparable are the Gallup World Poll life satisfaction data?, *Journal of Happiness Studies*, 11, p. 41-60.
- Blanchflower, D. G. et Graham, C. L. (2020). *The Mid-Life Dip in Well-Being: Economists (Who Find It) Versus Psychologists (Who Don't)!* (No. w26888), National Bureau of Economic Research.
- Blondiaux, L. (2016). *La fabrique de l'opinion. Une histoire sociale des sondages*, Paris : Média Diffusion.
- Boiral, O. (2006). *Réchauffement climatique et stratégies d'entreprises*, Québec : Institut EDS.
- Boniwell, I. et Zimbardo, P. G. (2015). Balancing time perspective in pursuit of optimal functioning, in Joseph S. (éd.), *Positive Psychology in Practice: Promoting Human Flourishing in Work, Health, Education, and Everyday Life*, Hoboken : John Wiley & Sons, p. 223-236.
- Bookchin, M. (1982). *The Ecology of Freedom*, Naperville : New Dimensions Foundation.
- Bookchin, M. (2017). *Notre environnement synthétique : la naissance de l'écologie politique*, Lyon : Atelier de création libertaire.
- Booyesen, F. (2002). An overview and evaluation of composite indices of development, *Social indicators research*, 59, p. 115-151.
- Boulanger, P.-M. (2004). Les indicateurs de développement durable : un défi scientifique, un enjeu démocratique, *Idées pour le débat*, 24, https://www.iddri.org/sites/default/files/import/publications/id_0421_boulanger.pdf (consulté le 01.02.2024).
- Bourdieu, P. (1975). L'ontologie politique de Martin Heidegger, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1(5), p. 109-156.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction*, Paris : Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1984). *Homo academicus*, Paris : Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (2003). La fabrique de l'habitus économique, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150(5), p. 79-90.
- Bourdieu, P. et Wacquant, L. (1998). Sur les ruses de la raison impériale, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 121(1), p. 109-118.

- Bourg, D. (2013). Le développement durable a fait son temps, *Moins!*, 6, p. 4-5.
- Bourg, D. (2018). De l'économie circulaire à l'économie permacirculaire, *Annales des Mines – Responsabilité et environnement*, 89, p. 30-33, <https://doi.org/10.3917/rei.089.0030> (consulté le 01.02.2024).
- Bradburn, N. M. (1969 a). *Bradburn Affect Balance Scale (ABS)* [Database record], APA PsycTests.
- Bradburn, N. M. (1969 b). *The Structure of Psychological Well-Being*, Oxford: Aldine.
- Bradburn, N. M. et Caplovitz, D. (1965). *Reports on Happiness*, Chicago: Aldine.
- Bradshaw, D. (2004). *Aristotle East and West: Metaphysics and the division of Christendom*, Cambridge University Press.
- Briester, E. (2016). Disciplinary capture and epistemological obstacles to interdisciplinary research: lessons from central African conservation disputes, *Studies in history and philosophy of science part C: studies in history and philosophy of biological and biomedical sciences*, 56, p. 82-91.
- Brulé, G. (2018). *Le bonheur n'est pas là où vous le pensez*, Malakoff: Dunod.
- Brulé, G. (2020). *Petites mythologies du bonheur français*, Paris: Dunod.
- Brulé, G. (2021). Le bonheur a-t-il sa place dans la sociologie?, in Martin-Krumm C. et Tarquinio C. (dir.), *Grand manuel de la psychologie positive: fondements, théories et champs d'intervention*, Paris: Dunod, p. 165-180.
- Brulé, G. (2022). Evaluation of existing indexes of sustainable well-being and propositions for improvement, *Sustainability*, 14(2), 1027, <https://doi.org/10.3390/su14021027> (consulté le 05.02.2024).
- Brulé, G. et Maggino, F. (2017 a). *Metrics of Well-Being: Limits and Improvements*, Dordrecht: Springer.
- Brulé, G. et Maggino, F. (2017 b). Towards more complexity in subjective well-being studies, in *Metrics of Subjective Well-being: Limits and Improvements*, Dordrecht: Springer, p. 1-17.
- Brulé, G. et Veenhoven, R. (2015). Geography of happiness: configurations of affective and cognitive appraisal of life across nations, *International Journal of Happiness and Development*, 2(2), p. 101-117.
- Brulé, G. et Veenhoven, R. (2017). The "10 excess" phenomenon in responses to survey questions on happiness, *Social Indicators Research*, 131(2), p. 853-870, <https://doi.org/10.1007/s11205-016-1265-x> (consulté le 01.02.2024).
- Brulé, G., Ravazzini, L. et Suter, C. (2020). The rolling 50s (and more): cars and life satisfaction among seniors across Europe, *Applied research in quality of life*, 17, p. 185-204.
- Brulé, G., Ravazzini, L. et Suter, C. (2022). Vers une inclusion du patrio- moine dans les statistiques de pauvreté. Lecture comparative des

- retraités dans 17 pays européens. Maps Working paper 4, https://www.researchgate.net/profile/Gael-Brule/publication/363133995_Vers_une_inclusion_du_patrimoine_dans_les_statistiques_de_pauvrete_Lecture_comparative_des_retraites_dans_17_pays_europeens/links/630ef5481ddd447021214d30/Vers-une-inclusion-du-patrimoine-dans-les-statistiques-de-pauvrete-Lecture-comparative-des-retraites-dans-17-pays-europeens.pdf (consulté le 01.02.2024).
- Burroughs, J. E. et Rindfleisch, A. (2002). Materialism and well-being: a conflicting values perspective, *Journal of Consumer Research*, 29(3), p. 348-370, <https://doi.org/10.1086/344429> (consulté le 01.02.2024).
- Campbell A. (1976). Subjective measures of well-being, *The American Psychologist*, 31(2), p. 117-124.
- Campbell, A., Converse, P. E. et Rodgers, W. L. (1976). *The Quality of American Life*, New York: Russel Sage Foundation.
- Cantril, H. (1965). *The Pattern of Human Concerns*, New Brunswick: Rutgers University Press.
- Capstick, S., Khosla, R. et al. (2020). Bridging the gap—the role of equitable low-carbon lifestyles, *UNEP: Emissions Gap Report*.
- Cardon, D. (2019). *Fake news panic*: les nouveaux circuits de l'information, in Cardon, D., *Culture numérique*, Paris: Presses de Sciences Po, p. 261-276.
- Carroll, L. (1993). *De l'autre côté du miroir et de ce qu'Alice y trouva*, in *Tout Alice*, Paris: Garnier-Flammarion, Henri Parisot (trad.).
- Castells, M. (2009). *Communication and Power*, Oxford: Oxford University Press.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire de la société*, Paris: Éditions du Seuil.
- Castoriadis, C. (1990). *La couleur des idées*, Paris: Éditions du Seuil, 1990, p. 170.
- Castoriadis, C. (2005). *Une société à la dérive*, Paris: Éditions du Seuil.
- Castoriadis, C. (2021). *L'institution imaginaire de la société*, Paris: Éditions du Seuil.
- Chancel, L. (2022). Global carbon inequality over 1990-2019, *Nature Sustainability*, 5, p. 931-938.
- Charbonnier, P. (2020). *Abondance et liberté: une histoire environnementale des idées politiques*, Paris: La Découverte.
- Cherlin, A. et Reeder, L. G. (1975). The dimensions of psychological well-being: A critical review, *Sociological Methods and Research*, 4, p. 189-214.
- Chèvre, N. et Erkman, S. (2011). *Alerte aux micropolluants*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, collection Le Savoir suisse, vol. 74.
- Chui, W. H. et Wong, M. Y. (2016). Gender differences in happiness and life satisfaction among adolescents in Hong Kong: Relationships and self-concept, *Social Indicators Research*, 125, p. 1035-1051.

- Cloutier, S. et Pfeiffer, D. (2015). Sustainability through happiness: A framework for sustainable development, *Sustainable Development*, 23(5), p. 317-327.
- Cobb, C. et Rixford, C. (1998). *Lessons Learned from the History of Social Indicators*, Dorchester : Redefining progress.
- Colucci-Gray, L., Perazzone, A., Dodman, M. et Camino, E. (2013). Science education for sustainability, epistemological reflections and educational practices: From natural sciences to transdisciplinarity, *Cultural Studies of Science Education*, 8(1), p. 127-183.
- Comte-Sponville, A. (2023). Le seul vrai bonheur, c'est le bonheur en acte, *A priori(s)*, <https://a-prioris.fr/hauteur-de-vue/andre-comte-sponville-le-seul-vrai-bonheur-cest-le-bonheur-en-acte/> (consulté le 05.02.2024).
- Constantinesco, T. (2012). *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris : Éditions Rue d'Ulm.
- Converse, J. (1987). *Survey research in the United States: Roots and emergence 1890-1960*, Berkeley : University of California Press.
- Costanza, R. et Daly, H. E. (1992). Natural capital and sustainable development, *Conservation biology*, 6(1), p. 37-46.
- Crippa, M., Guizzardi, D., Solazzo, E., Muntean, M., Schaaf, E., Monforti-Ferrario, F., Banja, M., Olivier, J. G. J., Grassi, G., Rossi, S. et Vignati, E. (2021). GHG emissions of all world countries – 2021 Report, EUR 30831 EN, Publications Office of the European Union, Luxembourg, <https://doi.org/10.2760/173513> (consulté le 05.02.2024).
- D'Iribarne, P. (1974). Les rapports entre bien-être subjectif et bien-être objectif. Éléments subjectifs du bien-être, documents présentés à un séminaire de l'Organisation de coopération et de développement économiques réuni à Paris du 15 au 17 mai 1972, OCDE, Programme d'élaboration des indicateurs sociaux de l'OCDE, 1974, avec des versions en anglais et en français.
- D'Iribarne, P. (2016). L'économie du bonheur: qu'attendre de racines oubliées?, *Sciences & Bonheur*, 1, p. 9-17.
- Damasio, A. R. (2006). *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris : Odile Jacob.
- Darçın, M. (2014). Association between air quality and quality of life, *Environmental Science and Pollution Research*, 21(3), p. 1954-1959.
- Dard, O., Garrigues, J., Guigo, P.-E. et Rozès, S. (2022). Les imaginaires, l'éternel retour, *Revue politique et parlementaire*, janvier-mars 2022.
- Davies, W. (2017). How statistics lost their power – and why we should fear what comes next, *The Guardian*, 19 janvier, <https://www.theguardian.com/politics/2017/jan/19/crisis-of-statistics-big-data-democracy> (consulté le 01.02.2024).

- De Neve, J. E. et Sachs, J. D. (2020). Sustainable development and human well-being, in «World Happiness Report», New York: Sustainable Development Solutions Network, p. 112-127.
- De Sousa Santos, B. (2016). Epistemologies of the South and the future, *From the European South: A Transdisciplinary Journal of Postcolonial Humanities*, 1, p. 17-29.
- Deleuze, G. (1969). *Logique du sens*, Paris: Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*, Paris: Éditions de Minuit.
- Delhey, J. (2010). From materialist to post-materialist happiness? National affluence and determinants of life satisfaction in cross-national perspective, *Social Indicators Research*, 97(1), p. 65-84, <http://www.jstor.org/stable/40649355> (consulté le 01.02.2024).
- Demetrescoux, R. (2019). Le Lean accounting, in *La boîte à outils du Lean*, Paris: Dunod, p. 150-153.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*, vol. 1, Paris: Gallimard.
- Desrosières, A. (2003), Les qualités des quantités, *Courrier des statistiques*, 105-106, p. 51-63.
- Diekmann, A. et Preisendörfer, P. (1998). Environmental behavior: discrepancies between aspirations and reality, *Rationality and Society*, 10(1), p. 79-102, <https://doi.org/10.1177/104346398010001004> (consulté le 01.02.2024).
- Diener, E., Kahneman, D., Tov, W. et Arora, R. (2010). Income's association with judgments of life versus feelings, *International differences in well-being*, 3, p. 15.
- Dittmar, H., Bond, R., Hurst, M. et Kasser, T. (2014). The relationship between materialism and personal well-being: A meta-analysis, *Journal of personality and social psychology*, 107(5), p. 879-924. <https://doi.org/10.1037/a0037409> (consulté le 01.02.2024).
- Dolan, P. et Laffan, K. (2016). Bad air days: the effects of air quality on different measures of subjective well-being, *Journal of Benefit-Cost Analysis*, 7(1), p. 147-195.
- Dubet, F. (2014). *Sociologie de l'expérience*, Paris: Média Diffusion.
- Duplay, M. (2011). Politique de la sensation: Emerson, Rousseau et l'expérience inéprouvée, in Constantinesco T. (éd.), *Littérature et politique en Nouvelle-Angleterre*, Paris: Éditions Rue d'Ulm, p. 49-65, <https://doi.org/10.3917/ulm.const.2011.01.0049> (consulté le 01.02.2024).
- Durán, J. C. (2020). *Linear Time Vs Now Time: Towards a Critical Conception of Time in Marx, Benjamin and Rosenzweig*, Doctoral dissertation, The University of Texas at El Paso.
- Durkheim, E. et Mauss, M. (1903). De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives, *L'Année sociologique*, 6, p. 1-72.

- Easterlin, R. A. (1973). Does money buy happiness?, *The Public Interest*, 30(3).
- Eco, U. (1992). *La production des signes*, Paris : Le livre de poche.
- Ehrlich, P. R. (1978). *The Population Bomb*, New York : Ballantine Books.
- Ehrlich, P. R. et Ehrlich, P. R. (2000). *Human Natures: Genes, Cultures, and the Human Prospect*, Washington : Island Press.
- Eisenberg, P. et Lazarsfeld, P. F. (1938). The psychological effects of unemployment, *Psychological Bulletin*, 35(6), p. 358.
- Eldridge, Hope T. (1964), Margaret Jarman Hagood (1907-1963), *Population Index (Office of Population Research)*, 30(1), p. 30-32.
- Engle Merry S. (2016). *The Seductions of Quantification: Measuring Human Rights, Gender Violence, and Sex Trafficking*, Chicago : The University of Chicago Press.
- European Commission, Joint Research Centre, Olivier, J., Guizzardi, D., Schaaf, E. et al., (2021). *GHG Emissions of all World Countries – 2021 Report*, Luxembourg : Publications Office of the European Union, doi:10.2760/173513 (consulté le 01.02.2024).
- Fanning, A. L. et O'Neill, D. W. (2019). The wellbeing–consumption paradox: happiness, health, income, and carbon emissions in growing versus non-growing economies, *Journal of Cleaner Production*, 212, p. 810-821.
- Fanning, A. L., O'Neill, D. W., Hickel, J. et al. (2022). The social shortfall and ecological overshoot of nations, *Nature Sustainability*, 5, p. 26-36.
- Fernandez, R. M. et Kulik, J. C. (1981). A multilevel model of life satisfaction: effects of individual characteristics and neighborhood composition, *American Sociological Review*, 46, p. 840-850.
- Ferriss, A. L. (2004). The quality of life concept in sociology, *The American Sociologist*, 35(3), p. 37-51.
- Fischer-Kowalski, M. et Amann, C. (2001). Beyond IPAT and Kuznets curves: globalization as a vital factor in analysing the environmental impact of socio-economic metabolism, *Population and Environment*, 23, p. 7-47.
- Foley, J. A., Costa, M. H., Delire, C., Ramankutty, N. et Snyder, P. (2003). Green surprise? How terrestrial ecosystems could affect earth's climate, *Frontiers in Ecology and the Environment*, 1(1), p. 38-44.
- Fordyce, M. W. (1988). A review of results of the happiness measures: A 60-second index of happiness and mental health, *Social Indicators Research*, 20, p. 355-381, <https://worlddatabaseofhappiness.eur.nl/> (consulté le 01.02.2024).
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*, Paris: Gallimard.
- Fressoz, J. et Locher, F. (2015). Régénérer la nature, restaurer les climats : François-Antoine Rauch et les *Annales européennes de physique végétale et*

- d'économie publique*, 1815-1830, *Le Temps des médias*, 25, p. 52-69, <https://doi.org/10.3917/tdm.025.0052> (consulté le 01.02.2024).
- Fromm, E. (2004). *Avoir ou être: un choix dont dépend l'avenir de l'homme*, Paris: Robert Laffont.
- Gadrey, J. et Jany-Catrice F. (2005), *Les nouveaux indicateurs de richesse*, Paris: La Découverte, collection Repères.
- Gallup G. et Kettering C. (1976). *Human Needs and Satisfaction: A Global Survey. Table Books: Latin America: Vol.1 & Vol. 2*, Charles F. Kettering Foundation and Gallup International Research Institutes.
- Gandler, S. (2003). Pourquoi l'ange de l'histoire regarde-t-il vers l'arrière?, *Les Temps Modernes*, 624, p. 54-74, <https://doi.org/10.3917/ltm.624.0054> (consulté le 01.02.2024).
- Garrigues, J. (2019). 17– Le temps de la désincarnation, in Garrigues J., *La République incarnée. De Léon Gambetta à Emmanuel Macron*, Paris: Perrin, p. 379-399.
- Gasper, D. (2011). The human and the social: a comparison of the discourses of human development, human security and social quality, *The International Journal of Social Quality*, 1(1), p. 91-108.
- Glatzer, W. et Gulyas, J. (2014). Cantril Self-Anchoring Striving Scale, in Michalos, A. C. (dir.), *Encyclopedia of Quality of Life and Well-Being Research*, Dordrecht: Springer, p. 510. https://doi.org/10.1007/978-94-007-0753-5_259 (consulté le 01.02.2024).
- Goldman, M. (2005). *Imperial Nature: The World Bank and Struggles for Social Justice in the Age of Globalization*, New Haven: Yale University Press.
- Gore, T. (2015). Extreme carbon inequality: Why the Paris climate deal must put the poorest, lowest emitting and most vulnerable people first, Oxfam International, <https://oxfamlibrary.openrepository.com/handle/10546/582545> (consulté le 13.02.2024).
- Gorz, A. (1975). *Écologie et politique*, Paris: Galilée.
- Gove, W. R. et Geerken, M. R. (1977). Response bias in surveys of mental health: An empirical investigation, *American journal of Sociology*, 82(6), 1289-1317.
- Grealey, J., Lannelongue, L., Saw, W. Y., Marten, J., Méric, G., Ruiz-Carmona, S., et Inouye, M. (2022). The carbon footprint of bioinformatics, *Molecular Biology and Evolution*, 39(3), msaco34.
- Guttman, L. (1977). What is not what in statistics, *Journal of the Royal Statistical Society. Series D (The Statistician)*, 26(2), p. 81-107.
- Haas, P. M. (1992). Introduction: epistemic communities and international policy coordination, *International Organization*, 46(1), p. 1-35.
- Hauschild, M. Z., Kara, S. et Røpke, I. (2020). Absolute sustainability: Challenges to life cycle engineering, *Cirp Annals*, 69(2), p. 533-553.

- Headey, B., Veenhoven, R. et Wearing, A. (1991). Top-down versus bottom-up theories of subjective well-being, *Social indicators research*, 24, p. 81-100.
- Heilbron, J. (2020). *La sociologie française. Sociogenèse d'une tradition nationale*, Paris: CNRS éditions.
- Helliwell, J. F., Layard, R., Sachs, J. D. et Neve, J. E. D. (2021). World Happiness Report, New York: Sustainable Development Solutions Network.
- Helm, D. (2015). *Natural Capital: Valuing the Planet*, New Haven: Yale University Press.
- Herrmann, I. (2023). La neutralité suisse est à géométrie variable, *Le Regard libre*, 96, dossier « Neutralité », p. 22-25.
- Hickel, J. (2020). The sustainable development index: Measuring the ecological efficiency of human development in the anthropocene, *Ecological economics*, 167, 106331.
- Hobbes T. (1651, 2008), *Leviathan*, Paris: Dalloz.
- Hofstede, G. (1998). *Masculinity and Femininity: The Taboo Dimension of National Cultures*, vol. 3, New York: Sage.
- Horton, R., Beaglehole, R., Bonita, R., Raeburn, J., McKee, M. et Wall, S. (2014). From public to planetary health: a manifesto, *The Lancet*, 383(9920), p. 847.
- Huesemann, M. H. et Huesemann, J. A. (2008). Will progress in science and technology avert or accelerate global collapse? A critical analysis and policy recommendations, *Environment, Development and Sustainability*, 10, p. 787-825.
- Hugo, D. et Descola, P. (2011). Entretien avec Philippe Descola, *Le Philosophoire*, 36, p. 161-178.
- Illich, I. (1971). *Libérer l'avenir*, Paris: Éditions du Seuil.
- Illouz, E. et Cabanas, E. (2018). *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris: Premier parallèle.
- Inglehart, R. (1971). The silent revolution in europe: Intergenerational change in post-industrial societies, *The American Political Science Review*, 65, p. 991.
- Isaak, J. et Hanna, M. J. (2018). User data privacy: Facebook, Cambridge Analytica, and privacy protection, *Computer*, 51(8), p. 56-59, <https://doi.org/10.1109/MC.2018.3191268> (consulté le 13.02.2024).
- Ivanova, D. et Wood, R. (2020). The unequal distribution of household carbon footprints in Europe and its link to sustainability, *Global Sustainability*, 3, <http://doi.org/10.1017/sus.2020.12> (consulté le 01.02.2024).
- Jackson, T. (2009), *Prosperity Without Growth: Economics for a Finite Planet*, Londres, Earthscan.
- Jacobs, J. (2016). *The Economy of Cities*, New York: Vintage.

- Jany-Catrice, F. et Méda, D. (2022), *Faut-il attendre la croissance ?*, Paris : La Documentation française.
- Jóhannesson, S. E., Heinonen, J. et Davíðsdóttir, B. (2020). Data accuracy in ecological footprint's carbon footprint, *Ecological Indicators*, 111, 105983.
- Kahneman, D. et Deaton, A. (2010). High income improves evaluation of life but not emotional well-being, *Proceedings of the national academy of sciences*, 107(38), 16489-16493.
- Kainulainen, S., Saari, J. et Veenhoven, R. (2018). Life-satisfaction is more a matter of feeling well than having what you want. Tests of Veenhoven's theory, *International Journal of Happiness and Development*, 4(3), p. 209-235.
- Koselleck, R. (1979). *Le règne de la critique*, Paris : Éditions de Minuit.
- Krueger, A. B. et Schkade, D. A. (2008). The reliability of subjective well-being measures, *Journal of Public Economics*, 92(8-9), p. 1833-1845.
- Kuhn, U. et Brulé, G. (2019). Buffering effects for negative life events: The role of material, social, religious and personal resources, *Journal of Happiness Studies*, 20(5), 1397-1417.
- Kushlev, K., Drummond, D. M., Heintzelman, S. J. et Diener, E. (2020). Do happy people care about society's problems?, *The Journal of Positive Psychology*, 15(4), p. 467-477.
- Lahire, B. (2021). *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris : La Découverte.
- Lanier, J. (2015). *Internet : qui possède notre futur ?*, Paris : Le Pommier.
- Larbi Bouguerra, M. (2018). Un tableau clinique de la crise grecque. L'austérité au filtre des eaux usées, *Le Monde diplomatique*, mai.
- Larbi Bouguerra, M. (2019). Toxicité de l'austérité, *Le Monde diplomatique/Manière de voir*, 163, février-mars.
- Latour, D. (2010). Henry David Thoreau ou les rêveries écologiques d'un promeneur solitaire, *Les chantiers de la création*, 3, <https://doi.org/10.4000/lcc.244> (consulté le 01.02.2024).
- Lazarevic, D. et Martin, M. (2016). Life cycle assessments, carbon footprints and carbon visions: Analysing environmental systems analyses of transportation biofuels in Sweden, *Journal of cleaner production*, 137, p. 249-257.
- Lazarsfeld, P. F. (1961). Notes on the history of quantification in sociology – Trends, sources and problems, *Isis*, 52(2), p. 277-333.
- Lazarsfeld, P. F. (1969). An episode in the history of social research: A memoir, in Bailyn, B. et Fleming, D. (dir.), *The Intellectual Migration: Europe and America, 1930-1960*, Cambridge : Belknap Press, p. 270-337.
- Le Clézio, P. (2009). Les indicateurs du développement durable et l'empreinte écologique, avis et rapport du Conseil économique, social et environnemental, https://www.lecese.fr/sites/default/files/pdf/Avis/2009/2009_15_philippe_le_clezio.pdf (consulté le 05.02.2024).

- Le Goff, J. (2000), L'attente dans le christianisme: le Purgatoire, *Communications*, 70(1), p. 295-301.
- Lee, S. J. et Kim, Y. (2015). Searching for the meaning of community well-being, *Community well-being and community development: Conceptions and applications*, p. 9-23.
- Lehmann, J. et Morselli, F. (2016). Science and technology in the First World War, *Cendari Archival Research Guide 2016*, 10.13140/RG.2.2.12462.92488. hal-0141914.
- Leisure Development Cen (1980). Survey of Values in 13 Countries. Working Paper for 1980 Conference on Human Values, Tokyo.
- Lenzen, M. et Cummins, R. A. (2013). Happiness versus the environment—a case study of Australian lifestyles, *Challenges*, 4(1), p. 56-74.
- Lévi-Strauss, C. (1950). *Introduction à Sociologie et Anthropologie de Marcel Mauss*, Paris: Presses universitaires de France.
- Levy, D. M. (1999). Malthusianism or Christianity: the invisibility of successful radicalism, *Historical Reflections/Réflexions historiques*, p. 61-93.
- Leyshon, A. et al. (2006). Walking with moneylenders: the ecology of the UK home-collected credit industry, *Urban Studies*, 43(1), p. 161-186.
- Li, Y., Guan, D., Yu, Y., Westland, S., Wang, D., Meng, J., ... et Tao, S. (2019). A psychophysical measurement on subjective well-being and air pollution, *Nature Communications*, 10(1), p. 5473.
- Lin, D., Hanscom, L., Martindill, J., Borucke, M., Cohen, L., Galli, A., Lazarus, E., Zokai, G., Iha, K., Eaton, D., Wackernagel, M. (2019). *Working Guidebook to the National Footprint and Biocapacity Accounts*, Oakland: Global Footprint Network.
- Lipovetsky, G. (2006). *Le bonheur paradoxal: essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris: Gallimard.
- Lorvellec, Y. et Pierre, C. (2011). I. L'engagement intellectuel, in Lorvellec, Y. & Pierre, C. (dir.), *Ortega y Gasset: l'exigence de la vérité*, Paris: Michalon, p. 17-50.
- Luyckx, C. (2020). L'écologie intégrale: relier les approches, intégrer les enjeux, tisser une vision, *La Pensée écologique*, 2(6), <https://doi.org/10.3917/lpe.006.0077> (consulté le 05.02.2024).
- Lytard, J.-F. (1979). *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris: Éditions de Minuit.
- Maggino, F. (2015). Subjective well-being and subjective aspects of well-being: methodology and theory, *Rivista Internazionale Di Scienze Sociali*, 123(1), p. 89-121, <http://www.jstor.org/stable/43830384> (consulté le 01.02.2024).
- Malévitch, K. (2011). *Le suprématisme. Le monde sans objet ou le repos éternel*, Gollion: Infolio.

- Mansholt, S. L. (2023). *La lettre Mansholt: 1972*, Paris: Les petits matins.
- Marazzi, L. (2017). *Our Ecological Footprint*, Boca Raton: CRC Press.
- Marcel, J. C. (2002). Le premier sondage d'opinion, *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1, p. 145-153.
- Marshall, L. (1961). Sharing, talking and giving: relief of social tensions among Kung Bushmen, *Africa*, 31(3), p. 243-244. Trad. Jolas T., in Sahlins M. (1976), *Âge de pierre, âge d'abondance: l'économie des sociétés primitives*, Paris: Gallimard.
- Martin, P., Brau-Nogué, S., Coriat, M., Garnier, P., Hughes, A., Knödseder, J. et Tibaldo, L. (2022). A comprehensive assessment of the carbon footprint of an astronomical institute, *Nature Astronomy*, 6(11), p. 1219-1222.
- Martin, V., Lacroix, A. et Brulé, G. (2022), *Revue politique et parlementaire*, 1103: « La métamorphose des clercs ».
- Martinez, J., Mikkelsen, C. A. et Phillips, R. (2021). Introduction: Quality of life and sustainability, socio-spatial, and multidisciplinary perspectives, in *Handbook of quality of life and sustainability*, Cham: Springer, p. 1-14.
- Martuccelli, D. (2005). Les trois voies de l'individu sociologique, *Espaces Temps.net*, 8, <https://www.espacestemp.net/articles/trois-voies-individu-sociologique/> (consulté le 01.02.2024).
- Maury, Y. (2013). Classements et classifications comme problème anthropologique: entre savoir, pouvoir et ordre, *Hermès, La Revue*, 66, p. 23-29, <https://doi.org/10.4267/2042/51549> (consulté le 13.02.2024).
- Max-Neef, M. (2017). Development and human needs, in St. Clair, A. L., et Gasper, D. (éd.), *Development Ethics*, Londres: Routledge, p. 169-186.
- McCall, S. (1975). Quality of life, *Social Indicators Research*, 2, p. 229-248.
- McMahon, D. M. (2006). *Happiness: A History*, New York: Grove Press.
- Méda, D. (1999). *Qu'est-ce que la richesse?*, Paris: Aubier.
- Méda, D. (2011). Les limites du PIB, *Alternatives économiques*, 300, p. 74-74.
- Méda, D. (2013). *La mystique de la croissance. Comment s'en libérer*, Paris: Flammarion.
- Méda, D. (2016). Stratégies de croissance et environnement: quelle conciliation?, *Revue française des affaires sociales*, p. 279-296, <https://doi.org/10.3917/rfas.161.0279> (consulté le 01.02.2024).
- Mehrpouya, A. et Samiolo, R. (2016). Performance measurement in global governance: Ranking and the politics of variability, *Accounting, organizations and society*, 55, p. 12-31.
- Merchant, C. (2021). *La mort de la nature*, Marseille: Wild Project.
- Michalos, A. C. (1985). Multiple discrepancies theory (MDT), *Social indicators research*, 16, p. 347-413.
- Michelet, J. (1874). Préface, in *Histoire du XIX^e siècle, Œuvres complètes*, vol. XXI, Paris: Flammarion, 1971-1987.

- Morin, E. (1962). *L'esprit du temps*, Paris : Grasset.
- Morizot, B. (2020). *Raviver les braises du vivant : un front commun*, Arles : Actes Sud.
- Murphy, C. (2015), Most Americans believe in heaven... and hell, Pew Research Center, <https://www.pewresearch.org/fact-tank/2015/11/10/most-americans-believe-in-heaven-and-hell/> (consulté le 05.02.2024).
- Nelson, J. A. (2010). Getting past "rational man/emotional woman": comments on research programs in happiness economics and interpersonal relations, *International Review of Economics*, 57, p. 233-253.
- Nisbett, R. (2003). *The Geography of Thought: How Asians and Westerners Think Differently... and Why*, New York : Free Press.
- Nolan, P. et Lenski, G. E. (1999). *Human Societies: An Introduction to Macrosociology*, Oxford : Oxford University Press.
- O'Neill, D. W., Fanning, A. L., Lamb, W. F. et Steinberger, J. K. (2018). A good life for all within planetary boundaries, *Nature sustainability*, 1(2), p. 88-95.
- OCDE (2013). *OECD Guidelines on Measuring Subjective Well-being*, OECD Publishing, <http://dx.doi.org/10.1787/9789264191655-en> (consulté le 01.02.2024).
- Odum, H. (1936). *Southern Regions of the United States*, Chapel Hill: University of North Carolina Press.
- Ogburn, W. (1922). *Social Change: With Respect to Culture and Original Nature*, New York: B. W. Huebsch.
- Ortega y Gasset, J. (2016). *Le mythe de l'homme derrière la technique*, Paris : Allia.
- Otto, I. M., Kim, K. M., Dubrovsky, N. et Lucht, W. (2019). Shift the focus from the super-poor to the super-rich, *Nature Climate Change*, 9(2), p. 82-84.
- Pavco-Giaccia, O., Little, M. F., Stanley, J. et Dunham, Y. (2019). Rationality is gendered, *Collabra: Psychology*, 5(1), p. 54.
- Pawin, R. (2013). *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, Paris : Robert Laffont.
- Pawin, R. (2014). Le bien-être dans les sciences sociales : naissance et développement d'un champ de recherches, *L'Année sociologique*, 64, p. 273-294, <https://doi.org/10.3917/anso.142.0273> (consulté le 01.02.2024).
- Perino, A., Pereira, H. M., Navarro, L. M., Fernández, N., Bullock, J. M., Ceaușu, S., ... et Wheeler, H. C. (2019). Rewilding complex ecosystems, *Science*, 364(6438), eaav5570.
- Pessoa, F. (2016), Préface, in Quiller, P., *Anthologie essentielle*, Paris : Chandeigne.
- Phillips, D. L. et Clancy, K. (1972). Modeling Effects in Survey Research, *Public Opinion Quarterly*, 36, p. 246-253.

- Picon, R. (2015). *Le sublime ordinaire*, Paris : CNRS éditions.
- Piketty, T. (2013). *Le capital au XXI^e siècle*, Paris : Média Diffusion.
- Pintér, L., Hardi, P., Martinuzzi, A. et Hall, J. (2012). Bellagio STAMP: Principles for sustainability assessment and measurement, *Ecological Indicators*, 17, p. 20-28.
- Pinxten, R. (2002). La cosmologie navajo et la cosmologie occidentale, *Civilisations. Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, (50), p. 43-61.
- Pollitt, C. (1990). *Managerialism and the Public Services: The Anglo-American Experience*. Oxford : Basil Blackwell.
- Pooley, J. D. et Socolow, M. J. (2013), Critical communication history. Checking up on The Invasion from Mars: Hadley Cantril, Paul Lazarsfeld, and the making of a misremembered classic, *International Journal of Communication*, 7.
- Porter, T. M. (1994). Making things quantitative. *Science in context*, 7(3), p. 389-407.
- Power, M. (1997). *The Audit Society. Rituals of Verification*. Oxford : Oxford University Press.
- Quasem, M. A. (1975). Al-Ġazālī's conception of happiness, *Arabica*, p. 153-161.
- Rapport, D. J. (2007). Sustainability science: an ecohealth perspective, *Sustainability Science*, 2, p. 77-84.
- Renshon, S. (1974). *Psychological Needs and Political Behavior*, Londres : The Free Press.
- Rist, G. (1996). *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris : Presses de Sciences po.
- Robertson, R. (2023). *The Enlightenment: The Pursuit of Happiness 1680-1790*, New York : Harper Perennial.
- Robinson, K. et Aronica, L. (2016). *Creative Schools: The Grassroots Revolution that's Transforming Education*, Londres : Penguin Books.
- Rockström, J., Steffen, W., Noone, K., Persson, Å., Chapin III, F. S., Lambin, E., ... et Foley, J. (2009). Planetary boundaries: exploring the safe operating space for humanity, *Ecology and society*, 14(2).
- Rojas, M., & Veenhoven, R. (2013). Contentment and affect in the estimation of happiness, *Social Indicators Research*, 110, p. 415-431.
- Roth, S. (2007). *The Jewish Idea of Ethics and Morality: A Covenantal Perspective*, Brooklyn : KTAV Publishing House.
- Rousseau, J.-J. (1782). Seconde promenade, in *Les Rêveries du Promeneur solitaire*, Paris : Librairie des bibliophiles, p. 14.
- Rozès, S. (2022). L'imaginaire des peuples : soubassement du cours des choses, *Revue politique et parlementaire*, 1102, <https://www.revuepolitique.fr/limaginaire-des-peuples-soubassement-du-cours-des-choses/> (consulté le 01.02.2024).

- Ryberg, M. W., Owsianiak, M., Clavreul, J., Mueller, C., Sim, S., King, H. et Hauschild, M. Z. (2018). How to bring absolute sustainability into decision-making: An industry case study using a Planetary Boundary-based methodology, *Science of the Total Environment*, 634, p. 1406-1416.
- Ryff, C. D. et Keyes, C. L. M. (1995). The structure of psychological well-being revisited, *Journal of Personality and Social Psychology*, 69, p. 719-727.
- Sahlins, M. (2017 [1976]). *Chapitre premier : La première société d'abondance*, in *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, Paris : Gallimard, p. 43-100.
- Saint-Exupéry, A. (1943). *Le Petit Prince*, Paris : Gallimard.
- Samiolo, R. et Mehrpouya, A. (2021). Between Stakeholders and Third Parties: Regulatory Rankings and the Organization of Competition, in Ringel, L., Espeland, W., Sauder, M. et Werron, T. (dir.), *Worlds of Rankings (Research in the Sociology of Organizations)*, 74, Bingley : Emerald Publishing Limited, p. 77-100.
- Schulze, P. C. (2002). I= pbat, *Ecological economics*, 40(2), p. 149-150.
- Schumacher, E. F. (2011). *Small Is Beautiful: A Study of Economics As If People Mattered*, New York : Random House.
- Sébastien, L., Bauler, T. et Lehtonen, M. (2014). Can indicators bridge the gap between science and policy? An exploration into the (non)use and (non)influence of indicators in EU and UK policy making, *Nature and Culture*, 9(3), p. 316-343.
- Senik, C. (2015). Un bonheur mesuré... par une économiste, in Flis-Trèves M. et Frydman R. (dir.), *Mesure et démesure... Peut-on vivre sans limites*, Paris : Presses universitaires de France, p. 129-141.
- Serrano, Y. (2020). Jacques Rancière, *Les Temps modernes. Art, temps, politique* (Paris, Éd. La Fabrique, 2018), *Questions de communication*, 38, p. 612-613.
- Serres, M. (1987). *Statues*, Paris : François Bourin.
- Simon, R. W. et Nath, L. E. (2004). Gender and emotion in the United States: Do men and women differ in self-reports of feelings and expressive behavior?, *American journal of sociology*, 109(5), p. 1137-1176.
- Sirgy, M. J., Widgery, R. N., Lee, D. J. et Yu, G. B. (2010). Developing a measure of community well-being based on perceptions of impact in various life domains, *Social Indicators Research*, 96, p. 295-311.
- Smith, L. T. (2021). *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, Londres : Bloomsbury Publishing.
- Snyder, E. E. et Spreitzer, E. (1974). Involvement in sports and psychological well-being, *International Journal of Sport Psychology*, 5, p. 28-39.
- Stanton, F. (1991-1996). Oral history interview of Frank Stanton, by Mary Marshall Clark, Columbia Center for Oral History, New York,

- <http://www.columbia.edu/cu/lweb/digital/collections/nny/stantonf> (consulté le 01.02.2024).
- Star, S. L. et Griesemer, J. R. (1989). Institutional ecology, “translations” and boundary objects: amateurs and professionals in Berkeley’s Museum of Vertebrate Zoology, 1907–39, *Social Studies Sciences*, 19(3), p. 387-420.
- Stebbins, R. A. (2017). *Personal Decisions in the Public Square*, Londres: Routledge.
- Stevenson, B. et Wolfers, J. (2009). The paradox of declining female happiness, *American Economic Journal: Economic Policy*, 1(2), p. 190-225.
- Stiglitz, J. E., Sen, A. et Fitoussi, J. P. (2009). *Richesse des nations et bien-être des individus*, Paris: Odile Jacob.
- Stoetzel, J. (1943). *Théorie des opinions*, Paris: Presses universitaires de France.
- Supiot, A. (2015). *La gouvernance par les nombres, Cours au Collège de France (2012-2014)*. Paris: Fayard.
- Suter, C. et Pahud, C. (dir.) (2000). *Rapport social 2000*, Zurich: Seismo.
- Szabadvry, F. (1964). Indicators: A historical perspective, *Journal of Chemical Education*, 41(5).
- Taguieff, P.-A. (2004). *Le sens du progrès: une approche historique et philosophique*, Paris: Flammarion.
- Thin, N. (2017). Sociologie positive et empathie appréciative: histoire et perspectives, *Sciences & Bonheur*, 2, p. 59-81, <https://sciences-et-bonheur.org/2017/09/18/neil-thin-sociologie-positive-et-empathie-appreciative-histoire-et-perspectives/> (consulté le 01.02.2024).
- Turner, J. (2014). *A Political Companion to Henry David Thoreau*, Lexington: The University Press of Kentucky.
- Van den Bergh, J. C. et Grazi, F. (2014). Ecological footprint policy? Land use as an environmental indicator, *Journal of Industrial Ecology*, 18(1), p. 10-19.
- Veenhoven, R. (2000). The four qualities of life, *Journal of Happiness Studies*, 1(1), p. 1-39.
- Veenhoven, R. (2002). Why social policy needs subjective indicators, *Social Indicators Research*, 58, p. 33-46.
- Veenhoven, R. (2009). How do we assess how happy we are? Tenets, implications and tenability of three theories, in Dutt A. K. et Radcliff R. (dir.), *Happiness, Economics and Politics*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, p. 45-69.
- Veenhoven, R. (2012). Does happiness differ across cultures?, *Happiness across cultures: Views of happiness and quality of life in non-Western cultures*, p. 451-472.
- Veenhoven, R. (2014). Sociology’s blind eye for happiness, *Comparative Sociology*, 13(5), p. 537-555.

- Veenhoven, R. (2016). Le bonheur: angle mort de la sociologie, *Sciences & Bonheur*, 1, p. 32-42.
- Verhofstadt, E., Van Ootegem, L., Defloor, B. et Bleys, B. (2016). Linking individuals' ecological footprint to their subjective well-being, *Ecological Economics*, 127, p. 80-89.
- Vidal, L. (2020). *Les hommes lents*, Paris: Flammarion.
- Vigarello, G. (1993). *Histoire des pratiques de santé: le sain et le malsain depuis le Moyen Âge*, Paris: Éditions du Seuil.
- Vita, G., Hertwich, E. G., Stadler, K. et Wood, R. (2019). Connecting global emissions to fundamental human needs and their satisfaction, *Environmental Research Letters*, 14(1), 014002.
- Vita, G., Ivanova, D., Dumitru, A., García-Mira, R., Carrus, G., Stadler, K., ... et Hertwich, E. G. (2020). Happier with less? Members of European environmental grassroots initiatives reconcile lower carbon footprints with higher life satisfaction and income increases, *Energy Research & Social Science*, 60, 101329.
- Vogel, J., Steinberger, J., O'Neill, D., Lamb, W., Krishnakumar, J. (2021). Socio-economic conditions for satisfying human needs at low energy use: An international analysis of social provisioning, *Global Environmental Change*, 69.
- Völker, T., Kovacic, Z. et Strand, R. (2020). Indicator development as a site of collective imagination? The case of European Commission policies on the circular economy, *Culture and Organization*, 26(2), p. 103-120, <https://doi.org/10.1080/14759551.2019.1699092> (consulté le 01.02.2024).
- Wallace, B. A. et Shapiro, S. L. (2006). Mental balance and well-being: building bridges between Buddhism and Western psychology, *American Psychologist*, 61(7), p. 690.
- Waterman, A. S. (1993). Two conceptions of happiness: Contrasts of personal expressiveness (eudaimonia) and hedonic enjoyment, *Journal of Personality and Social Psychology*, 64, p. 678-691.
- Weber, M. (1964). *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris: Plon.
- Wilcox, B. A., Aguirre, A., Daszak, P., Horwitz, P., Martens, P., Parkes, M., ... et Waltner-Toews, D. (2004). EcoHealth: a transdisciplinary imperative for a sustainable future, *EcoHealth*, 1, p. 3-5.
- Worster, D. (1994). *Nature's Economy: A History of Ecological Ideas*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Wright, L., Kemp, S. et Williams, I. (2011). "Carbon footprinting": towards a universally accepted definition, *Carbon Management*, 2(1), p. 61-72, <https://doi.org/10.4155/cmt.10.39> (consulté le 05.02.2024).
- Wright, P. J. (2021). Overcontrol in pornography research: Let it go, let it go..., *Archives of Sexual Behavior*, 50(2), p. 387-392.

- Zapf, W. (1975). Le système d'indicateurs sociaux : approches et problèmes, *Revue internationale des sciences sociales*, 28(3).
- Zapf, W. (1984). Individuelle Wohlfahrt: Lebensbedingungen und Wahrgenommene Lebensqualität, in Glatzer, W. et Zapf, W. (dir.), *Lebensqualität in der Bundesrepublik*, Francfort-sur-le-Main : Campus, p. 13-26.
- Zimbardo, P. et Boyd, J. (2008). *The Time Paradox: The New Psychology of Time That Will Change Your Life*, New York : Simon and Schuster.
- Zorn, F. (2023), *Mars*, Paris : Gallimard.

Table des matières

Sommaire	7
Remerciements	9
Préface	11
Avant-propos	19
1 La confiscation du bonheur	29
Un rêve ancien de contrôle	33
Vers des horizons de mesure du bien-être	35
De l'inflation à la régulation	40
Un développement pluriel	43
Une rationalisation	46
L'autonomisation du signifiant	50
Un champ orienté	52
Un champ occidental	52
À dominante protestante	56
Et psychologisante	59
Un succès étonnant	60
Des liens avérés au pouvoir	62
Une histoire d'hommes	64
Un imaginaire de conquête du temps et de l'Autre	70

2 Bien-être et durabilité: un nouveau regard sur un débat en cours	77
Une relation ambivalente	77
D'un mariage possible (discours consonant)...	83
... À un divorce consommé (discours dissonant)	94
Le besoin d'un regard nouveau	103
La fin du débat ?	106
3 Les perspectives pour un bonheur durable	119
Se débarrasser des indicateurs?	119
Libérer le signifié	122
Au-delà du bonheur consumériste	124
Vers d'autres horizons de bonheur	131
Épilogue	137
Glossaire	139
Annexes	141
Niveaux de bonheur par pays	141
Mesures de bien-être écologique	147
HPI	147
SDG	151
HSDI	154
SDI	158
Mesures d'impact écologique	161
Empreinte carbone (moyenne 2010-2019)	161
Empreinte écologique (2010-2019)	162
Bibliographie	165

Objectif de vie pour tout un chacun, démonstration de puissance pour l'État, le bonheur fait l'objet de nombreux classements. Les indicateurs utilisés résultent toutefois de constructions fondées sur différentes idées du bonheur, incluant de manière variable la préservation du vivant. Le bien-être des sociétés occidentales en particulier repose sur un imaginaire consumériste peu en phase avec les préoccupations écologiques. Mais est-il possible aujourd'hui d'être heureux sans se soucier des limites planétaires? Est-il envisageable d'indexer le bonheur sur d'autres récits, davantage axés sur l'émotion que sur la possession, la comparaison et leurs effets délétères?

Cet ouvrage interroge le rôle que ces palmarès du bien-être et les mesures sur lesquelles ils s'appuient jouent dans la prise en compte de l'environnement. En faisant le tour des liens entre mesures du bonheur et empreinte écologique, il sonde notre rapport au vivant là où on s'y attend le moins, au cœur même de notre quête du bonheur.

Gaël Brulé est professeur associé en santé environnementale à la Haute école de santé de Genève. Ingénieur environnement et sociologue du bien-être, il est auteur et coéditeur de plusieurs ouvrages universitaires (*Metrics of Subjective Well-Being: Limits and Improvement*, avec Filomena Maggino, Springer, 2013; *Wealth(s) and Subjective Well-Being*, avec Christian Suter, Springer, 2019; *Happiness, Technology and Innovation*, avec Francis Munier, Springer, 2021) et grand public (*Le bonheur n'est pas là où vous le pensez*, Dunod, 2018; *Petites mythologies du bonheur français*, Dunod, 2020).

